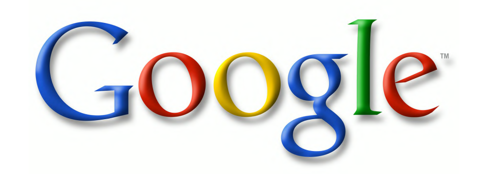
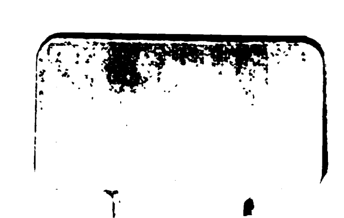






FABLES

DE

LA FONTAINE

PAR

LAMBERT SAUVEUR

Docteur ès lettres et en droit

PROSUNT ET DELECTANT

CINQUIÈME ÉDITION.



NEW YORK

WILLIAM R. JENKINS

ÉDITEUR ET LIBRAIRE FRANÇAIS

851 & 853 SIXTH AVENUE

PRÉFACE.

Je remplis aujourd'hui une promesse faite il y a presque trois ans. Dans ma brochure *Introduction to the Teaching of Living Languages,* je disais :

"The best book to use in schools is the volume of Fables of La Fontaine. These fables furnish to the teacher an inexhaustible source of conversation on all subjects, and are clothed in the most delightful of poetry. It is unpardonable to employ any other book in teaching, if one has not at the same time La Fontaine. I refer my reader to the two chapters on La Fontaine in *Causeries avec mes Élèves,* and also to the nine or ten Fables which are studied there. He will see what is the value of La Fontaine, and how he must be understood and presented to the pupils, making the fable examined prolific by the calling up of numerous thoughts which these fables inspire.

"To aid my colleagues, I shall publish next year a course on La Fontaine. The volume will comprise about fifty fables, studied as are those which are in the *Causeries.*"

Cependant le La Fontaine que je publie aujourd'hui n'est pas l'exécution de mon plan primitif, c'est-à-dire une étude littéraire des fables. Après réflexion, il m'a semblé que les *Causeries* suffisaient pour guider les professeurs dans cette partie importante de leur enseignement. D'autre part, les personnes qui se servent de

mes ouvrages dans leurs classes ont souvent appelé mon attention sur les difficultés que présente le texte des fables. Il faudrait, disent-ils, un commentaire et des notes, qui fissent comprendre le fabuliste, qui le missent à notre portée et à celle de nos élèves.

C'est pour répondre à ce besoin que je publie le présent volume.

Il ne renferme que soixante-dix fables, prises parmi les plus grandes du maître. Quatre ou cinq gros volumes seraient nécessaires pour les embrasser toutes. Mais ce petit nombre suffit. Ceux qui les auront étudiées pourront dire : nous connaissons La Fontaine.

L'ouvrage contient, pour chaque étude, trois parties : une introduction à la fable, la fable elle-même, un commentaire et des notes.

L'attention la plus scrupuleuse a été donnée au texte de la fable. C'est, sauf les vieilles formes, la reproduction du manuscrit de La Fontaine. J'ai suivi en cela Doré et le baron Walckenaër.

Quant aux notes, elles m'ont coûté beaucoup de travail et de nombreuses recherches. J'ai confiance qu'elles auront levé toutes les difficultés que présente la langue du poëte.

Les vers anglais qui sont reproduits dans les notes appartiennent à la traduction de M. E. Wright.

Le caractère original du livre réside surtout dans les introductions qui précèdent chaque fable. Ce sont des extraits des grands écrivains.

Dans l'œuvre de celui que M. Taine appelle notre Homère, dans cette grande épopée française, on ne voit trop souvent que des animaux et des plantes, un loup,

un âne, un renard, ou un chêne et un roseau. C'est ne pas comprendre la pensée et le dessein du génie qui créa cette "comédie à cent actes divers." Il ne veut pas qu'on traite ses fables comme des badineries. "Elles ne sont telles qu'en apparence, dit-il ; car, dans le fond, elles portent un sens très-solide. Et, comme par la définition du point, de la ligne, de la surface, et par d'autres principes très-familiers, nous parvenons à des connaisances qui mesurent enfin le ciel et la terre, de même aussi, par les raisonnements et les conséquences que l'on peut tirer de ces fables, on se forme le jugement et les mœurs, on se rend capable des grandes choses."

Ne voir que des animaux et des badineries dans La Fontaine, c'est faire tort au poëte, comme font tort à Rabelais ceux-là qui ne cherchent dans son œuvre puissante qu'un amusement honteux. L'auteur de Gargantua et de Pantagruel nous enseigne comment lire les maîtres quand il dit dans son prologue :

"Il faut soigneusement peser ce qui est déduit dans le livre. Alors vous connaîtrez que la drogue qui y est contenue est bien d'autre valeur que ne promettait la boîte. C'est-à-dire, que les matières y traitées ne sont pas aussi folâtres que le titre le prétendait. . . . N'avez-vous jamais vu un chien rencontrant un os à moelle ? c'est, comme dit Platon, la bête la plus philosophe du monde. Si vous l'avez vu, vous avez pu noter avec quelle dévotion il guette l'os, avec quel soin il le garde, avec quelle ferveur il le tient, avec quelle affection il le brise, avec quelle diligence il le suce . . . . quel bien prétend-il obtenir ? Rien de plus qu'un peu de

moelle. Il est vrai qu'un peu de cet aliment est plus délicieux qu'une grande quantité de tous les autres."

Pour conduire les élèves à ouvrir la boîte de La Fontaine, comme Rabelais voulait qu'on ouvrît la sienne, pour leur inspirer le désir de briser l'os et de sucer la moelle, j'ai appelé devant eux des immortels et de grands contemporains, comme Horace, Euripide, Plutarque, Shakspeare, Molière, Montaigne, La Bruyère, Emerson et Béranger. Placés au vestibule du temple, ils élèveront la pensée du lecteur des fables, et le prépareront à entrer dignement dans le sanctuaire du fabuliste.

Aux professeurs qui font usage de mes autres ouvrages, je conseille d'introduire La Fontaine dans les classes après les *Causeries avec mes élèves,* ou après les *Petites causeries.* Peut-être trouveront-ils utile aussi de le mettre sur leur programme à côté des *Entretiens sur la grammaire.* Quant aux écoles qui n'ont pas encore adopté les *Causeries,* elles pourront employer les *Fables* dans leur enseignement le jour où leurs élèves seront en état de les comprendre. La Fontaine est de tous les auteurs français celui qui initie le mieux les étrangers au génie de la langue française. Aucun établissement d'instruction n'est trop élevé pour le recevoir sur son programme. Les étudiants des Colléges y trouveront un riche aliment pour leur esprit et les plus hautes leçons de l'art et du goût.

Puisse mon travail contribuer à faire connaître et aimer de la jeunesse américaine le plus charmant poëte de France !

NEW YORK, le 1 juin 1877. L. S.

TABLE DES MATIÈRES.

FABLES

DE

LA FONTAINE.

FABLES DE LA FONTAINE.

I.

LA CIGALE ET LA FOURMI (I, 1).

Les cigales sacrées et harmonieuses.

Plutarque.

Sans l'accompagnement du chant de la cigale, le tremblotement de l'air en été, au soleil, et pendant la grande chaleur, est comme une danse sans musique.

J. Joubert.

Allez à la fourmi, ô paresseux ; considérez sa conduite et apprenez à devenir sages ;
Puisque, n'ayant ni chef, ni maître, ni prince,
Elle fait néanmoins sa provision durant l'été, et amasse pendant la moisson de quoi se nourrir.

Salomon.

Vous que tient endormis une lâche paresse,
Prêtez l'oreille à ma leçon,
Travaillez, oisive jeunesse ;
Il faut que le labour précède la moisson ;
Vivez bon économe et ménagez le vôtre.
Faire autrement, c'est Dieu tenter ;
Et jamais il ne faut compter
Pour ses besoins pressants sur la bourse d'un autre.

Lenoble.

Il ne se faut jamais moquer des misérables :
Car qui peut s'assurer d'être toujours heureux ?

La Fontaine.

À la pitié, mortel, ne ferme pas ton cœur.
Tu n'aurais plus le droit, quand viendrait le malheur,
De la réclamer pour toi-même.

M. Viennet.

La libéralité ne ruine personne.

Vauvenargues.

He hath a tear for pity and a hand
Open as day for melting charity.

Shakspeare.

Donnez, riches ! l'aumône est sœur de la prière....
Donnez ! afin que Dieu, qui dote les familles,
Donne à vos fils la force, et la grâce à vos filles ;
Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit ;
Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos granges ;
Afin d'être meilleurs, afin de voir les anges
Passer dans vos rêves la nuit !

Donnez ! il vient un jour où la terre nous laisse.
Vos aumônes là-haut vous font une richesse.
Donnez ! afin qu'on dise: "Il a pitié de nous."
Afin que l'indigent que glacent les tempêtes,
Que le pauvre qui souffre à côté de vos fêtes,
Au seuil de vos palais fixe un œil moins jaloux.

Donnez ! pour être aimés du Dieu qui se fit homme,
Pour que le méchant même en s'inclinant vous nomme,
Pour que votre foyer soit calme et fraternel,

Donnez ! afin qu'un jour à votre heure dernière,
Contre tous vos péchés vous ayez la prière
D'un mendiant puissant au ciel !

V. Hugo.

La cigale, ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue :
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'oût, foi d'animal,
Intérêt et principal.
La fourmi n'est pas prêteuse :
C'est là son moindre défaut.
Que faisiez-vous au temps chaud ?
Dit-elle à cette emprunteuse.—
Nuit et jour à tout venant
Je chantais, ne vous déplaise.—
Vous chantiez ! j'en suis fort aise.
Eh bien ! dansez maintenant.

3. *Se trouva.* Le verbe *trouver* vient du latin TURBARE, qui signifie remuer, puis chercher en remuant, enfin trouver. Vous voyez que *remuer* et *chercher* conduisent à *trouver* : cherchez et

vous trouverez. Mais pour cela, cherchez longtemps, s'il le faut, cherchez bien, remuez tout.

Se trouva fort dépourvue. Elle trouva la chose : véritable découverte, car elle n'avait pas soupçonné jusqu'à cette heure qu'elle serait dépourvue l'hiver, quoiqu'elle n'eût rien fait pour se pourvoir. Elle n'y avait pas pensé. Penser à demain aujourd'hui, ou à l'hiver pendant l'été, c'est prévoyance.

3, 4. *Se trouva.* N'admirez-vous pas la force expressive de ce prétérit défini ? et celle du passé antérieur *fut venue ?* Elle *s'est trouvée* dépourvue quand la bise *est venue* serait bien pauvrement dit (voir les *Entretiens*, 25, 33 et 34).

4. *Bise.* Vent du nord, ou plutôt du nord-nord-est, lequel est très-sec en France. Il est froid et piquant. L'*Aquilon* est aussi le vent du nord, mais non pas celui du nord-est ; il est violent : c'est lui qui déracine le chêne superbe (voir xii, 10).

5. *Pas un seul,* etc. Ne présente pas la négation *ne*. *Pas* employé sans *ne* peut-il être négatif ? Oui, par exception. "La rapidité du discours, dit M. Littré, a amené cette manière de s'exprimer qui fait sous-entendre la négation et le verbe." La phrase complétée ici serait : elle n'avait pas un seul, etc.

Morceau. En vieux français MORSEL, et en bas latin MORSELLUM, un diminutif du latin MORSUM (de MORDERE, *mordre*). C'est ce qu'on enlève en mordant, une bouchée. De là viennent les autres significations de *morceau,* partie détachée d'un corps solide, etc. L'allemand présente une semblable dérivation : BEISSEN, mordre ; BISSEN, morceau ; EIN BISSCHEN, un petit peu.

5, 6. Quelle force de négation ! une mouche, un vermisseau, si peu de chose ! et pas un morceau de cela, pas même un petit morceau ! non, pas un seul. C'est la famine, en vérité.

6. *Vermisseau.* Petit ver de terre ; vient de VERMICELLUS, diminutif de VERMIS, VER. C'est ainsi que *arbrisseau* est le diminutif de *arbre*.

La Fontaine se trompe ici : les cigales ne mangent pas d'insectes Elles se nourrissent de la sève des arbres.

7. *Famine* est plus que *disette :* celle-ci signifie rareté d'ali

ments ; *famine* est absence d'aliments. C'est bien le cas pour la cigale.

8. *Voisine*. La synonymie de *voisin* et de *prochain* est grande. *Voisin* vient de VICINUS, dérivé de VICUS, qui est une rue ou un village. Cela signifierait donc qui est de la même rue ou du même village. *Prochain* est tiré de *proche*, lequel est formé de PROPIUS, comparatif de PROPE, près. D'après l'étymologie, le sens des deux mots ne diffère guère. Il semble qu'il y ait dans *prochain* une idée de mouvement qui n'est pas dans *voisin*. Ce qui est *prochain* approche, ou bien nous en approchons. Remarquez cette distinction : il sent sa mort prochaine ; l'année prochaine ; un danger prochain. Racine dit : J'ai lu dans ses regards sa prochaine vengeance.—Une montagne voisine du Rhin ; il demeure dans la maison voisine.—La fourmi est la *voisine* de la cigale ; mais, dans une autre fable, La Fontaine dit : L'ours s'en va dans la forêt *prochaine*.

9. *Prêter*. Comparez *prêter* et *emprunter*, *prêteur* et *emprunteur*, *prêt* et *emprunt*, *créancier* et *débiteur*, *créance* et *dette*.

C'est une bonne créature vraiment. Elle ne demande pas qu'on lui donne. Elle ne rendra pas peut-être ce qui lui sera prêté, mais, bien sûr, elle est de bonne foi, et croit qu'elle pourra restituer un jour, et ce n'est pas pour tromper qu'elle dit *foi d'animal* (vers 13).

10. *Quelque grain*. Elle demande un seul grain : preuve de son imprévoyance. Les emprunteurs et les imprévoyants se croient sauvés, quand ils sont hors d'embarras pour le moment.

12. *Paierai*. Le futur de payer s'écrit *payerai*, *paierai* ou *pairai*, et le conditionnel *payerais*, *paierais* ou *pairais*. On a de même au présent de l'indicatif *il paye* et *il paie ; ils payent* et *ils paient*. Toutes les autres formes de ce verbe gardent l'*y*.

13. *Oût* ou *août*. Prononcez *ou*, dit M. Littré. C'est ici le temps de la moisson.

Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'oût (XXI, 10).

14. *Principal*. On dit plus souvent le *capital*.

15. *Pas*. Du latin PASSUS, un *pas*. C'est quelque chose, c'est l'espace qui se trouve d'un pied à l'autre, quand on marche.

Un *brin*, une *miette*, une *goutte*, un *rien* (en latin RES, *chose*), un *point*, tout cela est quelque chose. *Pas*, *brin*, etc. sont donc des affirmations d'abord : avoir une *goutte* à boire, une *miette* à manger, etc. Mais c'est si peu de chose qu'on a trouvé ces mots merveilleusement propres à fortifier la négation. Ajoutez-y *ne*, et les refus que vous ferez seront forts, car vous refuserez même la plus petite chose : n'avancez *pas ;* ne parlez *point ;* vous n'en aurez *rien ;* vous n'en aurez *miette ;* il n'y voit *goutte*. Naturellement, plus petite est la chose refusée ou niée, plus forte est la négation. C'est ainsi que *pas* est une négation moins forte que *point*, car un *point* (.) est aussi peu que possible. En outre *point* est une négation absolue. Ne dites pas : elle n'avait *point* une seule mouche ; dites *pas* une seule mouche, ou *point* de mouche. Il n'y a *pas* une étoile au ciel, et il n'y a *point* d'étoile au ciel sont deux expressions très-synonymes.

16. *Moindre défaut*. La Fontaine est juste et ne se montre nullement dans cette fable l'admirateur de la fourmi, quoiqu'il entende donner une leçon à la cigale et aux imprévoyants. La fourmi a de plus grands défauts que de ne pas prêter : nous la voyons à la fin de la fable sans pitié, sans cœur, et se moquant de celle qui meurt de faim.

18. *Emprunteuse*. Non-seulement elle empruntait, mais c'était son habitude d'emprunter. Là est le mal. C'était une *emprunteuse*.

19. *À tout venant*. À tout le monde, à tous ceux qui venaient.

Night and day to each new comer
I sang, by your leave.

20. *Ne vous déplaise*. "Formule qui se dit comme une sorte d'excuse : que cela ne vous déplaise pas."—*Littré*.

21. *Aise*. Un synonyme de *content*. Mais le *contentement* est intérieur et plus tranquille, tandis que *l'aise* se manifeste et est plus vive. On dit : il est content, il a le cœur content. "Adieu ! vis *content* et heureux." VOLTAIRE.—Il est transporté *d'aise*, il tressaille *d'aise*, il ne peut dormir *d'aise*. Quand on est simplement *content*, on n'est pas agité et on ne dort que mieux.—*Ravi* est un autre synonyme ; c'est *l'aise* au superlatif, le comble de

l'aise. Celui qui est *ravi* est comme porté au ciel, tellement il est *aise;* il est *aux anges.* Suivant votre sentiment, dites donc à vos amis ; je suis *content* de vous voir, *bien aise* de vous voir, *ravi* de vous voir, *aux anges* de vous voir. Ces deux dernières formules sont tout à fait synonymes. Elles sont fortes : n'en abusons pas.

Voir une étude sur cette fable dans les *Petites causeries.*

II.

LE CORBEAU ET LE RENARD (I, 2).

La flatterie est un commerce honteux qui n'est utile qu'au flatteur.

La Bruyère.

Si nous ne nous flattions point nous-mêmes, la flatterie des autres ne nous pourrait nuire.

La Rochefoucauld.

La flatterie est une fausse monnaie qui n'a de cours que par notre vanité.

Idem.

Quelque bien qu'on nous dise de nous on ne nous apprend rien de nouveau.

Idem.

But when I tell him, he hates flatterers,
He says, he does, being then most flattered.

Shakspeare.

Supprimons en nous l'amour-propre et la présomption. Ce sont là nos premiers flatteurs, ceux qui font de nous une proie plus facile et toute prête pour les flatteurs embusqués à notre porte. Si, dociles à la voix d'Apollon, nous sommes convaincus de l'excel-

lence du "Connais-toi toi-même," et de la singulière utilité qu'il peut offrir à chacun, si nous nous attachons à bien étudier notre nature, si nous nous rendons compte de la manière dont nous avons été élevés et instruits, nous y verrons le mélange de tant de milliers d'imperfections, de tant d'actes mauvais accomplis au hasard, de tant de discours et de sentiments blâmables, que nous ne donnerons guère de facilité aux flatteurs pour nous marcher sur le corps. Nous sentirons le besoin, non pas d'un ami qui nous donne des éloges et dise du bien de nous, mais d'un censeur rigoureux et armé de franchise qui nous reproche notre perversité intérieure. Car dans le grand nombre, il y en a bien peu qui aient le courage de dire toute la vérité à leurs amis plutôt que de leur faire plaisir.

Plutarque.

De même que les vers qui rongent le bois attaquent de préférence celui qui est tendre et délicat, de même le flatteur s'abat sur les naturels généreux, bons, humains, et c'est à eux qu'il s'attache pour y trouver sa nourriture.

Idem.

Il y aurait une espèce de férocité à rejeter indifféremment toute sorte de louanges ; l'on doit être sensible à celles qui nous viennent des gens de bien, qui louent en nous sincèrement des choses louables.

La Bruyère.

Maître corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.

Maître renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage :
Hé ! bonjour, monsieur du corbeau.
Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.
À ces mots le corbeau ne se sent pas de joie ;
Et, pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le renard s'en saisit, et dit : Mon bon monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute :
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.
Le corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

1. *Maître.* " Se dit familièrement quand on parle de gens de condition peu relevée. C'est dans ce sens que La Fontaine a donné à quelques animaux la qualification de maître."—*Littré.*

2. *En son bec.* Dans son bec serait plus exact. *En* et *dans* ne s'emploient pas indifféremment. *Dans* est plus précis, *en* est plus vague. C'est pour cela que *dans* est toujours accompagné de l'article, de l'adjectif possessif ou d'un autre déterminatif. Avec *en* on détermine rarement. Remarquez le sens précis de *dans* et le vague de *en :* il est *en* ville, *dans* la ville ; il se promène *en* voiture, *dans* la voiture ; il demeure *en* Amérique, dans l'Amérique du sud. Cependant la synonymie est grande, et souvent c'est l'oreille qui décide entre *dans* et *en*. " Le jeune homme est vain *dans* ses discours, volage *en* ses désirs," dit Boileau.

3. *Alléché.* Attiré par quelque appât. *Allécher* n'a aucun

rapport avec *lécher*. Il vient du latin ALLECTARE, fréquentatif de ALLICERE, attirer (en anglais TO ALLURE).

5. *Hé.* Interjection qui sert à appeler. Prononcez *é*. M. Littré ne veut pas voir de différence entre *hé* et *eh*, parce que la prononciation est la même. Il dit cependant que *hé* est l'interjection qui sert à appeler. Du reste bien des personnes prononcent le *h* de *hé*, et il est difficile de ne pas le faire, quand on appelle de loin, quand on crie *hé!*

6. *Joli, beau.* Ils diffèrent : nous admirons le *beau*, le *joli* nous plaît. Nous plaçons haut ce qui est *beau*, nous avons du plaisir devant le *joli*. Ce qui caractérise le *beau*, c'est non-seulement l'ordre, la perfection, c'est aussi la grandeur, la force. Le *joli* n'a pas la grande grandeur, si je peux ainsi dire, la grande force. Il n'inspire pas le même respect que le *beau*. C'est une petite beauté, qui se laisse approcher plus facilement, qui charme et qui attire. L'océan, le Mont Washington, le chêne séculaire, le lion du désert sont *beaux*, non *jolis*. Une prairie émaillée de fleurs est *jolie ;* cette petite fille aussi est très-*jolie*. Il y a de *jolies* chansons ; mais une *jolie* épopée, ou une *jolie* tragédie, cela n'existe pas : l'épopée et la tragédie doivent être grandes et *belles*. Dans le vers de La Fontaine, il y a gradation de *joli* à *beau*. Le renard semble dire : Vous me plaisez et je vous admire.

7. *Sans mentir.* Il est caractéristique du menteur de dire qu'il ne ment pas.

8. *Se rapporter.* Signifie avoir de la ressemblance.

9. *Phénix.* Oiseau fabuleux, unique en son espèce, lequel, disait-on, vivait plusieurs siècles, et qui brûlé, renaissait de sa cendre. Au figuré, comme ici, c'est un personnage unique en son genre et supérieur aux autres.

10. SIR RAVEN, OVERSET WITH PRAISE.

Ne se sent pas. Gallicisme : il est hors de soi par la joie qu'il a d'être flatté ! "Je suis dans une colère que je ne me sens pas."—*Molière*.

13. *S'en saisit.* Ne confondez pas *saisir* et *se saisir*. *Saisir*, ce n'est que prendre avec vivacité, tout à coup ; *se saisir*, c'est

prendre pour soi, ou se rendre maître. Le renard *se saisit* vraiment du fromage. Dites donc : il allait frapper mon ami, je saisis son bras ; il était furieux, je me saisis de lui et le domptai : il saisit sa main et la baisa.

Mon bon monsieur. Quel changement de ton ! On frappe familièrement sur l'épaule de quelqu'un quand on lui dit *mon bon monsieur.* Tantôt le flatteur faisait une révérence, en disant *monsieur du corbeau.*

14. *Flatteur.* Rapprochez *flatteur, flatter, flatterie ; dupe, duper, duperie ; trompeur, tromper, tromperie.*

18. *L'y.* Il veut dire qu'on ne le prendra plus *là,* dans cette occupation, dans cet état d'esprit, écoutant la flatterie et se laissant tromper par les flatteurs. Il y a tout cela dans *y.*

Pensez-vous qu'on ne l'y prenne plus ? Les corbeaux sont plus sages que nous, si une seule leçon suffit pour les corriger de la vanité.

Voir cette fable étudiée dans les *Causeries avec mes élèves.*

III.

LA GRENOUILLE QUI VEUT SE FAIRE AUSSI GROSSE QUE LE BŒUF (I, 3).

C'est posséder les biens que savoir s'en passer.

Regnard.

Maxime : Regarder au-dessous de soi, non au-dessus, c'est l'art d'être heureux.

L'envieux maigrit de l'embonpoint d'autrui.

Horace.

Quoi ! toujours ce noir attelage !
Disait à son époux la marquise Doris.
La duchesse Clotilde a six beaux chevaux gris :
Je veux un semblable équipage.

Lenoble.

Il y a peu de femmes qui n'aient la manie furieuse de vouloir paraître plus qu'elles ne sont, et cette aveugle émulation, qui les porte à vouloir égaler le luxe de celles qui sont au-dessus d'elles, est la plus fréquente source de la ruine des familles.

E. Pelletan.

Du moment que la folie de la magnificence a faussé l'opinion, qu'une nouvelle étiquette classe la société, non en raison de la probité et du talent, mais en raison de la représentation et de la surface, chacun naturellement cherche moins à être qu'à paraître.

Idem.

Se croire un personnage est fort commun en France :
On y fait l'homme d'importance,
Et l'on n'est souvent qu'un bourgeois.
C'est proprement le mal françois ;
La sotte vanité nous est particulière.

La Fontaine.

(Damasippe à Horace :) Tu bâtis, toi, un petit bout d'homme, à la façon des géants. . . . . Et Mécène, à qui tu ressembles si peu, n'est pas à l'abri de ton plagiat ; tu le copies en toute chose, ô chétif, et tu te travailles pour égaler sa grandeur. Écoute.

Dans l'absence d'une grenouille, un bœuf, sous son pied, avait écrasé ses filles. L'une d'elles, échappée au carnage, le raconte à sa mère. " Ô mère, une bête énorme a tué mes frères et mes sœurs.—Et de quelle taille était la bête ? disait la mère en se gonflant ; était-elle aussi grosse que me voilà ?—Elle était cent fois plus grosse.—Était-elle ainsi ? ajoute la grenouille,

s'enflant et s'enflant toujours.—Ô mère, prenez garde, vous crèverez avant de l'égaler."

Horace, voilà ton image.

Horace.

Une grenouille vit un bœuf
Qui lui sembla de belle taille.
Elle, qui n'était pas grosse en tout comme un œuf,
Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille,
Pour égaler l'animal en grosseur;
Disant: Regardez bien, ma sœur;
Est-ce assez? dites-moi; n'y suis-je point encore?—
Nenni.—M'y voici donc?—Point du tout.—M'y voilà?—
Vous n'en approchez point. La chétive pécore
S'enfla si bien qu'elle creva.

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages:
Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs,
Tout petit prince a des ambassadeurs,
Tout marquis veut avoir des pages.

2. *Taille.* 1°. La longueur du corps: il a la *taille* des géants, il a plus de six pieds. 2°. Hauteur et grosseur des animaux, comme ici: c'est l'anglais SIZE.

4. *Se travaille.* Gradation sur les deux autres verbes; signifie faire de très-grands efforts. Elle pouvait s'étendre, même s'enfler raisonnablement, sans faire ces efforts excessifs qui

amèneront la catastrophe. Cela ne veut pas dire que vous ferez bien de vous enfler : non, soyez naturel.

8. *Nenni.* Non. C'est familier, et souvent plein de charme. On dit beaucoup *nenni da*, et *oh! que nenni!*

Voici et voilà sont très-bien employés ici. On dit *voici* de ce qu'on va dire ou faire, et *voilà* de ce qu'on vient de dire ou de faire. La première fois, quand sa sœur a dit *nenni*, la grenouille répond *m'y voici*, c'est-à-dire, regardez, je vais être grosse comme le bœuf, et puis elle fait un grand effort. Après, quand sa sœur a répliqué *point du tout*, elle fait un nouvel effort, et, cet effort fait, elle s'écrie : *m'y voilà*. Vous comprenez que *y* signifie ici *au point qu'elle s'efforce d'atteindre*, c'est-à-dire, à égaler le bœuf en grosseur.

9. *Point.* C'est bien le cas d'employer la négation forte ; *pas* serait absolument impropre ici (voir i, 15).

Pécore. Bête. Au figuré, personne stupide. Du latin PECORA pluriel de PECUS, bête de troupeau.

Chétif. De peu d'importance ou de peu de force. Ce mot est étymologiquement le même que *captif*, car *chétif* et *captif* viennent également de CAPTIVUS, prisonnier. Le passage d'une idée à l'autre est naturel : captif, impuissant, misérable et faible. Le lion de La Fontaine dit au moucheron :

Va-t'en, chétif insecte, excrément de la terre !

Et il appelle le cerf chétif hôte des bois, parce qu'il a ri aux obsèques de la lionne.

10. *Creva.* Employé ici au sens propre et primitif du mot : se rompre par excès de gonflement. Un sac *crève* quand on l'emplit trop.

Voir la fable étudiée dans les *Causeries avec mes élèves.*

IV.

LE LOUP ET LE CHIEN (I, 5).

Grâce aux filles de mémoire,
J'ai chanté les animaux ;

Peut-être d'autres héros
M'auraient acquis moins de gloire.
Le loup, en langue des dieux,
Parle au chien dans mes ouvrages.

La Fontaine.

La liberté consiste, non pas à avoir un bon maître, mais à n'en avoir aucun.

Cicéron.

La liberté n'est pas un de ces biens qui ne coûtent rien : si vous l'estimez beaucoup, il faut estimer peu tout le reste.

Sénèque.

On ne peut être libre et gourmand.

Martial.

Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre.

A. de Musset.

Oh ! l'avenir est magnifique !
Jeunes Français, jeunes amis,
Un siècle pur et pacifique
S'ouvre à vos pas mieux affermis.
Chaque jour aura sa conquête.
Depuis la base jusqu'au faîte,
Nous verrons avec majesté,
Comme une mer sur ses rivages,
Monter d'étages en étages
L'irrésistible liberté !

Victor Hugo.

Un loup n'avait que les os et la peau,
Tant les chiens faisaient bonne garde.

Ce loup rencontre un dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire loup l'eût fait volontiers :
Mais il fallait livrer bataille ;
Et le mâtin était de taille
À se défendre hardiment.
Le loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, et lui fait compliment
Sur son embonpoint, qu'il admire.
Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,
D'être aussi gras que moi, lui repartit le chien.
Quittez les bois, vous ferez bien :
Vos pareils y sont misérables,
Cancres, hères, et pauvres diables,
Dont la condition est de mourir de faim.
Car, quoi ! rien d'assuré ! point de franche lipée !
Tout à la pointe de l'épée !
Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur destin.
Le loup reprit : Que me faudra-t-il faire ?—
Presque rien, dit le chien : donner la chasse aux gens
Portants bâtons, et mendiants ;
Flatter ceux du logis, à son maître complaire ;
Moyennant quoi votre salaire
Sera force reliefs de toutes les façons,
Os de poulets, os de pigeons ;
Sans parler de mainte caresse.

Le loup déjà se forge une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse.
Chemin faisant, il vit le cou du chien pelé.
Qu'est-ce là ? lui dit-il.—Rien.—Quoi ! rien ?—
Peu de chose.
—Mais encor ?—Le collier dont je suis attaché
De ce que vous voyez est peut-être la cause.—
Attaché ! dit le loup : vous ne courez donc pas
Où vous voulez ?—Pas toujours ; mais qu'importe ?—
Il importe si bien que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor.
Cela dit, maître loup s'enfuit, et court encor.

1, 2. A wolf who was but skin and bone,
So watchful had the sheep-dogs grown.

3. *Dogue.* Gros chien de garde ; il a le nez écrasé et les lèvres pendantes. L'étymologie de ce mot est l'anglais *dog*.

4. *Poli.* Il ne s'agit pas de sa politesse, mais de son poil qui est *poli*, c'est-à-dire, luisant. La santé et la bonne nourriture donnent ce *poli* au poil des animaux.

Se fourvoyer. C'est perdre le bon chemin, se tromper de chemin. Vient du latin FORIS hors et VIA voie : être hors de la voie.

Par mégarde. Il n'avait pas pris *garde* au chemin dans lequel il était entré. *Mégarde* est un substantif qui n'est usité que dans cette locution *par mégarde*. Il est formé de *mes* et *garde*. *Mes* est un préfixe qui a un sens privatif ou péjoratif. Il est dérivé du latin MINUS, moins. *Garde mesgarde, compte mescompte, connaître mesconnaître, allier mesallier*, etc. *Mes* du vieux français est devenue *mé* dans la langue moderne : mégarde, mécompte, méconnaître, etc.

5. *Le mettre en quartiers.* C'est-à-dire en quatre morceaux QUARTER HIM, comme dit l'anglais.

8. *Mâtin* (voir xxvi, 47).

Taille (voir iii, 2).

10. *L'aborde humblement.* C'est l'exacte expression. On *aborde* un grand, un fort ou un maître, avec plus ou moins de courage, de décision ; ou avec respect, humblement. Mais on *accoste* familièrement. Vous *accostez* en route un voyageur, et vous entrez en conversation. L'étymologie n'indique pas de différence entre les deux termes. *Aborder* vient de *bord*, et *accoster* de COSTA, qui est aussi le bord, le rivage.

12. *Embonpoint.* Formé de en bon point. Il est étrange qu'on n'écrive pas *embompoint*. C'est parce qu'autrefois on écrivait en trois mots *en bon point*. Mais alors, pourquoi ne pas écrire *enbonpoint*, ou plutôt l'écrire en trois mots comme anciennement ? La personne qui a de l'embonpoint est un peu grasse. Est-ce l'anglais PLUMPNESS ?

13. *Il ne tiendra qu'à vous.* Il dépendra de vous uniquement.

14. *Repartit* est le terme propre. Le seigneur Dogue sourit en appelant l'autre *beau sire ;* il est prompt à la réplique, se moque des bois, et traite sans façon les loups de *cancres* et de *pauvres diables*. Tout cela est d'accord avec le sens de *repartir*. *Répondre* ne conviendrait guère ici. On répond simplement, avec clarté, avec justesse. Vous m'éclairez par votre *réponse*. La *repartie* montre de l'esprit, de la finesse ; elle est prompte et à-propos, vive ou spirituelle.—Vous savez que *répliquer*, c'est répondre à une réponse.

17. *Cancre.* C'est d'abord un détestable avare ; puis, comme ici, un individu sans ressources, qui va mourir de faim. Ce mot a la même origine que *chancre*, une ulcère disposée à s'étendre, et qui ronge ; c'est le latin CANCER.

Hère. Terme de mépris : le *hère* n'est pas considéré. Vient probablement du latin HERUS maître, peut-être de l'allemand HERR, qui signifie aussi maître. En tout cas, le français a donné à ce mot un sens péjoratif, ce qui arrive souvent dans les langues. Ainsi ROSS, le cheval de guerre en allemand, nous a donné ROSSE, mauvais cheval, qui n'a plus de force.

Diable (sur ce terme, voir les *Entretiens*, p. 92).

19. *Franche lipée.* Ce dernier mot doit avoir deux *p*. La franche lippée est un bon repas qui ne coûte aucun argent. En effet une *lippée* est comme une bouchée ; c'est ce qu'on prend avec la lippe. La *lippe* se dit de la lèvre inférieure, quand elle est grosse, ou trop avancée. Le dogue a de bonnes lippées, *franchement*, sans rien payer. *Lippe* vient de l'allemand LIPPE, lèvre.

20. One fights for every bit he swallows.

24. *Portants bâtons.* Ces gens sont dangereux, et les mendiants sont importuns : le chien chasse les uns et les autres.

Portants. On écrirait aujourd'hui portant.

27. *Force.* Une grande quantité : c'est une des significations de *force*. "J'ai dévoré force moutons," dit le lion (xxvi, 26).

Reliefs. Du bas latin RELEVIUM, lequel se rattache à RELEVARE, relever. C'est ce qu'on relève de la table, les restes.

29. *Mainte* (voir les *Entretiens*, p. 202).

30. *Se forge une félicité.* Il se crée dans son imagination une félicité qui le fait pleurer de plaisir.

34. *Encor.* Les poëtes ont la licence d'écrire ainsi ce mot.

V.

LA GÉNISSE, LA CHÈVRE ET LA BREBIS, EN SOCIÉTÉ AVEC LE LION (I, 6).

Ne nous associons qu'avec nos égaux.

La Fontaine.

Tâchez de n'être point sot, de connaître la vie, de n'être point dupe d'autrui ni de vous-même : voilà l'abrégé des conseils de La Fontaine. Il montre les faibles opprimés sans espoir de secours ni de vengeance. Il reconnaît que Jupiter a "mis deux tables au monde ; que l'adroit, le fort, le vigilant sont assis à la première,

et que les petits mangent leurs restes à la seconde." Bien pis, le plus souvent les petits servent de festin aux autres. Au reste peu importe "qui vous mange, homme ou loup ; toute panse lui paraît une à cet égard." Il est résigné, sait ce que vaut le roi lion, quelles sont les vertus des courtisans "mangeurs de gens," mais croit que les choses iront toujours de même, et qu'il faut s'y accommoder.

H. Taine.

Un ourson, grand joueur comme tous les enfants,
S'était pris d'amitié pour gentille belette.
Jouer ensemble était pour les deux une fête
De tous les jours et de tous les instants.
Elle mordait l'ourson à la jambe, à la tête ;
Il semblait désarmé de griffes et de dents,
Il grandit sans changer d'humeur et de manie.
On voit chez les humains peu de ces bêtes-là.
Mais il devint plus lourd ; et sur sa pauvre amie,
Un jour, sans le vouloir, dans sa grosse folie,
Si lourdement il retomba,
Que sous sa large patte elle resta sans vie.
Jouer avec les grands aux petits fait envie ;
Mais le jeu n'est pas sûr, croyez-en mes conseils ;
Ne jouez qu'avec vos pareils.

M. Viennet.

La génisse, la chèvre et leur sœur la brebis,
Avec un fier lion, seigneur du voisinage,
Firent société, dit-on, au temps jadis,
Et mirent en commun le gain et le dommage.
Dans les lacs de la chèvre un cerf se trouva pris.

Vers ses associés aussitôt elle envoie.
Eux venus, le lion par ses ongles compta,
Et dit : Nous sommes quatre à partager la proie.
Puis en autant de parts le cerf il dépeça ;
Prit pour lui la première en qualité de sire.
Elle doit être à moi, dit-il ; et la raison,
    C'est que je m'appelle lion :
    À cela l'on n'a rien à dire.
La seconde, par droit, me doit échoir encor :
Ce droit, vous le savez, c'est le droit du plus fort.
Comme le plus vaillant, je prétends la troisième.
Si quelqu'une de vous touche à la quatrième,
    Je l'étranglerai tout d'abord.

1. *Leur sœur.* Ce sont trois personnes du même caractère paisible, sœurs sous ce rapport. Le lion est d'une autre famille !

3. *Le temps jadis.* Un très-vieux temps. On dit aussi le temps de jadis. Ce temps n'a pas de date précise. *Jadis* a cette signification d'un passé indéterminé et indéterminable. N'est-ce pas l'anglais OF YORE ? M. Littré dit que *jadis* est du style poétique et *autrefois* de la conversation. C'est faux. On dit *jadis* et *autrefois* en poésie et en conversation. *Jadis* est plus loin de nous que *autrefois*, et surtout il est dans un passé vague. Mot précieux pour les fables qui traitent de ce temps de *jadis*, où les animaux parlaient et où les brebis chassaient avec les lions.

5. *Lacs.* Le lacs (du latin LAQUEUS) est un nœud coulant qui sert à prendre le gibier. Ce n'est qu'une simple corde avec un nœud qui coule sur la corde ; mais le *filet* et le *rets*, faits de brins de fil, sont à jour et à mailles ; ils servent à prendre les poissons et le petit gibier. On ne prend pas les cerfs avec des *filets* ou des *rets*.

Dépeça. Coupa en morceaux, ou mit en morceaux, en pièces.

13. On ne fait aucune objection.

To such a decision there's nought to be said.

16. *Vaillant*, *courageux*, *brave*, *intrépide* sont synonymes. Mais il y a toutes sortes de *courages*, contre l'infortune, les souffrances, l'injustice, etc. *Bravoure* et *vaillance* se disent seulement du courage guerrier. Le *vaillant* aime la gloire, fait des actions d'éclat, il brille sur le champ de bataille, c'est un héros. Le *brave* a son courage dans son sang, dans son tempérament ; il est naturellement impétueux, et va droit à l'ennemi d'un pas ferme et accéléré. Le pas accéléré est le pas des braves. *L'intrépide* ne tremble pas, ne recule jamais, c'est le héros de la défensive, de la résistance.

La tête, l'imagination joue son rôle dans la *vaillance*. Il y a peut-être un peu de vanité dans le *vaillant*. Voltaire dit que Charles XII était plus vaillant qu'aucun autre prince. Est-il vrai de dire que les Français sont surtout *vaillants*, et que les Spartiates étaient plutôt *braves?* Le soldat russe est *intrépide*. Marie Stuart marcha au supplice avec un courage *intrépide*. On dit que Jeanne d'Arc versa des larmes devant le bûcher : il n'est pas impossible que la *brave* guerrière ait senti son cœur faillir sur l'horrible échafaud.

Je prétends la troisième. Il l'exige comme un droit, il la réclame : tel est le sens de *prétendre* avec un complément direct. *Prétendre à* signifie beaucoup moins, ce n'est qu'aspirer à la chose et travailler à l'obtenir. Il n'est pas impératif comme le premier. Napoléon, étant premier consul, *prétendait à* l'empire ; mais le comte de Chambord *prétend* la couronne de France. Elle est à lui de droit divin, affirme-t-il.—Un créancier *prétend* la somme qui lui est due ; on *prétend à* la main de celle qu'on aime ; et les courtisans *prétendent* aux faveurs des rois.

17, 18. To touch but the fourth whoso maketh a sign,
I'll choke him to death, in the space of a breath.

VI.

LA BESACE (I, 7).

La fable aussi prend dans la poche de devant, où sont les défauts d'autrui, les exemples qu'elle veut mettre sous nos yeux ; elle nous les fait regarder sans répugnance, et même avec un certain plaisir ; puis, quand, grâce à ces exemples d'autrui, notre attention est éveillée, l'allégorie se dissipe comme un brouillard placé un instant devant nos yeux, et le moraliste, tournant brusquement les deux poches et mettant devant celle de derrière, s'écrie avec Horace : MUTATO NOMINE, DE TE FABULA NARRATUR. C'est toi, sauf le changement de nom, c'est toi que touche la fable ; ou, plus hardiment encore, comme le prophète Nathan au roi David : TU ES ILLE VIR ! C'est toi qui es cet homme !

Saint-Marc Girardin.

Pourquoi voyez-vous une paille dans l'œil de votre frère, vous qui ne voyez pas une poutre dans votre œil ?

Ou comment dites-vous à votre frère : Laissez-moi tirer une paille de votre œil, vous qui avez une poutre dans le vôtre ?

Hypocrite, ôtez premièrement la poutre de votre œil, et alors vous verrez comment vous pourrez tirer la paille de l'œil de votre frère.

St. Matthieu.

Un solitaire de Scété, ayant commis une faute, les anciens s'assemblèrent et envoyèrent prier l'abbé Moïse de vouloir venir. Ce qu'ayant refusé, ils l'en firent presser une seconde fois par un prêtre, qui lui dit

qu'ils l'attendaient tous. Il vint donc, portant sur son dos une vieille corbeille pleine de sable. Étant allés au-devant de lui et le voyant en cet état, ils lui dirent : Que veut dire cela, mon père ?—Ce sont, leur répondit-il, mes péchés que je ne vois pas parce qu'ils sont derrière moi ; et vous me faites venir ici pour être juge de ceux d'autrui ! Ce qu'ayant entendu, ils pardonnèrent à ce frère, sans lui parler davantage de la faute qu'il avait faite.

Vies des Pères du désert, traduites par Arnauld d'Andilly.

Jupiter dit un jour : Que tout ce qui respire
S'en vienne comparaître aux pieds de ma grandeur :
Si dans son composé quelqu'un trouve à redire,
Il peut le déclarer sans peur,
Je mettrai remède à la chose.
Venez, singe ; parlez le premier, et pour cause :
Voyez ces animaux, faites comparaison
De leurs beautés avec les vôtres.
Êtes-vous satisfait ? Moi, dit-il, pourquoi non ?
N'ai-je pas quatre pieds aussi bien que les autres ?
Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché :
Mais pour mon frère l'ours, on ne l'a qu'ébauché ;
Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre.
L'ours venant là-dessus, on crut qu'il s'allait plaindre.
Tant s'en faut : de sa forme il se loua très-fort;

Glosa sur l'éléphant, dit qu'on pourrait encor
Ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles ;
Que c'était une masse informe et sans beauté.
L'éléphant étant écouté,
Tout sage qu'il était, dit des choses pareilles :
Il jugea qu'à son appétit
Dame baleine était trop grosse.
Dame fourmi trouva le ciron trop petit,
Se croyant, pour elle, un colosse.
Jupin les renvoya s'étant censurés tous,
Du reste, contents d'eux. Mais parmi les plus fous
Notre espèce excella ; car tout ce que nous sommes,
Lynx envers nos pareils, et taupes envers nous,
Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes.
On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.
Le fabricateur souverain
Nous créa besaciers tous de même manière,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui :
Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

2. *S'en vienne.* Ce verbe réfléchi *s'en venir* est synonyme de *venir*. Cependant l'adverbe *en*, qui est dans *s'en venir*, semble indiquer un lieu ou un point d'où l'on part : que les animaux viennent *de la terre*, où ils vivent, comparaître devant moi. Cet *en* peut aussi signifier *tout de suite ;* venir ou aller de ce pas, à l'instant. Je vais chez vous de ce pas, je *m'en vais* chez

vous. Ainsi Jupiter ordonne aux animaux de comparaître aussitôt devant lui. C'est bien le ton souverain.

3. *Redire.* C'est dire contre, critiquer.

6. *Pour cause.* Avec raison, pour un bon motif. Quel est ce motif ? Est-ce parce que le singe a beaucoup de défauts ? Ou bien qu'il est toujours prêt à se produire et désire parler tout de suite ? Jupiter n'eût pas dit à l'éléphant : Parlez le premier et pour cause.

12. *Ébauché.* Comme la critique tombe bien sur l'ours qui paraît une bête non achevée vraiment ! Quand le peintre ou le sculpteur commence son travail, il dispose d'abord les masses et les parties principales, il *ébauche*. Il achèvera plus tard. Le créateur semble s'être arrêté à l'ébauche quand il a fait l'ours.

13. And sooner than be painted I'd be shot,
Were I, great sire, a bear.

14. *Là-dessus.* Après cela.

S'allait plaindre. Nous dirions aujourd'hui allait se plaindre, et, au vers précédent, s'il veut me croire (voir ix, 2).

15. *Tant s'en faut ! Not by a good deal. Falloir* vient de FALLERE, manquer. Cela indique une privation. Interprétons donc ici : il fut bien loin de se plaindre.

16. *Glosa.* C'est-à-dire, il désapprouva. *Gloser* sur une chose c'est faire des commentaires, des observations sur cette chose. Souvent ces commentaires sont une censure, une critique. C'est ainsi que l'ours glosa : il désapprouva la forme de l'éléphant. En effet celui-ci est une ébauche encore plus grossière que l'ours, est une masse informe.

21. *À son appétit.* To suit his taste.

23. *Ciron.* Insecte qui se développe dans le fromage et dans la farine, le plus petit des animaux visibles à l'œil nu. Avant l'usage des microscopes on ne connaissait rien de plus petit.

28. Nous voyons la paille qui est dans l'œil des autres, mais non la poutre qui est dans le nôtre.

32. *Besacier.* Qui porte la besace. La besace est un bissac de mendiant.

33, 34, 35. Kind Heaven has made us wallet bearers;
The pouch behind our own defects must store,
The faults of others lodge in that before.

VII.

L'HIRONDELLE ET LES PETITS OISEAUX (I, 8).

On tire peu de fruit des lumières et de l'expérience d'autrui.

Vauvenargues.

Nous ne pouvons être sages que de notre propre sagesse.

Montaigne.

Maxime : Il n'y a pire sourd que celui qui ne veut pas entendre.

Épuisés par la guerre, les Grecs construisent avec le secours divin de Pallas, un cheval aussi haut qu'une montagne, dont ils recouvrent les flancs d'ais de sapin entrelacés. Ils feignent que c'est un vœu pour leur retour, et le bruit s'en répand au loin. Dans le sein ténébreux du colosse ils renferment secrètement des guerriers d'élite que le sort a désignés, et remplissent de soldats armés les cavités profondes que recèle son corps. Ceux qu'inspirent de plus sages pensées sont d'avis de précipiter dans les flots et de livrer aux flammes le perfide colosse, offrande suspecte des Grecs, ou d'en percer le sein et d'en sonder les profondeurs. La multitude hésite et se divise en partis opposés. Soudain Laocoon, accompagné d'une foule nombreuse,

qu'il devance, accourt furieux du haut de la citadelle ; et de loin : "Malheureux citoyens, s'écrie-t-il, quelle folie est la vôtre ! Croyez-vous les ennemis éloignés ? Pensez-vous les présents des Grecs exempts d'artifices ? Est-ce là connaître Ulysse? Ou ce bois renferme et cache des Grecs ; ou c'est une machine dressée contre nos murailles, faite pour épier nos demeures et fondre d'en haut sur notre ville ; ou quelque autre piége est caché là-dessous : défiez-vous de ce cheval, Troyens ! Quoi que ce soit, je crains les Grecs, même lorsqu'ils font une offrande aux dieux." Il dit, et de toute sa force lança un énorme javelot dans le ventre et les flancs arrondis du monstre. Le dard se fixa en frémissant dans le bois : la masse en fut ébranlée, et ses cavités profondes retentirent et gémirent ; et sans l'arrêt des dieux, sans l'aveuglement de nos esprits, nous aurions, à sa voix, mis en pièces le repaire des Grecs : tu serais debout, Ilion! tu subsisterais encore, superbe palais de Priam!

Virgile.

Une hirondelle en ses voyages
Avait beaucoup appris. Quiconque a beaucoup vu
Peut avoir beaucoup retenu.
Celle-ci prévoyait jusqu'aux moindres orages,
Et, devant qu'ils fussent éclos,
Les annonçait aux matelots.
Il arriva qu'au temps que la chanvre se sème,
Elle vit un manant en couvrir maints sillons.
Ceci ne me plaît pas, dit-elle aux oisillons :

Je vous plains ; car, pour moi dans ce péril extrême,
Je saurai m'éloigner, ou vivre en quelque coin.
Voyez-vous cette main qui par les airs chemine !
Un jour viendra, qui n'est pas loin,
Que ce qu'elle répand sera votre ruine.
De là naîtront engins à vous envelopper,
Et lacets pour vous attraper ;
Enfin mainte et mainte machine
Qui causera dans la saison
Votre mort ou votre prison :
Gare la cage ou le chaudron !
C'est pourquoi, leur dit l'hirondelle,
Mangez ce grain ; et croyez-moi.
Les oiseaux se moquèrent d'elle :
Ils trouvaient aux champs trop de quoi.
Quand la chènevière fut verte,
L'hirondelle leur dit : Arrachez brin à brin
Ce qu'a produit ce maudit grain,
Ou soyez sûrs de votre perte.
Prophète de malheur ! babillarde ! dit-on,
Le bel emploi que tu nous donnes !
Il nous faudrait mille personnes
Pour éplucher tout ce canton.
La chanvre étant tout à fait crue,
L'hirondelle ajouta : Ceci ne va pas bien ;
Mauvaise graine est tôt venue.
Mais, puisque jusqu'ici l'on ne m'a crue en rien,
Dès que vous verrez que la terre

Sera couverte, et qu'à leurs blés
Les gens n'étant plus occupés
Feront aux oisillons la guerre ;
Quand reginglettes et réseaux
Attraperont petits oiseaux,
Ne volez plus de place en place,
Demeurez au logis, ou changez de climat :
Imitez le canard, la grue, et la bécasse.
Mais vous n'êtes pas en état
De passer, comme nous, les déserts et les ondes,
Ni d'aller chercher d'autres mondes :
C'est pourquoi vous n'avez qu'un parti qui soit sûr;
C'est de vous renfermer au trou de quelque mur.
Les oisillons, las de l'entendre,
Se mirent à jaser aussi confusément
Que faisaient les Troyens quand la pauvre Cassandre
Ouvrait la bouche seulement.
Il en prit aux uns comme aux autres :
Maint oisillon se vit esclave retenu.

Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les nôtres,
Et ne croyons le mal que quand il est venu.

1. *En* et *dans* (voir ii, 2).

3. *Peut.* Il y a des gens qui voient beaucoup sans rien retenir, et même sans rien observer.

5. *Devant que.* On dit aujourd'hui *avant que.* Au XVII[e] siècle on employait beaucoup *devant que.* Il est à regretter qu'on n'en fasse plus guère usage.

7. *La chanvre.* Ce mot est masculin aujourd'hui, il faut dire *le chanvre.*

8. *Manant.* Un habitant de la campagne, un paysan. Aujourd'hui ce mot signifie un homme grossier. C'est un terme d'insulte.

Maints. Plusieurs (voir les *Entretiens,* p. 202).

9. *Oisillon.* Petit oiseau, diminutif de OISEL, vieille forme de oiseau.

12. *Voyez-vous,* etc. Remarquez cette poétique image. On dirait prosaïquement *la main du semeur.*

15. *Engin.* Instrument en général, et particulièrement un piége. Ces engins qui enveloppent les oiseaux sont les rets et les filets.

16. *Lacet.* Diminutif de *lacs* (v, 5) ; il attrape, il n'enveloppe pas. "Les *lacets,* dit Buffon, ne sont autre chose que deux ou trois crins de cheval tortillés ensemble et qui font un nœud coulant." Le *lacet* est fait de crin ; le *lacs* est de corde ; avec le *lacet,* on prend les petits oiseaux ; avec le *lacs,* on prend les loups, les cerfs, etc.

17. *Mainte et mainte.* C'est synonyme du pluriel maints, maintes (voir les *Entretiens,* p. 202).

18. *Causera.* Ne faut-il pas le pluriel *causeront,* puisque le sujet *mainte et mainte* machine est un pluriel ? et ne faut-il pas écrire *machines ? mainte et mainte* annonce plus d'une machine. Peut-être. Cependant l'idée n'appelle que le singulier, car une seule de ces machines *causera* la mort des oisillons. Et puis il y a de la poésie dans le singulier. Vous avez en anglais aussi cette poésie du singulier : MANY A ROSE IS BORN TO BLUSH UNSEEN. N'est-ce pas plus beau que MANY ROSES ARE BORN TO BLUSH UNSEEN ?

20. *Gare !* Interjection qui signifie Prenez garde !

Cage ou chaudron. Une prison ou la mort.

24. *De quoi.* Sous-entendez *se nourrir.*

29. *Babillarde.* Elle babille ; le *bavard* bavarde. *Babiller* est une onomatopée, qui vient de la langue de l'enfant *ba ba ba.* Vous avez en anglais aussi cette onomatopée dans BABBLE

l'allemand a BABBELN. L'étymologie de *bavarder* accuse une origine toute semblable, car il vient de *bave*, salive qui découle de la bouche involontairement. C'est l'enfant surtout qui bave. Aussi lui met-on une bavette pour protéger sa petite robe. *Babiller* et *bavarder* conduisent donc à la langue de l'enfant. En effet ce qu'ils disent n'a pas grande valeur, n'est pas profond. Mais c'est surtout le *babillard* qui parle comme l'enfant, ou comme ces hirondelles qui causent sans cesse et sans fin, et disent mille choses qui n'ont pas de sens (pour nous : nous les calomnions peut-être. Dieu et leurs sœurs ne les comprennent-ils pas?) Le *babillard* a quelquefois un joli babil, et, quand nous avons le temps de l'écouter, il ne nous ennuie pas. Mais le *bavard* est toujours ennuyeux et insupportable. Il parle à tort et à travers. C'est un sot, et souvent un impertinent. Il a une mauvaise langue. Que Dieu nous garde des *bavards!* —Le *jaseur* est encore un personnage de cette famille. Lui aussi a la langue bien pendue. Il jase. Ce verbe *jaser* a pour racine le substantif *jars*, lequel est une oie mâle. Les oies, mâles ou femelles, ont tant de plaisir à jaser! Ce plaisir de causer caractérise le mot *jaser*. Ces *jaseurs* sont dangereux : ils ne savent pas garder un secret ; ne leur en confiez aucun. Vous voyez qu'il n'y a qu'une nuance qui distingue ces synonymes *babiller*, *bavarder*, *jaser*. Je préfère encore le babillard ; j'ai horreur du bavard ; je me défie un peu du jaseur.—Il y a aussi celui qui *caquette*, le *caqueteur* (et la *caqueteuse* assurément). La poule qui va pondre et celle qui a pondu caquettent. Les pies et les perroquets sont de grands *caqueteurs*. Quel bruit ils font! Comme ils parlent haut! Vous parlez comme un perroquet ; vous êtes un *caqueteur*. *Caqueter* est aussi une onomatopée : ce mot ne fait-il pas beaucoup de bruit? Vous avez CACKLE en anglais, et les allemands ont GACKEN. Au contraire celui qui *jabote*, celui qui *marmotte*, et celui qui *chuchote* ne font pas de bruit. Tant s'en faut! Si vous *jabotez*, je ne vous entends guère, car vous causez, pour ainsi dire, dans votre *jabot*. Levez la tête et laissez sortir votre voix : je vous entendrai mieux.—Ne *marmottez* pas non plus, c'est-à-dire, ne parlez pas entre vos dents ; ouvrez la

bouche et parlez clair. *Marmotter* est une onomatopée, une imitation du bruit que fait celui qui parle entre ses dents, comme le latin MURMURARE. Car celui qui murmure fait aussi un bruit léger et confus. C'est comme le murmure des eaux, ou le murmure du vent.—*Et chuchoter?* Bien sûr, c'est une onomatopée qui a donné ce mot; car nous entendons CHU CHU, quand nous sommes près de deux personnes qui se parlent à l'oreille. Votre anglais WHISPER est une semblable onomatopée. Il y a un *s* dans votre mot, qui vient sans doute du sifflement de votre *th*. (Pouvez-vous vous dire rien à l'oreille sans siffler?)

32. *Éplucher* le champ, c'est-à-dire, le débarrasser de toutes ces herbes qui ont poussé, les arracher brin à brin.

Canton. C'est en France une division de l'arrondissement, lequel est lui-même une division du département. Ici *canton* signifie une portion de pays, de ce pays que les oisillons avaient l'habitude de parcourir. C'est cette terre qu'on ensemence, véritable canton dans le petit royaume des oisillons.

35. *Graine.* Un synonyme de *grain;* mais le *grain* n'est qu'une espèce de *graine*. La *graine* est une semence quelconque ; le *grain* est seulement la semence qui se reproduit elle-même et sert de nourriture à l'homme et aux animaux, comme le froment, le seigle, etc. (voir dans les *Entretiens* la théorie des genres, p. 45).

41. *Reginglette.* M. Littré la décrit ainsi : " On prend une longue branche flexible, que l'on replie de manière à lui laisser tout son ressort ; on perce à travers le corps de la branche un trou par lequel on fait passer l'extrémité repliée qui porte une planchette placée perpendiculairement ; cette planchette est tenue écartée du corps de la branche par une autre planchette horizontale très-mobile, placée en équilibre ; l'appât est mis sur la planchette perpendiculaire ; la reginglette est plantée en terre ; l'oiseau se pose sur la planchette horizontale pour prendre l'appât, fait trébucher cette planchette ; et la planchette perpendiculaire, n'étant plus retenue, vient frapper l'oisillon qu'elle chasse ou tue.—Une autre reginglette est composée d'une branche fortement courbée et d'une ficelle double qui sous-tend cet arc

l'oisillon attiré par l'appât d'une graine, se pose, pour la becqueter, sur une chevillette qui échappe ; la branche se redresse et l'oiseau est arrêté par la patte." George, vous êtes ingénieux apportez-nous demain en classe ces deux reginglettes, mais ne vous en servez jamais pour tuer ou blesser les oisillons.

52. *Jaser*. C'est babiller (voir vers 29).

53. *Cassandre*. Une fille de Priam et d'Hécube. Elle prophétisait, mais le peuple troyen refusa toujours de croire à ses prédictions.

55. *Il en prit*. C'est-à dire, il en arriva : de cette légèreté le même malheur arriva aux oisillons et aux Troyens.

VIII.

LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS (I, 9).

Le monde est pour ceux qui suivent les cours ou qui peuplent les villes ; la nature n'est que pour ceux qui habitent la campagne : eux seuls vivent, eux seuls du moins connaissent qu'ils vivent.

La Bruyère.

The beauty of nature, the tranquillity and innocence of the countryman, his independence and his pleasing arts,—the care of bees, of poultry, of sheep, of cows, the dairy, the care of hay, of fruits, of orchards and forests, and the reaction of these on the workman, in giving him a strength and plain dignity, like the face and manners of nature, all men acknowledge.

R. W. Emerson.

Enchantements de l'étude et du jeu, des anciens écrivains, des heures clémentes ! oubli ! repos ! sommeil !

repas rustiques, où je retrouve les légumes de mon jardin, cuits à point avec le lard de mon saloir, et ces fèves, ces chères cousines, que nous défendait Pythagore ! Ô soirées et festins dont les dieux eux-mêmes seraient jaloux ! À l'ombre heureuse de mes pénates, entouré de mes amis les plus chers, nous dînons de bon appétit, pendant qu'autour de nous, les fils pétulants de mes vieux serviteurs prennent librement leur part dans les reliefs et la gaîté de cette fête.

Horace.

Good-bye, proud world ! I'm going home :
  Thou'rt not my friend, and I'm not thine.
Long through thy weary crowds I roam ;
  A river ark on the ocean brine,
Long I've been tossed like the driven foam,
But now, proud world ! I'm going home.

Good-bye to Flattery's fawning face ;
To Grandeur with his wise grimace ;
To upstart Wealth's averted eye ;
To supple Office, low and high ;
To crowded halls, to court and street ;
To frozen hearts and hasting feet ;
To those who go, and those who come ;
Good-bye, proud world ! I'm going home.

I'm going to my own hearth-stone,
Bosomed in yon green hills alone,—
A secret nook in a pleasant land,
Whose groves the frolic fairies planned ;

Where arches green, the livelong day,
Echo the blackbird's roundelay,
And vulgar feet have never trod
A spot that is sacred to thought and God.

Oh, when I am safe in my sylvan home,
I tread on the pride of Greece and Rome;
And when I am stretched beneath the pines,
Where the evening star so holy shines,
I laugh at the lore and the pride of man,
At the sophists' schools and the learned clan;
For what are they all, in their high conceit,
When man in the bush with God may meet?

R. W. Emerson.

Solitude où je sens une douceur secrète,
Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,
Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais?
Oh! qui m'arrêtera sous vos sombres asiles!

La Fontaine.

Autrefois le rat de ville
  Invita le rat des champs,
D'une façon fort civile,
  À des reliefs d'ortolans.

Sur un tapis de Turquie
  Le couvert se trouva mis:
Je laisse à penser la vie
  Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête;
  Rien ne manquait au festin:

Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étaient en train.

À la porte de la salle
Ils entendirent du bruit :
Le rat de ville détale,
Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire :
Rats en campagne aussitôt ;
Et le citadin de dire :
Achevons tout notre rôt.

C'est assez dit le rustique ;
Demain vous viendrez chez moi.
Ce n'est pas que je me pique
De tous vos festins de roi :

Mais rien ne vient m'interrompre ;
Je mange tout à loisir.
Adieu donc. Fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre !

La mesure choisie par le poëte, ce vers léger de sept syllabes, et la petite strophe de quatre vers, sont merveilleusement imitatifs de la marche des rats. On croit entendre et voir courir cette gent trotte-menu, comme il les appelle ailleurs (xvii, 41).

1. *Autrefois* (voir son synonyme *jadis*, v, 3).

3. *D'une façon fort civile.* Avec civilité, avec politesse.

4. *Relief* (iv, 27).

Ortolan. Petit oiseau de passage, ordinairement fort gras, très-recherché sur les tables. C'est un plat de roi. On dit : gras comme un ortolan.

7. *Je laisse à penser.* Imaginez, si vous pouvez, la vie que firent les deux rats.

8. *Faire la vie.* *Vie* signifie ici la manière dont on se nourrit; les deux rats firent la vie, c'est-à-dire bonne vie; en effet, ils se nourrirent d'ortolans. La Fontaine dit dans une autre de ses fables :

Venez souper chez moi, nous ferons bonne vie.

9. *Honnête.* Suffisant. Ce régal ne laissait rien à désirer Le vers suivant explique le mot *honnête :* rien n'y manquait.

The entertainment was a truly noble one.

15. *Détaler.* C'est reprendre et remballer la marchandise qui était étalée. C'est ce que fait le marchand au moment de fermer sa boutique et de s'en aller. De là *détaler* signifie s'en aller, et s'en aller bien vite. *Étaler,* c'est exposer les marchandises pour la vente.

Out ran the city rat,
His guest, too, scampered out.

18. *En campagne.* En course. Les rats se mettent aussitôt en course pour retourner à la table du festin.

Rats en campagne. Les deux rats se mettent en campagne. La Fontaine a sous-entendu l'article et le verbe pour marquer la rapidité de l'action des rats. Le vers suivant exprime cette même rapidité d'action par l'emploi de l'infinitif au lieu du passé défini.

19. *Et le citadin de dire.* Et le citadin dit. Il faut sous-entendre *commença* ou *se hâta.*

21. *Rustique.* Le sens de ce mot n'est pas méprisant. Un *rustique* est un campagnard, homme qui a la simplicité des manières, et qui ignore ce qu'on appelle les beaux usages, les cérémonies de la société. Le *rustique* est tout rond, c'est-à-dire sans façon plein de sincérité. N'aimez-vous pas cette rondeur du *rustique?*—Mais le *rustre* n'a pas de politesse, il est grossier et plein de rudesse; c'est un vrai bourru. Les gens bien élevés le méprisent. Le Renard est indigné de voir que le fermier ait tant de volaille, chapons, poulaille, etc., tandis que lui, Renard,

Il est heureux quand il peut attraper un vieux coq, et dans sa colère il appelle le fermier une canaille et un *rustre*.—Le *rustaud* est impoli, grossier, comme le *rustre ;* c'est un gros, un lourd paysan ; il est paysan au superlatif, mais il n'est que cela il n'est ni bourru ni rude, comme le *rustre*. Il peut être très-bon, doué du meilleur caractère.

23. *Je me pique.* Je me vante. Je ne me vante pas, je n'ai pas la prétention de me nourrir de festins de roi

IX.

LE LOUP ET L'AGNEAU (I, 10).

Ventre affamé n'a point d'oreilles.
La Fontaine.

Le chat, tenant un coq et voulant le manger,
Mais le manger avec justice :
Malheureux, lui dit-il, lorsque l'homme sommeille
Au point du jour tranquillement,
Pourquoi, dans ce même moment,
Faut-il que ton chant le réveille ?
Si j'ose, dit le coq, ainsi le réveiller,
Par le bruit que fait mon ramage,
C'est que je l'avertis d'aller à son ouvrage.
Tu sais fort bien, dit le chat, te défendre ;
On ne peut pas mieux raisonner ;
Mais je me sens las de t'entendre,
Et n'ai point résolu de ne pas déjeuner.
Faerne.

Une perdrix, qu'en ses ongles d'acier
Tenait un méchant épervier,

Lui disait d'une voix plaintive :
" Mon doux seigneur, permettez que je vive.
Mes petits sont à peine éclos.
Ils ont besoin de moi ; pitié pour ma couvée !
Je n'ai d'ailleurs que la plume et les os,
Comme toute couveuse à peine relevée ;
Mais tenez, regardez là-bas.
Allez manger cet oiseau gros et gras,
Qui, sur le dos d'un cerf abattu dans la plaine,
Vit à gogo depuis une semaine.
Vous ferez un meilleur repas.
Merci de ton avis, répond l'oiseau rapace.
Cet autre est un vautour, et je n'en mange pas.
J'ai beaucoup de respect pour son illustre race ;
Et si tu demandes pourquoi,
Je te dirai qu'il est plus fort que moi."
À ces mots, en vertu de la loi naturelle,
De sa faible victime il étouffe les cris ;
Et vers le bois voisin fuyant à tire-d'aile,
Sans pitié ni remords va croquer la perdrix.

M. Viennet.

Il y a deux manières de régler les différents entre les hommes, la discussion et la force : la discussion convient à l'homme, la force à la bête.

Cicéron.

Entre la vie civilisée et la vie sauvage, la différence est celle du droit à la force.

Idem.

La force prime le droit.

Prince Bismark.

La raison du plus fort est toujours la meilleure:
Nous l'allons montrer tout à l'heure.

Un agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure.
Un loup survient à jeun, qui cherchait aventure,
Et que la faim en ces lieux attirait.
Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage?
Dit cet animal plein de rage:
Tu seras châtié de ta témérité.—
Sire, répond l'agneau, que Votre Majesté
Ne se mette pas en colère;
Mais plutôt qu'elle considère
Que je me vas désaltérant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au-dessous d'elle;
Et que, par conséquent, en aucune façon,
Je ne puis troubler sa boisson.—
Tu la troubles! reprit cette bête cruelle;
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.—
Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né?
Reprit l'agneau; je tette encor ma mère.—
Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.—
Je n'en ai point.—C'est donc quelqu'un des tiens;
Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos bergers, et vos chiens.
On me l'a dit: il faut que je me venge.
Là-dessus, au fond des forêts
Le loup l'emporte, et puis le mange
Sans autre forme de procès.

1 *La meilleure.* Elle n'est pas la meilleure, mais elle l'emporte : telle est l'idée de la Fontaine. La fable le prouve. Dans sa traduction, M. Wright dit justement :

> The strongest reasons always yield
> To reasons of the strongest.

2. *Nous l'allons montrer.* *L'* est le complément direct de *montrer.* Le XVII[e] siècle mettait ce complément avant le verbe qui régissait l'infinitif ; maintenant on place le pronom entre les deux verbes : nous allons le montrer.

Tout à l'heure. Synonymie : *à l'instant, tout de suite, d'abord, aussitôt, sur-le-champ, au plus vite, à présent, présentement, aujourd'hui, actuellement, maintenant, sans délai, à cette heure, tout à cette heure, dès cette heure, sur l'heure.*—*Tout à l'heure* signifie ici *tout de suite, sur-le-champ.* On l'employait dans ce sens au XVII[e] siècle. Aujourd'hui *tout à l'heure* ne se dit plus que pour signifier dans un moment, ou il y a un moment : je vous donnerai mon livre *tout à l'heure ;* je vous l'ai donné *tout à l'heure.*

3. *Se désaltérait.* Désaltérer composé de *des* et *altérer.* Quand on est *altéré,* on a soif, on a une grande soif. "Buvons toute cette eau ; notre gorge altérée en viendra bien à bout." Un homme *altéré* de sang a soif de sang. *Se désaltérer* signifie donc : apaiser sa soif, boire.

4. *Onde.* Proprement une eau qui se soulève. Le vent fait des *ondes* sur les eaux. Les poëtes emploient souvent *onde* pour *eau,* comme notre fabuliste le fait ici.—Les *flots* montent plus haut que les *ondes,* leur eau est plus soulevée ; les *ondes* sont agitées seulement, les *flots* semblent être en courroux.—Les *vagues* sont les *ondes* de la mer qui viennent battre le rivage et s'y brisent. Il y a des *vagues* hautes comme des montagnes.

Onde pure. Les eaux courantes sont généralement pures ; les eaux stagnantes ne le sont pas d'ordinaire.

5. *À jeun.* Rapprochez : *jeûne, jeûner, être à jeun, déjeuner,* FAST, TO FAST, FASTING, BREAKFAST. Quand on est *à jeun* on n'a rien mangé de la journée. Un loup dans cet état est une mauvaise rencontre pour un agneau.

Chercher aventure. "C'est chercher quelque bonne rencontre," dit M. Littré. Le loup a trouvé cette rencontre : elle est aussi bonne pour lui qu'elle est mauvaise pour l'agneau, n'est-ce pas?

6. *En* et *dans* (voir ii, 2).

7. *Breuvage.* Dans cette fable le poëte emploie *breuvage* et *boisson*. Sont-ils synonymes? Il est difficile de les distinguer. Ce sont deux liquides, mais la *boisson* est le liquide qu'on a l'habitude de boire pour apaiser la soif, eau, vin, cidre, bière, thé, etc. Le *breuvage* est proprement une mixture, un composé qui est administré exceptionnellement, et dans un but particulier, par exemple, une boisson médicamenteuse, un liquide empoisonné, etc.

10. *Votre Majesté.* À un loup un agneau parle comme à un roi.

11. *Colère.* Quelle modération! il appelle *colère* la *rage* du loup.

13. Je me vas désaltérant. Remarquez la place du pronom *me* (voir vers 2).—Je *vas* ou je *vais*: l'un et l'autre se disent.—Le verbe *aller* avec un participe présent marque continuité : il boit, boit et boit pour se désaltérer.

14. *Dans le courant.* C'est une eau courante, non pas une eau stagnante : une *onde pure.*

16. *Par conséquent.* Synonymes : *en conséquence, conséquemment.* Ne dites pas : *par conséquence.*

19. *Tu médis.* Ce loup ne sait-il pas son français, ou bien reconnaît-il que l'agneau a du mal à dire de lui? Je crois qu'il sait sa langue, mais *médire* s'emploie quelquefois dans le sens de *calomnier*. Ces deux mots ne sont pas synonymes. Il n'y a pas de synonymes absolument. *Médire,* c'est dire du mal, c'est *mal dire* de quelqu'un. Ce mal peut exister. Il suffit d'avoir une mauvaise langue pour *médire.* Mais *calomnier* c'est faire une calomnie, et une calomnie est une accusation, une imputation que l'on sait fausse. Bossuet marque la différence des deux mots, quand il dit : "Le vice sait couvrir une *médisance* secrètement semée par une *calomnie* encore plus ingénieuse." Et Mme de Genlis a dit : "De la *médisance* à la *calomnie* le passage est prompt et facile." Les gens qui pensent

mal des hommes notent leurs fautes avec plaisir, les révèlent et *médisent :* bientôt et facilement ils deviennent *calomniateurs.* D'une mauvaise langue à un menteur il n'y a pas loin.

20. *Si.* Signifie ici *puisque.*

23. *Des tiens.* Les miens, les tiens, les nôtres, les vôtres, les leurs, les siens, signifient mes proches ou mes partisans, tes proches ou tes partisans, etc. Le loup veut dire : si ce n'est ni toi ni ton frère, c'est un membre de ta famille, ONE OF YOUR RELATIONS.

24, 25, 26. Sheep, men, and dogs of every nation,
Are wont to steal my reputation,
As I have truly heard.

27. *Là-dessus.* Après cela.

29. Without a jury.

N'êtes vous pas étonné que le loup cherche des raisons pour justifier son crime ? Cette hypocrisie ajoute encore à la laideur des malfaiteurs.

Voir la fable étudiée dans les *Causeries avec mes élèves.*

X.

LA MORT ET LE BÛCHERON (I, 16).

Vivons, mes amis, vivons !
Fuir la vie,
C'est folie ;
Vivons, mes amis, vivons
Deux cents ans, si nous pouvons.
Desaugiers.

Mécénas fut un galant homme ;
Il a dit quelque part : Qu'on me rende impotent,
Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme

Je vive, c'est assez, je suis plus que content.
Ne viens jamais, ô Mort! On t'en dit tout autant.

La Fontaine.

D'où vient que, malgré les chagrins de la vie, nous sommes si hésitants quand vient la mort? Nous sommes de vieux locataires que retient l'habitude prise, et qui se sont familiarisés avec les incommodités de leur appartement.

Sénèque.

Une des choses qui nous donnent de l'aversion pour la mort: nous tremblons devant l'inconnu.

Idem.

To die,—to sleep;—
To sleep! perchance to dream;—ay, there's the rub;
For in that sleep of death what dreams may come,
When we have shuffled off this mortal coil,
Must give us pause: there's the respect,
That makes calamity of so long life:
For who would bear the whips and scorns of time,
The oppressor's wrong, the proud man's contumely,
The pangs of despised love, the law's delay,
The insolence of office, and the spurns
That patient merit of the unworthy takes,
When he himself might his quietus make
With a bare bodkin? Who would fardels bear,
To grunt and sweat under a weary life;
But that the dread of something after death,
The undiscovered country, from whose bourn
No traveller returns, puzzles the will;

And makes us rather bear those ills we have,
Than fly to others we know not of ?
Shakspeare.

Why am I loth to leave this earthly scene !
Have I so found it full of pleasing charms ?
Some drops of joy with draughts of ill between :
Some gleams of sunshine 'mid renewing storms ;
Is it departing pangs my soul alarms ?
Or death's unlovely, dreary, dark abode ?
For guilt, for guilt, my terrors are in arms :
I tremble to approach an angry God,
And justly smart beneath His sin-avenging rod.
Burns.

La nécessité de mourir est la plus amère de nos afflictions.
Vauvenargues.

Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée,
Sous le faix du fagot aussi bien que des ans
Gémissant et courbé, marchait à pas pesants,
Et tâchait de gagner sa chaumine enfumée.
Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur,
Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde ?
En est-il un plus pauvre en la machine ronde ?
Point de pain quelquefois, et jamais de repos :
Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,
Le créancier, et la corvée,
Lui font d'un malheureux la peinture achevée.
Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder,

Lui demande ce qu'il faut faire.
C'est, dit-il, afin de m'aider
À recharger ce bois ; tu ne tarderas guère.

Le trépas vient tout guérir ;
Mais ne bougeons d'où nous sommes :
Plutôt souffrir que mourir,
C'est la devise des hommes.

1. *Bûcheron.* Ouvrier qui abat du bois dans une forêt.

Ramée. Ce sont des branches coupées, avec leurs branchettes et leurs feuilles.

2. *Faix.* Charge sous laquelle on plie. Synonyme de *fardeau* et de *charge.* De la *charge* au *fardeau* et du *fardeau* au *faix,* il y a gradation ascendante. Une *charge* est ce qu'un homme ou un animal, une charrette ou un navire peuvent porter. Il y a des *charges* légères, et même de belles *charges.* Voyez ce mulet qui était glorieux de sa charge.

Deux mulets cheminaient, l'un d'avoine chargé,
L'autre portant l'argent de la gabelle,
Celui-ci, glorieux d'une charge si belle,
N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé.

Le *fardeau* est pesant plus ou moins.—Le *faix* est pesant au point de faire plier. En outre l'étymologie, FASCIS faisceau, appelle l'idée d'une addition, d'une accumulation de choses. De là on dit : le *faix* des années, le *faix* des affaires. Ici on peut dire que le bûcheron est courbé sous le *faix* du fagot, des ans, des impôts de la corvée, etc. Voilà vraiment un faisceau de misères.

Une fable de La Fontaine marque bien la gradation du fardeau au faix. La voici tout entière.

LE CHEVAL ET L'ÂNE.

En ce monde il se faut l'un l'autre secourir :
Si ton voisin vient à mourir,
C'est sur toi que le fardeau tombe.

Un âne accompagnait un cheval peu courtois,
Celui-ci ne portant que son simple harnois,
Et le pauvre baudet si chargé qu'il succombe.
Il pria le cheval de l'aider quelque peu ;
Autrement il mourrait devant qu'être à la ville.
La prière, dit-il, n'en est pas incivile :
Moitié de ce fardeau ne vous sera qu'un jeu.
Le cheval refusa, fit une pétarade ;
Tant qu'il vit sous le faix mourir son camarade,
Et reconnut qu'il avait tort.
Du baudet en cette aventure
On lui fit porter la voiture,
Et la peau par-dessus encor.

Ans. Les ans, c'est la vieillesse.

" Approchez, je suis sourd, les *ans* en sont la cause."

3. *À pas pesants.* Comparez sa marche à celle de Perrette (xl, 4).

4. *Chaumine.* Vient de *chaume ;* elle est couverte en chaume, en paille ; c'est une chétive maison de paysan.—La *chaumière* est aussi couverte en chaume, mais elle peut être agréable à habiter. Elle n'annonce pas la misère ; la *chaumine* est chétive, sans aucun comfort, et enfumée.

5. *N'en pouvant plus. N'en pouvoir plus* signifie être très-fatigué, être réduit, être sans force. Je meurs de fatigue, je *n'en peux plus.* Le bûcheron est réduit par les efforts qu'il a faits et par sa douleur.

6. At last his wood upon the ground he throws,
And sits him down to think o'er all his woes.

Met. Le présent pour le prétérit défini.

Il songe. Il pense aurait moins de force. Cela signifierait seulement que l'idée de son malheur lui vient à l'esprit. Mais quand le poëte dit *il songe,* je comprends que le bûcheron s'arrête longuement à cette idée de son malheur, il la prend à cœur, elle l'occupe fortement. Aussi vous l'entendez dans les vers suivants analyser son idée. Vous voyez que *penser* et *songer* ne

sont pas rigoureusement synonymes. Il y a du soin dans *songer*, cela est dans le cœur et dans l'esprit à la fois. Voici des exemples : *Pensez* quelquefois à la mort. Dans un grand péril on *songe* à soi. L'égoïste ne *songe* qu'à soi. "L'homme est né pour *penser*," dit Pascal. Et Mme de Sévigné écrit à sa fille : "Je *songe* fort à votre santé."

8. *Machine ronde.* Comprenez-vous pourquoi il parle du monde avec si peu de respect ?

9. *Point.* Cette négation forte est bien employée ici (voir i, 15).

11. *Corvée.* Ce sont les journées de travail que les paysans devaient à leur seigneur avant la révolution française ; ils étaient obligés de faire ce travail sans en être payés. Ce mot vient du bas latin CORROGATA *corvée*, composé de CUM et ROGARE prescrire. CORROGATA OPERA est donc un travail prescrit, une *corvée*.

16. *Tu ne tarderas guère.* Tu ne perdras pas beaucoup de temps. En un instant tu m'auras aidé à recharger mon fagot, et tu pourras continuer ta route.

17. *Trépas.* Terme poétique ; se dit de l'homme, jamais des animaux. La *mort* est la cessation de la vie. Le *trépas* indique le passage de cette vie à une autre. En effet l'étymologie de ce mot est TRANS et PASSARE, passer au delà.

18. *Bougeons. Bouger*, changer de place. Il vient de BULLICARE, fréquentatif de BULLIRE bouillir ; l'eau qui bout ne reste pas en place ; de là, par métaphore, le sens de *bouger*. *Ne bougeons d'où nous sommes*, restons en place, résignons-nous, car il y a pis que souffrir : c'est mourir.

20. *Devise.* M. Littré définit ce mot : "Petite phrase ou sentence qui n'est quelquefois composée que d'un mot, pour signifier quelque qualité qu'on attribue aux choses ou aux personnes." *Devise* vient du latin DIVISUM *divisé*. De là, un *devis* qui présente le détail des travaux à faire et des dépenses requises pour la construction d'un bâtiment. Ce n'est pas en gros, mais bien avec des *divisions*, que le *devis* présente les choses. De là, ensuite, *deviser*, qui signifie échanger avec quelqu'un des menus

propos. C'est bien différent de faire un discours, où l'on donne en gros et tout ensemble ce que l'on a à dire. Ici c'est en *détail* qu'on communique ses pensées ; cette conversation est coupée, *divisée*. Eh bien ! la *devise* est comme un de ces menus propos, un des meilleurs, qui reste, se répète et prend autorité.

XI.

LE COQ ET LA PERLE (I, 20).

Barbarus hic ego sum quia non intelligor ulli.
Je passe pour barbare ici, parce que nul ne me comprend.

Ovide.

For truth is precious and divine,
Too rich a pearl for carnal swine.

S. Butler.

Quand ta voix céleste prélude
Aux silences des belles nuits,
Barde ailé de ma solitude,
Tu ne sais pas que je te suis !

Tu ne sais pas que mon oreille,
Suspendue à ta douce voix,
De l'harmonieuse merveille
S'enivre longtemps sous les bois !

Tu ne sais pas que mon haleine
Sur mes lèvres n'ose passer,
Que mon pied muet foule à peine
La feuille qu'il craint de froisser !

Et qu'enfin un autre poëte,
  Dont la lyre a moins de secrets,
Dans son âme envie et répète
  Ton hymne nocturne aux forêts !

Mais si l'astre des nuits se penche
  Aux bords des monts pour t'écouter,
Tu te caches de branche en branche
  Au rayon qui vient y flotter ;

Et si la source qui repousse
  L'humble caillou qui l'arrêtait
Élève une voix sous la mousse,
  La tienne se trouble et se tait.

. . . .

Oh ! mêle ta voix à la mienne !
  La même oreille nous entend ;
Mais ta prière aérienne
  Monte mieux au ciel qui l'attend.

Elle est l'écho d'une nature
  Qui n'est qu'amour et pureté,
Le brûlant et divin murmure,
  L'hymne flottant des nuits d'été.

AU ROSSIGNOL par *Lamartine.*

Un jour un coq détourna
Une perle, qu'il donna
Au beau premier lapidaire.
Je la crois fine, dit-il ;
Mais le moindre grain de mil
Serait bien mieux mon affaire.

Un ignorant hérita
D'un manuscrit, qu'il porta
Chez son voisin le libraire.
Je crois, dit-il, qu'il est bon ;
Mais le moindre ducaton
Serait bien mieux mon affaire.

1, 2, 7, 8. *Détourna, donna, hérita, porta* (voir les *Entretiens*, p. 5, pour l'emploi du prétérit défini).

2. *Perle.* C'est un globule d'un blanc argentin, lequel se forme dans certaines coquilles. Ce mot vient probablement de PIRULA, dérivé de PIRUM poire, à cause de la forme de certaines perles. Diez dit qu'il est tiré peut-être de PILULA globule.

3. *Lapidaire.* LAPIDARIUS tailleur de pierres, dérivé de LAPIS pierre. Cet ouvrier taille les pierres précieuses.

Beau lapidaire. Beau est ici redondant. Cet usage de *beau* est fréquent : un *beau* jour, il vous arrivera malheur.—Au *beau* milieu de la rue.—"Le chat et le renard, comme *beaux* petits saints, s'en allaient en pèlerinage," a dit La Fontaine.

5. *Le moindre grain.* Fût-il tout petit ou de qualité inférieure.

Mil. Synonyme de *millet* qui est son diminutif. Il vient de MILIUM. Ce mot se rattache probablement à MILLE *mille*, parce que le *mil* porte un très-grand nombre de graines, mille graines.

6. *Mon affaire.* Ce qui me convient, ce qu'il me faut. J'ai trouvé mon affaire, dit-on, pour signifier : j'ai trouvé ce qu'il me faut. Ainsi Mme de Sévigné écrit : "Le chaud fera mon affaire." C'est-à-dire, que c'est ce qu'il lui faut. La chaleur lui fera du bien.

7. *Hériter.* Verbe neutre et verbe actif. Il est riche, car il a *hérité* beaucoup. Il a *hérité* d'une maison. Pyrrhus a hérité de la gloire d'Achille.—Il a hérité cette maison de son père.

11. *Ducaton.* Ce mot est un diminutif de *ducat*. *Ducat* vient de l'italien DUCATO ; cette monnaie portait en Italie l'effigie d'un duc, soit de Venise, soit de Florence soit de Gênes. Le *ducat*

est d'or et vaut dix ou douze francs, selon les pays. Le *ducaton* est d'argent et vaut la moitié d'un ducat, ordinairement cent sous, cinq francs.

Le moindre ducaton. Un ducaton n'est-il pas toujours un ducaton? Y a-t-il des ducatons moindres que d'autres ducatons? Un ducaton est toujours un demi-ducat. C'est vrai. Mais suivant les provinces, dans l'ancienne France, le ducat valait dix francs ou douze francs. Notre homme eût pris la moitié du moindre ducat pour son manuscrit.—Il y a peut-être une autre manière d'expliquer ce *moindre ducaton.* N'avez-vous pas vu refuser une pièce de monnaie parce qu'elle est usée, parce que l'effigie en est effacée, parce qu'elle n'a plus son poids? Voilà une monnaie qui est moindre que la belle monnaie toute neuve, bien luisante et bien pesante. Le propriétaire du manuscrit ne serait pas difficile, semble-t-il dire, il accepterait même le moindre ducaton.

Moindre. Un des rares comparatifs que possède la langue française (voir les *Entretiens*, p. 104). Il vient de MINOR qui a pour étymologie MINUERE *diminuer.*

Voir cette fable dans les *Causeries avec mes élèves* et dans les *Causeries avec les enfants.*

XII.

LE CHÊNE ET LE ROSEAU (I, 22).

Il faut définir l'orgueil une passion qui fait que de tout ce qui est au monde l'on n'estime que soi.

La Bruyère.

De ta tige détachée,
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu ?—Je n'en sais rien.
L'orage a brisé le chêne

Qui seul était mon soutien.
De son inconstante haleine,
Le zéphyr ou l'aquilon
Depuis ce jour me promène
De la forêt à la plaine,
De la montagne au vallon.
Je vais où le vent me mène,
Sans me plaindre ou m'effrayer ;
Je vais où va toute chose,
Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier.

Arnault.

Le plus vieux chêne est battu de l'ouragan le plus terrible ; la ruine est pesante en proportion de la tour écroulée ; la foudre a ses préférences, et s'adresse aux plus hauts sommets.

Horace.

L'orgueil du chêne n'est pas un orgueil féroce et inhumain ; c'est un orgueil protecteur, une des formes les plus tentantes de l'orgueil, et une des plus désagréables à qui le supporte, même quand il en profite.

Saint-Marc Girardin.

Quand l'Orgueil va devant, suivez-le bien de l'œil :
Vous verrez la Ruine aux talons de l'Orgueil.

Agrippa d'Aubigné.

Vous pouvez entrer dans les villes
Au galop de votre coursier,
Dénouer les guerres civiles
Avec le tranchant de l'acier ;

Vous pouvez, ô mon capitaine,
Barrer la Tamise hautaine,
Rendre la victoire incertaine
Amoureuse de vos clairons,
Briser toutes portes fermées,
Dépasser toutes renommées,
Donner pour astre à des armées,
L'étoile de vos éperons !
Dieu garde la durée et vous laisse l'espace ;
Vous pouvez sur la terre avoir toute la place,
Être aussi grand qu'un front peut l'être sous le ciel ;
Sire, vous pouvez prendre, à votre fantaisie,
L'Europe à Charlemagne, à Mahomet l'Asie ;
Mais tu ne prendras pas demain à l'Éternel !

V. Hugo à Napoléon.

Le chêne un jour dit au roseau :
Vous avez bien sujet d'accuser la nature ;
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau :
Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau
Vous oblige à baisser la tête ;
Cependant que mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir :
Je vous défendrais de l'orage ;
Mais vous naissez le plus souvent

Sur les humides bords des royaumes du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste.
Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel ; mais quittez ce souci :
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables ;
Je plie, et ne romps pas. Vouz avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos ;
Mais attendons la fin. Comme il disait ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
L'arbre tient bon ; le roseau plie.
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

C'est la fable que La Fontaine préférait. Comment oser ne pas être d'accord avec lui ? Cependant dans ce beau jardin de poétiques fleurs le monde a accordé le prix à la fable *Les Animaux malades de la peste.* En effet, cette dernière est plus profonde, plus haute, plus dramatique surtout que *Le Chêne et le Roseau.* Il y a de quoi préférer pour tous. La Harpe affirme que sur près de deux cent cinquante fables que La Fontaine a faites, il n'y en a pas dix de médiocres, et qu'il y en a plus de deux cents qui sont des chefs-d'œuvre. Et C. A. Walckenaër, qui a écrit une admirable *Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine,* dit : "S'il nous était permis, après tant d'habiles juges, de parler de notre choix particulier, nous indiquerions une fable qu'aucun d'eux n'a citée ; c'est celle qui est intitulée

La Mort et le Mourant. Dans aucune, La Fontaine ne nous paraît s'être élevé plus haut ; c'est le génie de Pascal et celui de Molière qu'il a fait revivre dans cette fable." On partage facilement l'admiration de Walckenaër : sa préférence est presque la mienne. J'hésite entre *La Mort et le Mourant, Les Animaux malades de la peste,* et *Les deux Pigeons.* Cependant *Le Chêne et le Roseau* est si grand, si poétique qu'on comprend la préférence de celui qui créa toutes ces merveilles.

2. To you ungenerous indeed
Has nature been, my humble friend.

3. *Roitelet.* C'est le plus petit des oiseaux de France, où l'on n'a pas votre oiseau-mouche. "Le roitelet est si petit, dit Buffon, qu'il s'échappe facilement de toutes les cages."

Fardeau (voir x, 2).

4. *D'aventure.* Locution adverbiale qui signifie *par hasard.*

5. *Face de l'eau.* Quelle poésie dans cette face qui se ride comme le front de l'homme dont l'âme est agitée !

7, 8, 9. The while my towering form
Dares with the mountain top,
The solar blaze to stop
And wrestle with the storm.

Il est dommage que M. Wright n'ait pas, dans sa traduction, gardé le *front* du géant et le *Caucase !*

9. *Brave.* Quelle lutte ! Il brave la tempête, que dis-je ? il brave l'effort de la tempête, car celle-ci *s'efforce,* elle met toute sa force en œuvre pour vaincre le fort ; et lui, il *brave.* Cependant on n'aime pas cette disposition à *braver,* à *faire le brave.* Il y a des hommes qui *bravent* leur ennemi, et d'autres qui le *défient,* et d'autres encore qui *l'affrontent.* Ne sentez-vous pas cette gradation ? Celui-la *brave,* c'est-à-dire, il fait le brave. Qui sait s'il est brave en effet ? c'est peut-être un fanfaron : il y en a beaucoup. Si son ennemi s'avance contre lui, ne s'enfuira-t-il pas ?—Mais cet autre *défie* l'ennemi : il veut se mesurer avec lui ; il l'appelle sur le terrain. Il m'inspire plus de respect que celui qui *brave.* Cependant c'est encore un homme qui fait beaucoup de bruit, et probablement il *défie* son adversaire parce qu'il

a confiance dans sa couardise. S'il se trompait, si l'adversaire n'avait pas peur, il reculerait peut-être, après avoir défié.—Mais le dernier, celui qui *affronte*, est un vrai brave. Il oppose front à front. Il ne tourne pas le dos. Ne cherchons pas les situations périlleuses, ne *défions* pas, mais si le péril se présente, ou si un ennemi est devant nous, présentons toujours le front.

10. *Aquilon* (voir i, 4).

Zéphir. Ce mot, suivant l'Académie, doit s'écrire *zéphire* ou *zéphyr*. C'est le vent d'occident particulièrement, et en général tout vent doux et agréable.

11. *Encor* a ici le sens de *du moins*.

16. *Humides bords*. Ou bords humides (sur la place de l'adjectif, voir les *Entretiens*, p. 118).

Along the marshes, wet and low,
That fringe the kingdom of the storm.

18. *Compassion*. Le roseau est ironique. Il sait bien que le chêne n'a parlé que pour vanter sa force et se glorifier, et qu'il n'est nullement doué d'un *bon naturel*. En réalité, il insulte au roseau.

21. I bend, indeed, but never break.

28. *Tient bon*. C'est-à-dire, il résista, il se défendit, il ne céda pas. On dit dans le même sens *tenir ferme*.

Morale. Jouissez modestement des avantages que le ciel vous a donnés, et n'humiliez pas, par votre ostentation, ceux qui sont moins heureusement doués que vous.

XIII.

LE LIÈVRE ET LES GRENOUILLES (II, 14).

Il n'y a guère de poltrons qui connaissent toujours toute leur peur.

La Rochefoucauld.

Je ne sais par quels ressorts la peur agit en nous; mais assurément c'est une étrange passion. Les médecins disent qu'il n'y en a aucune qui emporte davantage notre jugement hors de son assiette. En effet, j'ai vu beaucoup de gens devenus insensés de peur; et, chez les plus calmes eux-mêmes, elle engendre de terribles éblouissements.

Montaigne.

Un jeune seigneur turc dit qu'il avait eu pour souverain précepteur de vaillance un lièvre. Un jour étant à la chasse, raconte-t-il, je découvris un lièvre dans son gîte; et encore que j'eusse deux excellents lévriers à mes côtés, je crus bien faire, pour ne point le manquer, d'employer aussi mon arc; j'en avais belle occasion. Je décochai jusqu'à quarante flèches que j'avais dans mon carquois; non-seulement je ne le tuai pas, mais je ne l'éveillai même pas. Enfin je lançai mes lévriers, qui ne réussirent pas mieux que mes flèches. J'appris par là que ce lièvre avait été protégé par sa destinée; et que ni traits ni glaives ne portent sans la permission de notre fatalité, laquelle nous ne pouvons ni avancer ni reculer.

Idem.

Et vous, n'eûtes-vous jamais peur? Le soir, autour de l'église, à l'écho de vos pas; la nuit, au plancher qui craque; en vous couchant, lorsqu'un genou sur le lit vous n'osiez retirer l'autre pied, crainte que, de dessous une main. . . . Prenez la lumière, regardez bien: rien, personne. Posez la lumière, ne regardez plus: il y est de nouveau. C'est de celui-là que je parle.

Töpffer.

Un lièvre en son gîte songeait.
(Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe?)
Dans un profond ennui ce lièvre se plongeait:
Cet animal est triste, et la crainte le ronge.
Les gens de naturel peureux
Sont, disait-il, bien malheureux!
Ils ne sauraient manger morceau qui leur profite:
Jamais un plaisir pur, toujours assauts divers.
Voilà comme je vis: cette crainte maudite
M'empêche de dormir sinon les yeux ouverts.
Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.
Eh! la peur se corrige-t-elle?
Je crois même qu'en bonne foi
Les hommes ont peur comme moi.
Ainsi raisonnait notre lièvre,
Et cependant faisait le guet.
Il était douteux, inquiet:
Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnait la fièvre.
Le mélancolique animal,
En rêvant à cette matière,
Entend un léger bruit: ce lui fut un signal
Pour s'enfuir devers sa tanière.
Il s'en alla passer sur le bord d'un étang.
Grenouilles aussitôt de sauter dans les ondes;
Grenouilles de rentrer en leurs grottes profondes.
Oh! dit-il, j'en fais faire autant,
Qu'on m'en fait faire! Ma présence

Effraie aussi les gens! je mets l'alarme au camp!
Et d'où me vient cette vaillance?
Comment! des animaux qui tremblent devant moi!
Je suis donc un foudre de guerre!
Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre,
Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi.

1. *En* et *dans* (voir ii, 2).

Gîte. C'est le lieu où le lièvre repose. Ce mot signifie aussi l'endroit où l'on couche, quand on est en voyage. C'est enfin le lieu où l'on demeure ordinairement.

Un mort s'en allait tristement
S'emparer de son dernier gîte.

Gîte vient du bas latin GISTUM. Il a la même racine que le verbe *gésir* tiré du latin JACERE, être étendu. C'est ce verbe que vous lisez sur les tombeaux: *Ci-gît*. . . . —Il y a aussi un verbe *gîter*, qui se dit surtout des animaux: savez-vous où le lièvre *gîte?*

Songeait (voir x, 6).

3. *Ennui.* Ce mot vient de IN ODIO réuni en INODIO. HABERE IN ODIO, c'est avoir en haine une chose, être ennuyé d'une chose. Ce qu'avait ainsi en haine notre lièvre, ce qui l'ennuyait et le *rongeait*, c'était son caractère peureux. Cela gâtait tous ses plaisirs.—Dans le langage ordinaire l'*ennui* est peu de chose, c'est seulement ce qui fait paraître le temps long. Les oisifs connaissent cet *ennui.* Mais dans le style relevé, comme ici, *ennui* a plus de signification, c'est quelque chose de profond et de douloureux. Tel est le sentiment de notre lièvre. Quelle que soit la force, plus petite ou plus grande, de ce sentiment, c'est dans la solitude surtout qu'on l'éprouve. Dans le monde on est plus exposé aux *soucis*, en solitude on l'est davantage aux *ennuis.* Le mot anglais GLOOM n'apporte-t-il pas la même idée que *ennui?*

4. *Ronger*. Figure très-expressive. C'est exercer sur l'âme une action qui est comme un rongement, c'est-à-dire, qui coupe, déchire et consume. Imaginez-vous un chien qui *ronge* un os, les vers qui *rongent* du bois, etc. La crainte agit de la même façon sur l'âme du pauvre lièvre.

5. *Peureux*. Être peureux, c'est en effet une affaire de tempérament; car la peur est instinctive. (Voir vers 12: *Eh! la peur se corrige-t-elle?*)

8. *Assaut*. Une attaque. Ce mot vient de ASSALTUS, composé de AD et SALTUS un *saut*. Le lièvre dit donc: toujours on veut sauter, bondir sur moi; je me l'imagine du moins; car une ombre, un rien me donne la fièvre (vers 18).

12. *Eh* et *Hé* (voir ii, 5).

16. *Faisait le guet*. Il observait, était très-attentif et se tenait prêt à agir, c'est-à-dire, à s'enfuir, si l'ennemi survenait (voir xxvi, 11).

17. *Douteux*. Ce mot signifie ici méfiant.

18. *Souffle, ombre, rien*. Quelle admirable gradation descendante!

19. *Mélancolique*. En effet il a la disposition triste.

20. *Rêver*. C'est d'abord faire des rêves en dormant. C'est aussi dire des sottises: Vous êtes un radoteur, vous ne faites que *rêver*. Et puis *penser vaguement:* "Je veux *rêver* et non pleurer," dit Lamartine. Mais ce mot signifie aussi *penser profondément* à une chose. Voilà ce que fait le lièvre ici. Sa pensée l'absorbe.—Dans le premier sens on dit *rêver de:* J'ai *rêvé de* vous cette nuit. Dans le dernier il faut dire *à:* J'ai *rêvé à* cette affaire.

21. *Lui*. Régime indirect.

22. *Devers*. On dit maintenant *vers*.

Tanière. Une caverne ou un trou où se retirent les bêtes sauvages.

24. *Grenouilles de sauter* (voir viii, 19).

Onde (voir ix, 4).

24, 25. *Dans* et *en* (voir ii, 2).

26. *J'en fais faire*. Qu'est-ce qu'il fait faire? Qu'est-ce que

est *en* représente? Quelque chose assurément. Je fais courir les gens de peur, je fais faire de belles choses! Oui, j'en fais faire autant qu'on m'en fait faire.

28. And here the terror of my tramp
Hath put to rout, it seems, a camp.

29. *Vaillance.* Il sait bien qu'il n'a pas cette qualité des braves, lui qui n'ose dormir sinon les yeux ouverts.

30 à 33. The trembling fools! they take me for
The very thunderbolt of war!
I see, the coward never skulked a foe
That might not scare a coward still below.

32. *Poltron.* Ne le confondez ni avec le *lâche* ni avec le *couard.* M. Littré a tort de définir de la même manière le *lâche* et le *poltron:* "Qui manque de courage." C'est ainsi qu'il définit l'un et l'autre. Il fallait dire que le *poltron* est celui qui a peur. Ainsi l'entendaient La Rochefoucauld: "Il n'y a guère de *poltrons* qui connaissent toute leur *peur*"; et J. J. Rousseau: "Un *poltron* ne laisse pas de fuir, quoique sûr d'être tué en fuyant." C'est la peur, son tempérament peureux, qui le fait courir. Et ainsi le lièvre est un *poltron.* Une des étymologies supposées du mot (car on n'est pas d'accord sur ce point) rentre parfaitement dans l'idée de ce sentiment instinctif de peur. Elle rattache *poltron* au vieux français POULTRE, nom qui signifiait *jument.* Le *poultron* ou *poltron* serait le fils de la POULTRE, le poulain, "Qui gambadant au soleil près de sa mère, dit M. Génin, s'effarouche de son ombre, et dont le premier mouvement est toujours de s'enfuir." Quand il aura vaincu sa peur, ce *poltron* sera un jour un brave cheval qui portera bravement son maître au champ du combat. Une autre étymologie est l'italien POLTRÒNE, lequel vient de POLTRO paresseux, qui aime ses aises. Choisissez entre ces deux origines du mot.—*Lâche* vient du latin LAXUS ample, large, et puis desserré, détendu, et enfin qui est sans ressort, sans courage. Cette étymologie n'apprend pas grand'chose, mais les écrivains donnent au mot *lâche* un sens plus mauvais qu'à *poltron.* Le *lâche* abandonne ce qu'un devoir sacré l'oblige de défendre, la patrie, l'honneur la vérité, etc. On méprise le

lâche, et non pas le *poltron*. Ainsi on dit soi-même souvent : je suis *poltron ;* jamais personne n'a dit : je suis *lâche*.—Et le *couard ?* C'est bien le frère du *poltron*. Dans le *Roman de Renart*, le lièvre s'appelle *Couard*. Le nom lui convient. On tire ce mot de CAUDA queue, parce que les chiens et autres animaux serrent la queue entre leurs jambes quand ils ont peur. Le *couard* a donc peur comme le *poltron*. La synonymie des deux mots est grande. Cependant le terme *couard* est plus mauvais que l'autre, car on ne dit jamais : je suis *couard*. Nous appelons *petit poltron* un enfant qui a peur de l'obscurité ou des revenants. Mais je nommerais *couard* l'homme fort qui recule devant le moindre péril. Je méprise presque cet homme. Pouvez-vous l'estimer beaucoup ?

XIV.

LE COQ ET LE RENARD (II, 15).

Il n'est pas malaisé de tromper un trompeur.

La Fontaine.

La sagesse humaine est toujours courte par quelque endroit.

Bossuet.

Un lapin, dans cet âge heureux
Qui ne connaît soucis ni peine,
Folâtrait près de sa garenne.
. . . . .
Tout à coup s'offrit à sa vue
Un animal d'une espèce inconnue.
C'était maître renard, qui lui dit : "Mon cousin,
Puisqu'un heureux hasard aujourd'hui nous rassemble,
Embrassons-nous, jouons ensemble.
J'ai toujours aimé le lapin,
Le lapin, oh ! oui, je le prise

Seul plus que tous les animaux,
J'en fais serment. J'ai des défauts ;
Mais ma vertu, c'est la franchise."
Ces mots ont du lapin décidé le refus ;
Il s'enfuit au terrier, et là, par la fenêtre :
" Toi, franc ! je le croyais peut-être ;
Tu l'as dit : je ne le crois plus."

Lavalette.

Renart commençait à se consoler des méchans tours de Chantecler et de Tiecelin quand, sur la branche d'un vieux chêne, il aperçut la Mésange, laquelle avait déposé sa couvée dans le tronc de l'arbre. Il lui donna le premier salut : J'arrive bien à propos, commère ; descendez, je vous prie ; j'attends de vous le baiser de paix, et j'ai promis que vous ne le refuseriez pas.—À vous, Renart ? dit la Mésange. Bon, si vous n'étiez pas ce que vous êtes, si l'on ne connaissait vos tours et vos malices. Mais d'abord, je ne suis pas votre commère ; seulement, vous le dites pour ne pas changer d'habitude en prononçant un mot de vérité.—Que vous êtes peu charitable ! répond Renart : votre fils est bien mon filleul, par la grâce du saint baptême, et je n'ai jamais mérité de vous déplaire. Mais, si je l'avais fait, je ne choisirais pas un jour comme celui-ci pour recommencer. Écoutez-bien : sire noble, notre roi, vient de proclamer la paix générale ; plaise à Dieu qu'elle soit de longue durée ! Tous les barons l'ont jurée, tous ont promis d'oublier les anciens sujets de querelle. Aussi les petites gens sont dans la joie ; le temps est passé des disputes, des procès et des meurtres : chacun aimera son voisin, et chacun pourra dormir tranquille —Savez-

vous, damp Renart, dit la Mésange, que vous dites là de belles choses? Je veux bien les croire à demi; mais cherchez ailleurs qui vous baise, ce n'est pas moi qui donnerai l'exemple.—En vérité, commère, répondit Renart, vous poussez la défiance un peu loin; je m'en consolerais, si je n'avais juré d'obtenir le baiser de paix de vous comme de tous les autres. Tenez, je fermerai les yeux pendant que vous descendrez m'embrasser.—S'il en est ainsi, je le veux bien, dit la Mésange. Voyons vos yeux: sont-ils bien fermés?—Oui. —J'arrive. Cependant l'oiseau avait garni sa patte d'un petit flocon de mousse qu'il vint déposer sur les barbes de Renart. À peine celui-ci a-t-il senti l'attouchement qu'il fait un bond pour saisir la Mésange, mais ce n'était pas elle, il en fut pour sa honte. Ah! voilà donc votre paix, votre baiser! Il ne tient pas à vous que le traité ne soit déjà rompu—Eh! dit Renart, ne voyez-vous pas que je plaisante? je voulais voir si vous étiez peureuse. Allons! recommençons; tenez, me voici les yeux fermés. La Mésange, que le jeu commençait à amuser, vole et sautille, mais avec précaution. Renart montrant une seconde fois les dents: Voyez-vous, lui dit-elle, vous n'y réussirez pas; je me jetterais plutôt dans le feu que dans vos bras.—Mon Dieu! dit Renart, pouvez-vous ainsi trembler au moindre mouvement! Vous supposez toujours un piége caché: c'était bon avant la paix jurée. Allons! une troisième fois, c'est le vrai compte. Je vous le répète: j'ai promis de vous donner le baiser de paix, je dois le faire, ne serait-ce que pour mon petit filleul que j'entends chanter sur l'arbre voisin.

Renart prèche bien sans doute, mais la Mésange fait la sourde oreille et ne quitte plus la branche de chêne. Cependant voici des veneurs et des braconniers, les chiens et les coureurs de damp Abbé. On entend le son des cors, puis tout à coup : Le Goupil ! le Goupil ! Renart, à ce cri terrible, oublie la Mésange, serre la queue entre les jambes, pour donner moins de prise à la dent des lévriers. Et la Mésange alors de lui dire : Renart ! pourquoi donc vous éloigner ? La paix n'est-elle pas jurée ?—Jurée, oui ; répond Renart, mais non publiée. Peut-être ces jeunes chiens ne savent-ils pas encore que leurs pères l'ont arrêtée.—Demeurez, de grâce ! je descends pour vous embrasser.—Non ; le temps presse, et je cours à mes affaires.

Extrait du Roman de Renart.

Sur la branche d'un arbre était en sentinelle
Un vieux coq adroit et matois.
Frère, dit un renard, adoucissant sa voix,
Nous ne sommes plus en querelle :
Paix générale cette fois.
Je viens te l'annoncer; descends, que je t'embrasse;
Ne me retarde point, de grâce ;
Je dois faire aujourd'hui vingt postes sans manquer.
Les tiens et toi pouvez vaquer,
Sans nulle crainte, à vos affaires ;
Nous vous y servirons en frères.
Faites-en les feux dès ce soir,
Et cependant viens recevoir

Le baiser d'amour fraternelle.—
Ami, reprit le coq, je ne pouvais jamais
Apprendre une plus douce et meilleure nouvelle
Que celle
De cette paix ;
Et ce m'est une double joie
De la tenir de toi. Je vois deux lévriers,
Qui, je m'assure, sont courriers
Que pour ce sujet on envoie :
Ils vont vite, et seront dans un moment à nous.
Je descends; nous pourrons nous entre-baiser tous.
Adieu, dit le renard, ma traite est longue à faire.
Nous nous réjouirons du succès de l'affaire
Une autre fois. Le galant aussitôt
Tire ses grègues, gagne au haut,
Mal content de son stratagème.
Et notre vieux coq en soi-même
Se mit à rire de sa peur ;
Car c'est double plaisir de tromper le trompeur.

1, 2. Upon a tree there mounted guard
A veteran cock, adroit and cunning.

2. *Adroit.* Celui-là a l'adresse de l'esprit ou celle du corps, c'est-à-dire, il sait comment s'y prendre dans les choses de l'esprit ou dans celles du corps. Il s'y prend *à droite* (c'est la composition de ce mot) ; celui qui est *gauche* n'est pas *adroit,* il est *maladroit.*—*Habile* est un synonyme de *adroit.* Mais il signifie davantage. Ce mot vient de HABERE que le dictionnaire latin anglais de E. A. Andrews traduit ainsi : to GRASP, LAY HOLD OF. L'homme *habile,* en effet, sait manier les choses, sait comment s'y prendre, aussi bien que l'homme *adroit.* Cependant l'*adresse* fait penser aux mains, à la droite, et à la gauche. C'est une

habileté les mains surtout. Et ce n'est que par une figure qu'on applique l'*adresse* aux choses de l'esprit. L'*habileté* est supérieure et plus générale. On a haute idée d'un homme *habile ;* on se contente d'estimer plus ou moins l'*adresse* de l homme *adroit* car souvent il n'a pas fait autre chose qu'exercer ses mains. Il y a des tours d'*adresse* et des gens très-*adroits* à les faire. Vous les voyez sur les petits théâtres. Ce garçon qui nous sert à table est très-*adroit ;* cet autre est *gauche* et *maladroit.* Mais Napoléon était un général *habile.* Les Carthaginois avaient une grande *habileté* dans la construction des vaisseaux. Je crois peu à la parole du prince Bismark, mais j'estime très-haut son *habileté.*—*Habile* est une gradation sur *adroit,* car celui qui est *habile* est *adroit,* dès qu'il met la main à l'œuvre, à moins qu'il ne soit distrait ; l'homme *adroit* n'est pas pour cela *habile,* si ce n'est dans cette chose qu'il a beaucoup faite, à laquelle il s'est exercé longtemps.

Matois. Rusé. Il faut s'en défier ; il se sert de sa *matoiserie* pour se défendre des piéges qu'on lui dresse, mais il est aussi très-maître en ruses et disposé à vous dresser lui-même des piéges. Ce mot en effet vient de *mate,* laquelle était un lieu de Paris ou s'assemblaient les filous pour délibérer et préparer leurs ruses.

5. La paix générale est faite cette fois.

6. *Que.* Afin que.

8. *Poste.* Ici une mesure de chemin. C'était d'ordinaire deux lieues. Le renard avait donc quarante lieues à faire.

Sans manquer. Infailliblement, sans faute.

9. On dit ordinairement : Toi et les tiens, vous pouvez vaquer.

Vaquer. De VACARE être vide. Il vaque une chambre dans cette maison : elle est à louer. Quand une fonction n'est occupée par personne, on dit qu'elle est *vacante ;* quand les leçons du collége sont finies, le temps des *vacances* est venu. Il s'agit des loisirs dans cette dernière phrase, du temps où l'on est libre. Car VACARE signifie aussi être libre. Or quand on est libre on peut s'occuper comme on veut, traiter ses affaires librement. C'est le sens de notre passage : vous pouvez vaquer à vos affaires.

10. *Nul* et *aucun* (voir les *Entretiens*, p. 195).

11. *Y.* Dans vos affaires. Nous vous aiderons à faire vos affaires, comme de bons frères que nous sommes.

In us you will find the best of brothers.

Nous. C'est le renard et ses semblables, tous ceux-là qui avaient l'habitude de manger le coq et les siens.

12. Les *feux.* On dit ordinairement *feux de joie.*

For which you may, this joyful night,
Your merry bonfires light.

14. *Amour* s'employait au féminin aussi bien qu'au masculin du temps de La Fontaine.

19. *Ce m'est.* C'est pour moi.

25. *Traite.* Employé comme ici signifie le chemin qu'on doit faire sans se reposer.

27. *Galant* (voir xvii, 15).

28. *Grègues.* Ce sont des culottes à la grecque, à la mode grecque. Le mot vient de l'italien GRECHESCO, à la grecque.

Tirer ses grègues. Cela signifie s'enfuir.

Gagner au haut ou *gagner le haut*, c'est se mettre en sûreté et s'enfuir. Dans cette expression *haut* signifie une éminence, une hauteur, une montagne. C'est donc gagner la hauteur pour s'y mettre en sûreté.

29. *Mal content.* Mécontent.

30, 31, 32. The cock laughed sweetly in his sleeve,
'Tis doubly sweet deceiver to deceive.

XV.

LE CORBEAU VOULANT IMITER L'AIGLE (II, 16).

Le "Connais-toi toi-même" est pratiqué par Hector, qui, attaquant tous les autres, évite la rencontre d'Ajax, fils de Télamon.

Plutarque.

Attelés côte à côte à la même voiture,
Deux chevaux la menaient bon train.
Mais différents de taille et d'encolure,
S'ils faisaient le même chemin,
Ils n'avaient point la même allure.
L'un des deux était grand et fort,
Et trottait lestement sans gêne et sans effort;
Aux formes d'un bidet l'autre atteignait à peine.
Quand l'un faisait un pas, cet autre en faisait trois;
Et pour lui tenir pied, on le voyait parfois
Galoper à perte d'haleine.
À sa taille longtemps suppléa son ardeur.
L'orgueil le soutenait et doublait son courage;
Car de ce noble serviteur
L'orgueil est aussi le partage,
Et lui fait comme à nous sentir le point d'honneur;
Mais plus loin qu'il ne faut souvent il nous engage.
Notre ardent ragotin le devait éprouver.
Le voyage était long, ses forces s'épuisèrent.
Sous son corps essoufflé ses jarrets s'affaissèrent.
Le malheureux tomba pour ne plus se lever.
Ainsi finit toujours qui veut aller trop vite.
Qui fait plus qu'il ne peut est mis au rang des fous.
Consultez votre force, et sur plus grand que vous
Ne réglez pas votre conduite.

M. Viennet.

Un grand obstacle à la tranquillité de l'âme, c'est de ne pas mesurer ses désirs sur sa puissance, de ne pas savoir, en quelque sorte, serrer sa voile. On porte trop loin ses espérances; et ensuite, quand on a échoué, on accuse son génie et la Fortune, au lieu de s'en prendre

à sa propre sottise. Si un homme voulait lancer des flèches avec un coutre de charrue, ou chasser le lièvre en montant sur un bœuf, vous ne diriez pas : il a du malheur.

Plutarque.

L'oiseau de Jupiter enlevant un mouton,
Un corbeau, témoin de l'affaire,
Et plus faible des reins, mais non pas moins glouton,
En voulut sur l'heure autant faire.
Il tourne à l'entour du troupeau,
Marque entre cent moutons le plus gras, le plus beau,
Un vrai mouton de sacrifice :
On l'avait réservé pour la bouche des dieux.
Gaillard corbeau disait, en le couvant des yeux :
Je ne sais qui fut ta nourrice ;
Mais ton corps me paraît en merveilleux état :
Tu me serviras de pâture.
Sur l'animal bêlant à ces mots il s'abat.
La moutonnière créature
Pesait plus qu'un fromage ; outre que sa toison
Était d'une épaisseur extrême,
Et mêlée à peu près de la même façon
Que la barbe de Polyphème.
Elle empêtra si bien les serres du corbeau,
Que le pauvre animal ne put faire retraite :
Le berger vient, le prend, l'encage bien et beau,
Le donne à ses enfants pour servir d'amusette.

Il faut se mesurer ; la conséquence est nette :

Mal prend aux volereaux de faire les voleurs.
L'exemple est un dangereux leurre :
Tous les mangeurs de gens ne sont pas grands seigneurs ;
Où la guêpe a passé, le moucheron demeure.

3. *Glouton* (voir XXVI, 25).

4. *Sur l'heure.* À l'instant (voir IX, 2).

9. *Gaillard* (voir XLIII, 18).

Couver des yeux une chose, c'est la regarder avec convoitise, en pensant au bonheur qu'on aurait de la posséder. Quand on *couve* une chose des yeux, on dit aussi : l'eau m'en vient à la bouche. —On dirait qu'il y a pour la chose, chez celui qui la *couve* des yeux, cette tendresse qui est au cœur de la poule *couvant* ses œufs et pensant aux petits qui naîtront.

19. *Empêtrer.* Embarrasser les pieds dans des liens. Dépêtrer est le contraire. Ces mots se rattachent au vieux français PASTURE, laquelle était une corde pour attacher par le pied les bêtes qui paissent. Quand la bête avait la PASTURE au pied elle était *empêtrée,* embarrassée. On la dépêtrait en lui ôtant la PASTURE. De là, le sens général des verbes *empêtrer* et *dépêtrer :* embarrasser dans des liens, comme l'était notre corbeau, et débarrasser de tels liens.

21. *Bien et beau.* On dit généralement *bel et bien,* c'est-à-dire. sans façon, sans cérémonie, sans hésiter, tout de bon.

22. *Amusette.* Un diminutif : petit amusement.

23. *La conséquence* de la fable est nette, claire.

24. *Volereau.* Diminutif de voleur ; petit voleur.

Mal prend. Mal vient. Il arrive malheur aux volereaux, quand ils font ou imitent les voleurs.

25. *Leurre.* M. Littré le définit : "Morceau de cuir rouge en forme d'oiseau, qui sert pour rappeler l'oiseau de proie, lorsqu'il ne revient pas droit sur le poing." Vous comprenez qu'il s'agit ici de la fauconnerie, c'est-à-dire, de la chasse à l'oiseau qui se faisait au moyen des faucons et autres oiseaux de proie.

Quand ces oiseaux chasseurs ne revenaient pas vers leur maître à l'appel, on leur présentait cet oiseau de cuir, le *leurre*, lequel les trompait et les attirait. De là, au figuré, le *leurre* est une chose fausse qui est présentée pour attirer. L'objet qui nous trompe dans le *leurre* est essentiellement vain et chimérique. Les faiseurs de projets sont facilement pris par des *leurres*. "Les projets éloignés ne me paraissent que des *leurres* de dupes," dit J. J. Rousseau.—L'*appât* et l'*amorce* diffèrent du *leurre*. Ils ne sont pas chimériques, ce ne sont pas des apparences; ils sont réels, ils existent. Ce sont des pâtures qui nous allèchent; et elles attirent, non pas les faiseurs de projets, puisque ce sont des pâtures, mais les gens chez lesquels domine la partie basse de notre nature, celle où règne l'appétît.—*Appât* vient de *appâter*, donner la pâtée. *Amorce* se rattache au vieux français AMORDRE, latin ADMORDERE, qui est composé de AD et MORDERE, mordre à une chose; aller vers une chose pour y mordre. Au propre, l'*appât* est donc cette pâtée vers laquelle nous sommes attirés par notre appétît; nous voulons la manger. L'*amorce* est cette chose à laquelle nous voudrions mordre, et qui ainsi nous attire. Vous voyez que l'*appât* paraît plus matériel, plus solide du moins: bonne pâtée à avaler. On ne veut que mordre à l'*amorce*. Ce n'est guère qu'un plaisir à satisfaire. Mais celui qui court après l'*appât* semble avoir faim. "Ces oiseaux affamés, dit Buffon, se laissent prendre à tous les *appâts*." Il y a l'appât de l'or, l'appât d'un gros bûtin. On dit de puissants appâts, de magnifiques appâts. Dans la guerre, l'espérance du pillage est pour certains soldats un puissant *appât* qui soutient leur courage. Mais l'*amorce* est plus légère et attire des natures moins viles, quoiqu'elle s'adresse aussi à nos appétits, à la différence du *leurre*. On dit l'amorce de la volupté; l'amorce de l'amour, l'amorce des plaisirs. Boileau dit: "Craignez d'un vain plaisir les trompeuses *amorces*." Il s'agit ici du plaisir de faire des vers.

23 à 26. Voici le raisonnement que renferment ces vers: Il faut connaître ses forces; l'exemple des grands voleurs trompe les petits voleurs qui échouent en voulant imiter les premiers. On

Il y en a de ces petits voleurs, ce que le poëte dit dans ce vers *Tous les mangeurs*, etc.

XVI.

LE PAON SE PLAIGNANT À JUNON (II, 17).

La nuit a ralenti les heures ;
Le sommeil s'étend sur Paris.
Charmez l'écho de nos demeures ;
Éveillez-vous, oiseaux chéris.
Dans ces instants où le cœur pense,
Heureux qui peut rentrer en soi !
De la nuit j'aime le silence :
Doux rossignols, chantez pour moi.

Béranger.

On se demande si en comparant ensemble les différentes conditions des hommes, leurs peines, leurs avantages, on n'y remarquerait pas un mélange ou une espèce de compensation de bien et de mal, qui établirait entre elles l'égalité.

La Bruyère.

Remplis d'une funeste jalousie et d'une envie démesurée, nous nous réjouissons moins de nos propres biens que nous ne sommes chagrinés de ceux des autres.

Plutarque.

Ce n'était pas assez pour Denys l'ancien d'être le plus puissant des souverains de son époque. Mais parce qu'il ne faisait pas mieux les vers que le poëte Philoxène, et qu'il ne surpassait pas Platon dans l'art de discourir, il était irrité et plein de fureur.

Idem.

Dès qu'on est quelque chose, on se croit propre à tout.
La gloire qu'on possède, on la prend en dégoût,
Pour courir follement à celle qu'on souhaite.
On veut tout effacer de son immense éclat,
Richelieu veut être poëte,
Et Lamartine homme d'État.

M. Viennet.

Admirons Achille, le héros du grand poëte, qui, après avoir dit: *"Tel que je suis, aucun grec ne saurait m'égaler*, ajoute aussitôt: *dans les combats, car au conseil, s'il s'agit de parler, d'autres l'entendent mieux que moi."*

Plutarque.

Le paon se plaignait à Junon.
Déesse, disait-il, ce n'est pas sans raison
Que je me plains, que je murmure:
Le chant dont vous m'avez fait don
Déplaît à toute la nature;
Au lieu qu'un rossignol, chétive créature,
Forme des sons aussi doux qu'éclatants,
Est lui seul l'honneur du printemps.
Junon répondit en colère:
Oiseau jaloux, et qui devrais te taire,
Est-ce à toi d'envier la voix du rossignol,
Toi que l'on voit porter à l'entour de ton col
Un arc-en-ciel nué de cent sortes de soies;
Qui te panades, qui déploies
Une si riche queue et qui semble à nos yeux
La boutique d'un lapidaire?

Est-il quelque oiseau sous les cieux
Plus que toi capable de plaire ?
Tout animal n'a pas toutes propriétés.
Nous vous avons donné diverses qualités :
Les uns ont la grandeur et la force en partage ;
Le faucon est léger, l'aigle plein de courage,
Le corbeau sert pour le présage ;
La corneille avertit des malheurs à venir ;
Tous sont contents de leur ramage.
Cesse donc de te plaindre ; ou bien, pour te punir,
Je t'ôterai ton plumage.

6. *Chétive* (voir iii, 9).

13. *Nué.* Participe de *nuer* qui signifie assortir des nuances. L'étymologie de ce mot est *nue.* En effet, les nues présentent des reflets très-variés, marqués de mille nuances.—*Nuancer* est le synonyme de *nuer.* M. Littré dit : "La seule différence qu'on puisse trouver entre ces deux mots, c'est que *nuer* ne se dit jamais au figuré." Dans Athalie, le chef-d'œuvre de Racine, les caractères des personnages sont admirablement *nuancés.* Il n'est pas permis de dire *nués* dans cette phrase.

14. *Se panader.* C'est propre au paon. Quand un homme marche avec l'ostentation du paon, il fait le paon, c'est un vrai paon, dit-on, il se *panade.* On a écrit autrefois *se paonnader,* ce qui permettrait de tirer *se panader* de *paon.* Mais nous possédons aussi le verbe *se pavaner* qui a la même signification que *se panader* et se rattache à PAVO paon et à un verbe PAVANARE, lequel exprime la marche du paon. Or PAVANARE peut se contracter en PANARE, ce qui réunit admirablement les deux verbes. —Je n'aime pas l'idée de M. Littré, qui voudrait tirer *se panader* de PENNA aile.

15. *Et qui.* Ce *qui* se rapporte à *queue,* et non pas à *paon.* La conjonction *et* amène une équivoque. Le vers serait détruit,

mais la phrase deviendrait correcte si l'on disait : une queue si riche et qui semble, etc.

20. *Nous.* C'est-à-dire, nous les dieux.

XVII.

LE CHAT ET LE VIEUX RAT (III, 18).

Proverbe : La poil du renard change et non ses mœurs.

Le chat est l'hypocrite de religion, comme le renard est l'hypocrite de cour. "Il est velouté, marqueté, longue queue, une humble contenance, un modeste regard, et pourtant l'œil luisant." Tout le monde reconnaît le maintien dévot de la prudente bête. Elle marche pieusement, posant avec précaution le pied sans faire bruit, les yeux demi-fermés, observant tout, sans avoir l'air de rien regarder. Si vous vous asseyez, elle vient tourner autour de vous, d'un mouvement souple et mesuré, avec un petit grondement flatteur, sans rien demander ouvertement comme le chien, mais d'un air à la fois patelin et réservé. Sitôt qu'elle tient le morceau, elle s'en va, elle n'a plus besoin de vous. Mais jamais ce doucet n'a l'air meilleure personne que lorsqu'il a gagné de l'âge et de l'embonpoint. Il se tient alors pendant tout le jour au soleil ou près du feu, enveloppé dans " sa majesté fourrée," sans s'émouvoir de rien, grave, et de temps en temps passant la patte sur sa moustache avec la mine sérieuse d'un penseur Vous le prendriez pour un docteur allemand, le plus inoffensif et le plus bienveillant des hommes, si

quelquefois ses lèvres, qui se relèvent, ne laissaient voir deux rangées blanches de dents aiguës comme une scie, et le menton fuyant du plus déterminé menteur. Aussi, quoi qu'il fasse, il est toujours composé, maître de soi. Il n'avance la patte qu'avec réflexion ; il ne la pose qu'en essayant le chemin ; il ne hasarde jamais "sa sage et discrète personne." Il est propret, dédaigneux, méticuleux, et dans tous ses mouvements adroit au miracle. Pour s'en faire une idée, il faut l'avoir vu se promener d'un air aisé, sans rien remuer, sur une table encombrée de couteaux, de verres, de bouteilles, ou le voir, dans La Fontaine, avancer la patte délicatement, écarter la cendre, retirer prestement ses doigts un peu échaudés, les allonger une seconde fois, tirer un marron, puis deux, puis en escroquer un troisième. Il est rare que Bertrand les croque, et Raton d'ordinaire n'est pas une dupe, mais un fripon.

H. Taine.

J'ai lu, chez un conteur de fables,
Qu'un second Rodilard, l'Alexandre des chats,
L'Attila, le fléau des rats,
Rendait ces derniers misérables :
J'ai lu, dis-je, en certain auteur,
Que ce chat exterminateur,
Vrai Cerbère, était craint une lieue à la ronde :
Il voulait de souris dépeupler tout le monde.
Les planches qu'on suspend sur un léger appui,
La mort aux rats, les souricières,
N'étaient que jeux au prix de lui.

Comme il voit que dans leurs tanières
Les souris étaient prisonnières,
Qu'elles n'osaient sortir, qu'il avait beau chercher,
Le galant fait le mort, et du haut d'un plancher
Se pend la tête en bas : la bête scélérate
À de certains cordons se tenait par la patte.
Le peuple des souris croit que c'est châtiment,
Qu'il a fait un larcin de rôt ou de fromage,
Égratigné quelqu'un, causé quelque dommage;
Enfin, qu'on a pendu le mauvais garnement.
Toutes, dis-je, unanimement,
Se promettent de rire à son enterrement,
Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
Puis rentrent dans leurs nids à rats,
Puis ressortant font quatre pas,
Puis enfin se mettent en quête.
Mais voici bien une autre fête :
Le pendu ressuscite ; et, sur ses pieds tombant,
Attrape les plus paresseuses.
Nous en savons plus d'un, dit-il en les gobant :
C'est tour de vieille guerre; et vos cavernes creuses
Ne vous sauveront pas, je vous en avertis :
Vous viendrez toutes au logis.
Il prophétisait vrai : notre maître Mitis,
Pour la seconde fois, les trompe et les affine,
Blanchit sa robe, et s'enfarine ;
Et, de la sorte déguisé,
Se niche et se blottit dans une huche ouverte.
Ce fut à lui bien avisé :

La gent trotte-menu s'en vient chercher sa perte.
Un rat, sans plus, s'abstient d'aller flairer autour :
C'était un vieux routier, il savait plus d'un tour ;
Même il avait perdu sa queue à la bataille.
Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,
S'écria-t-il de loin au général des chats :
Je soupçonne dessous encor quelque machine :
    Rien ne te sert d'être farine ;
Car, quand tu serais sac, je n'approcherais pas.
C'était bien dit à lui ; j'approuve sa prudence :
    Il était expérimenté,
    Et savait que la méfiance
    Est mère de la sûreté.

2. *Second Rodilard.* Il y en avait un autre, dont le poëte parle ailleurs :

> Un chat nommé Rodilardus,
> Faisait de rats telle déconfiture
> Que l'on n'en voyait presque plus,
> Tant il en avait mis dedans la sépulture.

Ce mot est formé de RODERE ronger et LARDUM lard. Le chat est un vrai *ronge-lard.*

8. The Attila, the scourge of rats.

9. The planks with props more false than slim.

10. *Mort aux rats.* Drogue dont on se sert pour faire mourir les rats ; c'est d'ordinaire une substance arsénicale.

11. *Au prix de lui.* C'est-à-dire, comparés avec lui.

14. *Avoir beau.* Un gallicisme qui signifie *vainement.* Il avait beau chercher, c'est-à-dire, il cherchait *en vain.* Vous avez beau lui parler, il n'entend pas, car il est sourd : c'est *en vain* que vous lui parlez.

15. *Galant.* Signifie ici *qui est alerte* et à qui il ne faut pas se

fier. Il peut aussi signifier *brave*, sens qu'il a en anglais : A GALLANT OFFICER. M. Wright traduit : OUR CRAFTY GENERAL CAT.

Faire le mort. Gallicisme : simuler la mort, faire semblant d'être mort.

17. Resisting gravitation's laws
By clinging with his hinder claws
To some small bit of string.

19. *Larcin.* Vol accompli sans violence, furtivement, avec ruse. C'est ainsi que les chats dérobent.

21. *Garnement.* Étymologiquement ce mot ne dit nécessairement rien de méchant. Il vient de l'italien GARNIMENTO un ornement, puis une armure, puis un soldat, un défenseur. On a distingué d'abord un bon et un mauvais garnement. Aujourd'hui, le mot *garnement* seul signifie un mauvais sujet, un vaurien.

24. They thrust their noses out in air ;
And now to show their heads they dare.

27. C'est-à-dire, se mettent à chercher. Quoi ? Leur nourriture, bien entendu, car la peur de Rodilard les avait si longtemps tenues enfermées qu'elles mouraient de faim.

Quête se rattache à *quérir*, chercher, lequel vient de QUŒRERE. Le participe de ce verbe QUŒSITUS nous a donné *quête*.

28. C'est-à-dire, les affaires changent complètement : telle est la signification de ce gallicisme. Ainsi les souris se réjouissaient de pouvoir chercher leur nourriture, et étaient heureuses dans leur sécurité nouvelle. Tout à coup la situation change ; de bonne qu'elle paraissait être, elle devient très-mauvaise. "Voici bien une autre fête."

31. *Plus d'un.* C'est-à-dire, plus d'un tour.

Gober. Vient du celtique. L'irlandais possède le mot GOB, lequel signifie bouche, bec. *Gober*, c'est proprement avaler sans savourer et sans mâcher, avec une grande avidité. De là c'est aussi saisir vivement et avaler. Comme les grenouilles n'étaient pas contentes d'avoir pour roi un soliveau et s'en plaignaient à Jupiter :

Le monarque des dieux leur envoie une grue,
Qui les croque, qui les tue,
Qui les *gobe* à son plaisir.

Et le berger Guillot parle ainsi de ses moutons :

Quoi ! toujours il me manquera
Quelqu'un de ce peuple imbécile !
Toujours le loup m'en *gobera !*

Au figuré, *gober* signifie croire légèrement, sottement.

Amusez les rois par des songes,
Flattez-les, payez-les d'agréables mensonges :
Quelque indignation dont leur cœur soit rempli,
Ils *goberont* l'appât ; vous serez leur ami.

32. *C'est tour.* *C', cela,* signifie tout cela, c'est-à-dire, le tour qu'il vient de jouer aux souris, et ceux qu'il leur jouera, car il en sait plus d'un, dit-il. Eh bien ! tous ces tours, tout cela, *c'est tour* de vieille guerre. *Ce* est ainsi employé en français, sans genre, et sans nombre, un véritable neutre, représentant le pluriel tout aussi bien que le singulier.

De vieille guerre. Cela signifie des tours qui sont à la disposition d'un homme qui a été longtemps à la guerre, c'est-à-dire, qui a de l'expérience.

34. *Au logis.* Il veut dire dans sa gueule ; c'est le logis qu'il leur destine.

35. *Mitis.* Mot latin qui signifie doux, et duquel on a fait un nom propre pour le chat : en effet il a l'air si doux, ce maître hypocrite. Quel *mitis !*

36. *Affiner.* Proprement rendre *fin.* Ce mot a deux sens très-différents, l'un tenant à *fin,* pur : affiner l'or, c'est-à-dire, le purifier ; et l'autre se rattachant à *fin* dans le sens de *rusé :* il signifie alors, comme ici, *tromper.* Il forme même gradation sur *tromper* puisque La Fontaine dit *trompe* et *affine.*

39. *Se niche.* Se met comme dans un nid.

Se blottir. Ramasser son corps en un tas.

40. *Bien avisé.* C'est-à-dire, bien imaginé : ce tour fut bien imaginé par lui.

41. *La gent.* Ce mot au singulier signifie espèce, race.

Trotte-menu. Quelle belle expression ! Ne les entendez-vous pas trotter à petits pas ? Le mot est composé de *trotter* et de *menu.* Lisez bien les petites strophes, composées de vers de sept syllabes, qui forment la fable viii, et vous entendrez les rats *trotter-menu.*

S'en vient. Synonyme de vient (voir vi, 2).

42. *Sans plus.* Sans qu'il y en ait davantage.

43. *Routier.* Un routier est beaucoup sur les routes, il les connaît bien. Et puis on passe à un sens figuré : il a beaucoup d'expérience (de là vient *routine*). Il connaît plus d'un tour.— Comme le vers suivant dit qu'il avait perdu sa queue à la bataille, vous pouvez aussi donner à ce mot le sens de soldat, troupier, homme de bande. C'est une signification de *routier :* un vieux *routier*, un vieux troupier. Dans ce sens le mot *routier* tient au bas latin RUPTA une division, une fraction, une bande dans une armée.

45. *Ne me dit.* Ne m'annonce rien qui vaille quoi que ce soit, ne m'annonce rien de bon. Il y a ici la figure de rhétorique appelée *litote.* Le berger de Virgile dit : *Je ne suis pas si laid* pour dire *je suis beau.* De même, le rat dit : Ne m'annonce rien de bon pour faire entendre m'annonce quelque chose de mauvais.

I much suspect a heap like that.

Le traducteur anglais n'a pas gardé la litote.

47. *Dessous.* On dit ordinairement *là-dessous*, c'est-à-dire, sous cela. Sous ces apparences, sous ce bloc enfariné qui semble inoffensif, je soupçonne une machine.

Machine. C'est bien une ruse ici. L'étymologie de ce mot donne facilement ce sens. MACHINA est en relation avec MACHINARI qui signifie inventer quelque chose d'ingénieux, et méditer quelque ruse en vue de nuire.

50. *À lui.* À signifie ici *par*, comme au vers 40. Bien dit par lui, bien avisé par lui. On peut aussi considérer *à lui* comme un pléonasme : c'était bien dit, ce fut bien avisé suffirait à exprimer l'idée. Par un semblable pléonasme nous disons : c'est mon goût à *moi*, c'est son opinion *à lui*, c'est votre devoir *à vous*

51, 52, 53. Well said, I think, and prudently,

By one who knew distrust to be
The parent of security.

Ne vous défiez pas cependant de vos amis. La Rochefoucauld dit très-noblement : "Il est plus honteux de se défier de ses amis que d'en être trompé."

XVIII.

LE BERGER ET LA MER (IV, 2).

Lâcher ce qu'on a dans la main,
Sous espoir de grosse aventure,
Est imprudence toute pure.
La Fontaine.

Un Tiens vaut, ce dit-on, mieux que deux Tu l'auras :
L'un est sûr, l'autre ne l'est pas.
Idem.

Chacun se trompe ici-bas :
On voit courir après l'ombre
Tant de fous, qu'on n'en sait pas,
La plupart du temps, le nombre.
Au chien dont parle Ésope il faut les renvoyer.

Ce chien voyant sa proie en l'eau représentée
La quitta pour l'image, et pensa se noyer :
La rivière devint tout d'un coup agitée ;
À toute peine il regagna les bords,
Et n'eut ni l'ombre ni le corps.
Idem.

Du rapport d'un troupeau, dont il vivait sans soins,
Se contenta longtemps un voisin d'Amphitrite :

Si sa fortune était petite,
Elle était sûre tout au moins.
À la fin, les trésors déchargés sur la plage
Le tentèrent si bien qu'il vendit son troupeau,
Trafiqua de l'argent, le mit entier sur l'eau.
Cet argent périt par naufrage.
Son maître fut réduit à garder les brebis,
Non plus berger en chef comme il était jadis,
Quand ses propres moutons paissaient sur le rivage:
Celui qui s'était vu Corydon ou Tircis
Fut Pierrot, et rien davantage.
Au bout de quelque temps il fit quelques profits,
Racheta des bêtes à laine;
Et comme un jour les vents, retenant leur haleine,
Laissaient paisiblement aborder les vaisseaux:
Vous voulez de l'argent, ô mesdames les Eaux!
Dit-il; adressez-vous, je vous prie, à quelque autre:
Ma foi, vous n'aurez pas le nôtre.

Ceci n'est pas un conte à plaisir inventé.
Je me sers de la vérité
Pour montrer, par expérience,
Qu'un sou, quand il est assuré,
Vaut mieux que cinq en espérance;
Qu'il se faut contenter de sa condition;
Qu'aux conseils de la mer et de l'ambition
Nous devons fermer les oreilles.
Pour un qui s'en louera, dix mille s'en plaindront.
La mer promet monts et merveilles:
Fiez-vous-y: les vents et les voleurs viendront.

1. *Rapport.* Le *rapport* est ce qui est rapporté, ce qui revient Ainsi notre berger a placé son argent en bêtes à laine; elles lui donnent tous les ans de la laine et lui assurent d'autres bénéfices. Cela lui est *rapporté*, c'est le *rapport* du troupeau.

Sans soins. Il faut prendre grand soin des brebis. Mais *soin* a un autre sens ici; il signifie *souci.*

4. *Tout au moins.* Un synonyme de *au moins*, et de *pour le moins.* *Du moins* diffère quelque peu de *au moins.* Celui-ci ne fait que restreindre l'affirmation que nous avons faite; *du moins* change notre affirmation, et lui en substitue une autre qui paraît plus exacte ou plus acceptable. "Il faut voir la chose d'un seul regard, dit Pascal, *au moins* jusqu'à un certain degré." Il n'y a là que restriction. Et J. J. Rousseau: "Ne pouvez-vous lui faire le sacrifice de quelques opinions inutiles; ou *du moins* les dissimuler?" Il change son affirmation.—Du reste, il est souvent difficile de distinguer *au moins* de *du moins.*

6. *Le tentèrent.* Lui donnèrent désir. "Combien le trône tente un cœur ambitieux!"—*Racine.*

Si bien. C'est-à-dire, *tant.*

7. *Trafiquer.* Faire trafic, c'est-à-dire, commerce de marchandises. On dit trafiquer d'une chose. Il trafiqua de son argent. Auparavant il avait placé son argent en troupeau, ce qui rapportait assez peu; mais sa petite fortune était sûre et il vivait sans soins. À cette heure il va se mettre à trafiquer de son argent, à faire le commerce maritime (Il mit tout son argent sur l'eau), parce qu'il désire des trésors, comme ceux qu'il voit déchargés sur la plage.

Entier. Quelle imprudence de tout risquer!

9. *Son maître.* Le maître de cet argent.

10. *Berger* est une apposition de *maître.*

12. *Corydon* ou *Tircis.* Des bergers de Virgile.

13. *Pierrot.* Un nom propre, diminutif de Pierre. Il se dit en général pour paysan ou domestique.

18. Want you, he cried, more money, Madame Ocean?
Address yourself to some one else, I pray;
You shall not get it out of me.

23. *Par expérience.* L'expérience de ce berger.

26. *Qu'il se faut contenter* pour *qu'il faut se contenter* (voir ix, 2).

29. *S'en louera.* C'est-à-dire, s'en trouvera bien.

30. *Promettre monts et merveilles.* C'est faire les plus grandes promesses. On dit dans le même sens ; promettre monts et vaux (*vaux* signifie ici *vallées*). On dit aussi : promettre merveilles.

31. Si vous vous y fiez, vous serez trompé, car les vents et les voleurs viendront vous enlever ce que la mer (ou la spéculation) vous avait promis.

XIX.

PAROLE DE SOCRATE (IV, 17).

Il y avait bien des choses qui me charmaient dans mes amis : c'était causer et rire avec eux, se complaire réciproquement, lire ensemble de beaux livres, se divertir en commun et se donner des témoignages d'estime et d'honneur, quelquefois discuter sans aigreur, comme un homme avec lui-même, et même assaisonner par de rares dissentiments l'accord ordinaire des pensées et des opinions, s'instruire les uns les autres, regretter les absents avec impatience, recevoir avec joie ceux qui arrivent. Ces témoignages d'une bienveillance réciproque, qui s'échappent du cœur par la bouche, par la langue, par les yeux, par mille gestes pleins de charmes, sont comme un foyer où les âmes se fondent, et qui de plusieurs en fait une seule.

Saint Augustin.

C'est assez pour soi d'un fidèle ami ; c'est même beaucoup de l'avoir rencontré : on ne peut en avoir trop pour le service des autres.

La Bruyère.

Je suis encore à concevoir qu'il y ait des hommes qui puissent vivre sans un seul ami; cela me paraît un phénomène incroyable, et je me dis que ces gens-là ne doivent pas valoir grand'chose.

De Tocqueville.

Deux vrais amis vivaient au Monomotapa :
L'un ne possédait rien qui n'appartînt à l'autre.
Les amis de ce pays-là
Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.

La Fontaine.

Qu'un ami véritable est une douce chose !
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même :
Un songe, un rien, tout lui fait peur
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

Idem.

I've often wished that I had clear,
For life, six hundred pounds a year,
A handsome house to lodge a friend,
A river at my garden's end.

Jonathan Swift.

Il faut non-seulement cultiver ses amis, mais cultiver en soi ses amitiés, les conserver avec soin, les soigner, les arroser pour ainsi dire.

Joubert.

Socrate un jour faisant bâtir,
Chacun censurait son ouvrage :

L'un trouvait les dedans, pour ne lui point mentir,
Indignes d'un tel personnage;
L'autre blâmait la face, et tous étaient d'avis
Que les appartements en étaient trop petits.
Quelle maison pour lui! l'on y tournait à peine.
Plût au ciel que de vrais amis,
Telle qu'elle est, dit-il, elle pût être pleine!

Le bon Socrate avait raison
De trouver pour ceux-là trop grande sa maison.
Chacun se dit ami; mais fou qui s'y repose:
Rien n'est plus commun que ce nom,
Rien n'est plus rare que la chose.

2. *Censurait.* *Critiquait* ne serait-il pas préférable? Examinons. *Censurer* vient de *censure* en latin CENSURA. C'est d'abord la fonction du censeur de l'ancienne Rome. Vous savez que ce haut magistrat avait à veiller au maintien des mœurs. Il *censurait* ceux qui offensaient les mœurs et qui méritaient un blâme public. De là, le mot *censurer* est resté attaché principalement au blâme de la *conduite* de quelqu'un. En outre, comme les censeurs étaient des magistrats, qu'ils étaient revêtus de l'autorité, leur blâme était autorisé et n'avait pas besoin d'être expliqué ou justifié. *Censurer* a gardé aussi ce caractère d'autorité. Voici des exemples, qui établissent ce double caractère. "Dieu examinera vos œuvres et les *censurera.*" *Bourdaloue.* "Il est avantageux qu'on blâme, qu'on *censure* nos actions." *Corneille.* Ce terme est *censuré* par l'Académie. Ce livre a été *censuré* à Rome.— Mais *critiquer* vient de *critique* tiré du grec κριτικός, celui qui juge, lequel est dérivé de κρίνειν, juger. Ce jugement porte surtout sur les ouvrages de l'esprit, sur le défaut de beauté, de goût, etc. On *critique* une œuvre d'art, une pièce de poésie, un livre, un tableau, un édifice. Et puis, il n'y a aucune autorité reconnue dans le critique. Il doit prouver, détailler sa critique

N'est ce pas ce que faisaient ces gens qui blâmaient la maison de Socrate? Cependant on ose à peine condamner La Fontaine; et peut-être son mot *censurait* doit être admiré. N'exprime-t-il pas le ton de maître, le ton de docteur, le ton *d'autorité* que prenaient ceux qui critiquaient?

3. *Dedans.* Substantif. On dit *le dedans* et *les dedans*, c'est-à-dire, l'intérieur.

5. *Blâmer.* Un synonyme de *censurer* et de *critiquer;* mais c'est le terme général; tout simplement le contraire de *louer*. La censure et la critique sont des blâmes qui ont un caractère particulier. Aussi dit-on très-bien: il blâme et censure votre conduite; il blâme et critique vos ouvrages.

Face. Synonyme de *façade*. La *face* est le côté quelconque d'une maison. *Façade* ne se dit guère que de la face principale, de celle où se trouve la grande entrée. En outre, *façade* ne se dit pas pour les petites maisons: elles n'ont que des *faces*. La maison de Socrate n'avait pas de *façade*.

6. *En.* De cette maison.

7. *À peine* pouvait-on s'y retourner.

12. Tournure concise: celui qui s'y repose est fou.

Se reposer. Signifie ici *avoir confiance en*. Je me repose sur sa reconnaissance; il se repose sur sa mémoire. Bien fou celui qui se repose, c'est-à-dire, qui a confiance en la parole de tous ceux qui se disent amis.

13, 14. Le *nom* et la *chose:* deux choses qui sont souvent en désaccord!

XX.

LES OREILLES DU LIÈVRE (V, 4).

Maxime. Stat pro ratione voluntas.

Le Lion, s'étant fait roi des animaux, exila de son royaume tout animal qui n'avait pas l'honneur de porter une queue. Le Renard, effrayé, faisait ses pré-

paratifs de départ, lorsque le Singe qui, sur l'ordre du roi, se préparait à quitter le pays, dit au Renard que l'édit ne le regardait nullement, puisqu'il avait une queue, et même plus qu'il n'en fallait.—Vous dites vrai, répliqua celui-ci, et votre avis est bon ; mais qui m'assure qu'il ne plaira pas à Sa Majesté de me mettre au premier rang des animaux sans queue ?

Quiconque vit sous un tyran, fût-il innocent, est souvent puni comme coupable.

Ésope.

Some innocents 'scape not the thunderbolt.

Shakspeare.

Fears make devils of cherubims : they never see truly.

Idem.

Les peureux prêtent l'oreille à deux voix qui se contredisent, celle de la peur et celle du sens commun, en sorte qu'écoutant tantôt l'une, tantôt l'autre, ou toutes les deux en même temps, ils sont sujets aux plus étranges inconséquences.

Töpffer.

Un animal cornu blessa de quelques coups
Le lion, qui, plein de courroux,
Pour ne plus tomber en la peine,
Bannit des lieux de son domaine
Toute bête portant des cornes à son front.
Chèvres, béliers, taureaux, aussitôt délogèrent ;
Daims et cerfs de climat changèrent :
Chacun à s'en aller fut prompt.
Un lièvre, apercevant l'ombre de ses oreilles.
Craignit que quelque inquisiteur

N'allât interpréter à cornes leur longueur,
Ne les soutînt en tout à des cornes pareilles.
Adieu, voisin grillon, dit-il ; je pars d'ici :
Mes oreilles enfin seraient cornes aussi ;
Et quand je les aurais plus courtes qu'une autruche,
Je craindrais même encor. Le grillon repartit :
  Cornes cela ! Vous me prenez pour cruche !
    Ce sont oreilles que Dieu fit.
    On les fera passer pour cornes,
Dit l'animal craintif, et cornes de licornes.
J'aurai beau protester ; mon dire et mes raisons
    Iront aux Petites-Maisons.

3. *Peine* est ici une souffrance physique.

6, 7. Chèvres, béliers, taureaux, daims, cerfs, sans l'article. Pourquoi? (Voir xxx, 22.)

11. *N'allât interpréter*. Il y a une idée de hasard dans ce verbe *aller* employé comme ici. Il craignait qu'un inquisiteur ne se mît en tête, n'eût la fantaisie d'interpréter. Il craignait que chose pareille n'arrivât. C'est une idée que l'anglais exprime par TO HAPPEN. La fable xiii, au vers 23, présente un exemple semblable : "Il s'en alla passer sur le bord d'un étang !" C'est-à-dire, HE BY CHANCE PASSED BY, ou bien, HE HAPPENED TO PASS BY.

Interpréter. Signifie ici *prendre pour*. Prendre pour des cornes leur longueur ; c'est-à-dire, les trouver ou les nommer *cornes* à cause de leur longueur. Bossuet a dit : "Un plus long séjour serait interprété à oisiveté," serait pris pour oisiveté.

14. My ears, should I stay here,
    Will turn to horns, I fear.

15. Il y a une ellipse ici. Complétez : plus courtes que celles d'une autruche.

17. *Cruche.* Au propre, c'est un pot à large panse. Au figuré, comme ici, c'est une personne ignorante et stupide, quelque chose comme votre anglais GOOSE. Il n'est pas flatteur d'être appelé *cruche* ou GOOSE.

18. *Oreilles.* Voilà encore le substantif sans article (voir XXX, 22).

19, 20. Yes, said the coward, still they'll make them horns,
And horns perhaps of unicorns.

21. *J'aurai beau* (voir XVII, 14).

22. *Petites-Maisons.* "Nom donné autrefois à un hôpital de Paris où l'on renfermait les aliénés."—*Littré.*

My reasons they will send to rest
In the Hospital of Fools.

XXI.

LE LABOUREUR ET SES ENFANTS (V, 9).

Les jours des oisifs sont longs et leur vie est courte.
Sénèque.

Tout mortel doit agir, roi, fermier, soldat, prêtre;
À ces conditions le ciel nous donna l'être.
Le plaisir véritable est le fruit des travaux.
Voltaire.

Le matin, lorsque tu sens de la peine à te lever, fais cette réflexion : Je m'éveille pour faire œuvre d'homme; pourquoi donc éprouver du chagrin de ce que je vais faire les choses pour lesquelles je suis né, pour lesquelles j'ai été envoyé dans le monde? Suis-je donc né pour rester chaudement couché sous mes couvertures?—Mais cela fait plus de plaisir.—Tu es donc né pour te donner du plaisir? Ce n'est donc pas pour agir, pour travailler? Ne vois-tu pas les plantes, les

passereaux, les fourmis, les araignées, remplissant chacun sa fonction, et servant selon leur pouvoir à l'harmonie du monde ? Et après cela tu refuses de faire ta fonction d'homme !

Marc-Aurèle.

Maxime. Tant vaut l'homme, tant vaut la terre.

Personne, disait Socrate, n'a le droit de demander des fruits à la terre, s'il ne l'a cultivée avec soin.

Plutarque.

Jeunes gens, rien n'échoit aux mortels sans travail. Réfléchissez à cela, et congédiez les plaisirs.

Idem.

Travaillez, prenez de la peine :
C'est le fonds qui manque le moins.

Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.
Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parents :
Un trésor est caché dedans.
Je ne sais pas l'endroit ; mais un peu de courage
Vous le fera trouver : vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'oût :
Creusez, fouillez, bêchez ; ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse.
Le père mort, les fils vous retournent le champ,
Deçà, delà, partout ; si bien, qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.
D'argent, point de caché. Mais le père fut sage

De leur montrer, avant sa mort,
Que le travail est un trésor.

2. *Manquer.* Signifie ici *ne pas réussir.* Ce fonds (le travail et la peine) manque moins souvent qu'aucun autre ; il réussit plus souvent que les meilleures terres.

Fonds. C'est une terre, un champ. Le travail et la peine sont comme un champ qui rapporte.

9. *Venir à bout d'une chose.* C'est la terminer heureusement. Il leur dit : vous viendrez à bout de votre travail, de votre recherche ; vous finirez par réussir à trouver le trésor.

10. *L'oût.* C'est la moisson ici (voir I, 18).

11. *Fouiller.* S'emploie bien après *creuser,* lequel signifie *faire des trous ;* celui qui *fouille creuse* aussi, mais c'est principalement pour chercher. Il *creuse* profondément et dans tous les sens, et remue tous ces trous qu'il fait pour y trouver ce qu'il cherche. Cette idée de *remuer* est bien exprimée par le dernier verbe *bêcher,* qui signifie remuer la terre.—Tel serait donc l'ordre de ce travail : Faites des trous dans tous les sens et profondément, et cherchez partout, et pour cela prenez votre bêche et remuez toute cette terre. Ce qui suit complète l'explication : Ne laissez nulle place où la main (armée de la bêche) ne passe, etc.

12. Grammaticalement : ne passe et *ne* repasse.

13. *Vous* (voir XXVII, 12).

14. *Deçà, delà.* De côté et d'autre, de tous les côtés. *Partout,* qui suit, résume ces deux mots.

XXII.

LA FORTUNE ET LE JEUNE ENFANT (V, 11).

Le bien, nous le faisons ; le mal c'est la Fortune ;
On a toujours raison, le Destin toujours tort.

La Fontaine.

Si nous étions sages, ô Fortune, que deviendrait ta puissance ? C'est nous, nous seuls, qui te faisons déesse et te logeons au ciel.

Juvénal.

Le commun des hommes ne sait que se répandre en plaintes. Ce qui leur arrive contrairement aux espérances qu'ils avaient conçues, ils l'attribuent à une Fortune envieuse, à des dieux jaloux. Tout excite leurs lamentations, leurs gémissements ; ils accusent sans cesse leur malheureuse destinée. On pourrait leur dire : N'imputez pas vos maux au ciel, mais à vous-mêmes, à savoir, à l'irréflexion, à la folie, dont votre ignorance est la cause.

Plutarque.

Ce qu'il y a de bizarre dans le procédé de la fortune, c'est que, nous préservant parfois des malheurs que nous méritons, elle nous envoie plus tard ceux que nous ne semblons pas mériter. Elle sauve l'enfant qui dormait imprudemment au bord d'un puits ; que fera-t-elle plus tard de cet enfant devenu homme ? Grand mystère.

Saint-Marc Girardin.

Sur le bord d'un puits très-profond
Dormait, étendu de son long,
Un enfant alors dans ses classes.
Tout est aux écoliers couchette et matelas.
Un honnête homme, en pareil cas,
Aurait fait un saut de vingt brasses.
Près de là tout heureusement
La Fortune passa, l'éveilla doucement,
Lui disant : Mon mignon, je vous sauve la vie ;

Soyez une autre fois plus sage, je vous prie.
Si vous fussiez tombé, l'on s'en fût pris à moi ;
Cependant c'était votre faute.
Je vous demande, en bonne foi,
Si cette imprudence si haute
Provient de mon caprice. Elle part à ces mots.

Pour moi, j'approuve son propos.
Il n'arrive rien dans le monde
Qu'il ne faille qu'elle en réponde :
Nous la faisons de tous écots ;
Elle est prise à garant de toutes aventures.
Est-on sot, étourdi, prend-on mal ses mesures,
On pense en être quitte en accusant son sort :
Bref, la Fortune a toujours tort.

6. *Un saut de vingt brasses.* C'est un fameux saut, car une *brasse* est la mesure qu'on prend avec les deux bras étendus, un peu plus d'un mètre et demi. Comme La Fontaine se moque de cet honnête homme (vous ou moi) qui aurait fait sottement ce saut prodigieux, et ainsi, éveillant en sursaut l'enfant, l'aurait fait rouler dans le puits ! La Fortune fit bien mieux en l'éveillant doucement.

9. *Mignon.* Terme caressant qu'on adresse surtout aux enfants t aux jeunes personnes.

11. *S'en prendre à quelqu'un.* C'est l'accuser de ce qui arrive.

16 à 19. I like her logic I must say.
There takes place nothing on this planet,
But Fortune ends, whoe'er began it.
In all adventures good or ill
We look to her to foot the bill.

19. C'est-à-dire : elle doit payer tous les écots.

L'écot est la part que chacun paye dans un repas pris à frais communs.

21. *Est-on sot?* C'est-à-dire, si l'on est sot, quand on est sot.

22. He clears himself by blaming fate.

Quitte. Vient de QUIETUS tranquille, et puis quitte ; celui qui ne doit plus rien. Il est quitte et tranquille, car les créanciers ne le poursuivent ni ne le tourmentent plus. Ils ne le poursuivent plus, car ils ont été payés et ainsi apaisés. En effet, *payer* vient de PACARE apaiser, puis payer, ce qui est le moyen d'apaiser le créancier. Le rapprochement est curieux : l'un est payé et apaisé, l'autre est quitte et tranquille.

XXIII.

LE COCHET, LE CHAT ET LE SOURICEAU (VI, 5).

Avec cet heureux don qu'il avait de tout sentir et de tout aimer, La Fontaine a renouvelé l'apologue. L'apologue ancien ne s'intéressait qu'au sens et à la moralité ; point au récit, point aux personnages. Il ne s'agissait que d'enseigner une vérité morale et de l'enseigner d'une façon vive et spirituelle. Peu importait l'aventure et peu les personnages. La Fontaine changea tout. Il se mit à se prendre d'intérêt pour les bêtes, pour les arbres, pour tout enfin ; ou plutôt il prit intérêt à l'homme, qui est le vrai héros de toutes ses fables sous des noms divers, tantôt loup et tantôt agneau, tantôt chien et tantôt renard, tantôt cerf et tantôt cheval, mais toujours homme, c'est-à-dire, victime de ses fautes et dupe de sa vanité. Le poëte dit :

J'oppose quelquefois, par une double image,
Le vice à la vertu, la sottise au bon sens,
  Les agneaux aux loups ravissants,

La mouche à la fourmi; faisant de cet ouvrage
Une ample comédie à cent actes divers,
Et dont la scène est l'univers.

Saint-Marc Girardin.

Les gens sans bruit sont dangereux;
Il n'en est pas ainsi des autres.

La Fontaine.

Il ne faut pas juger des hommes comme d'un tableau ou d'une figure, sur une seule et première vue; il y a un intérieur et un cœur qu'il faut approfondir.

La Bruyère.

Un souriceau tout jeune, et qui n'avait rien vu,
Fut presque pris au dépourvu.
Voici comme il conta l'aventure à sa mère:
J'avais franchi les monts qui bornent cet État,
Et trottais comme un jeune rat
Qui cherche à se donner carrière,
Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux:
L'un doux, bénin, et gracieux,
Et l'autre turbulent, et plein d'inquiétude;
Il a la voix perçante et rude,
Sur la tête un morceau de chair,
Une sorte de bras dont il s'élève en l'air
Comme pour prendre sa volée,
La queue en panache étalée.
Or, c'était un cochet dont notre souriceau
Fit à sa mère le tableau
Comme d'un animal venu de l'Amérique.
Il se battait, dit-il, les flancs avec ses bras,

Faisant tel bruit et tel fracas,
Que moi, qui, grâce aux dieux, de courage me pique,
En ai pris la fuite de peur,
Le maudissant de très-bon cœur.
Sans lui j'aurais fait connaissance
Avec cet animal qui m'a semblé si doux :
Il est velouté comme nous,
Marqueté, longue queue, une humble contenance,
Un modeste regard, et pourtant l'œil luisant.
Je le crois fort sympathisant
Avec messieurs les rats ; car il a des oreilles
En figure aux nôtres pareilles.
Je l'allais aborder, quand d'un son plein d'éclat
L'autre m'a fait prendre la fuite.
Mon fils, dit la souris, ce doucet est un chat,
Qui, sous son minois hypocrite,
Contre toute ta parenté
D'un malin vouloir est porté.
L'autre animal, tout au contraire,
Bien éloigné de nous mal faire,
Servira quelque jour peut-être à nos repas.
Quant au chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine.
Garde-toi, tant que tu vivras,
De juger des gens sur la mine.

2. *Dépourvu* (voir i, 8).

3. *Conter*. Il est curieux que ce verbe ait la même origine que *compter*, le latin COMPUTARE calculer, compter. En anglais, vous

avez COUNT avec les deux significations aussi; il en était de même du vieux allemand qui avait ZELJAN ; l'allemand moderne a ZÄHLEN compter, et ERZÄHLEN conter. Notre verbe *raconter* est formé de *re* et du vieux verbe ACCONTER. Comment distinguer la signification de *conter* de celle de *raconter?* Ils signifient tous deux *faire un récit.* Mais on *conte* surtout des fables, des histoires, pour amuser plutôt que pour instruire. On *raconte* pour instruire celui qui écoute, pour le renseigner. Il faut *conter* agréablement pour bien *conter;* il faut être exact, précis, quand on *raconte.* Une aventure se *conte* plutôt qu'elle ne se *raconte.* On peut bien *conter* l'histoire, mais alors on en rend le récit amusant, on ne se contente pas de l'exactitude; c'est ainsi qu'il faut *conter* aux enfants l'histoire de la patrie pour les y intéresser, et leur donner à la fois instruction et amusement. Il faut qu'on puisse dire de ces récits : PROSUNT ET DELECTANT.

6. *Se donner carrière.* C'est s'ouvrir un champ libre, se donner de l'espace, prendre du terrain pour y courir. La *carrière* est proprement un lieu fermé de barrières et disposé pour les courses de chevaux.

8. *Bénin.* Celui qui a de la bénignité, c'est-à-dire, dont le cœur est disposé à faire du bien aux autres.

9. *Inquiétude.* C'est le manque de repos. Ce mot est composé de IN et QUIES, repos. Un coq n'a pas de repos, il n'est jamais tranquille.

11. *Un morceau de chair.* La crête.

12. *Sorte de bras.* Les ailes.

14. And bore his plumy tail on high.

Étalée (voir viii, 15).

19. *Fracas.* Gradation sur *bruit.* C'est un grand bruit qui ressemble au bruit d'une chose qu'on casse. En effet, *fracas* vient de *fracasser :* briser une chose en éclats.

21. *En.* De cela, c'est-à-dire, à cause de ce bruit et de ce fracas.

26. *Longue queue.* Il n'est pas longue queue, il a une longue queue. La rapidité de la description a empêché La Fontaine de changer de verbe. Sa phrase y gagne en charme.

31. *Je l'allais aborder.* J'allais l'aborder (voir ix, 2).

33. *Doucet.* Diminutif de *doux.* Ce mot se prend facilement en mauvaise part pour signifier plutôt celui qui *fait le doux,* que celui *qui est doux* réellement. Un tel *doucet* n'est doux qu'à la surface : un vrai chat que cet homme !

34. *Minois.* Un synonyme de *mine,* mais qui comme *doucet* se prend surtout en mauvaise part. L'adjectif *hypocrite* s'attache merveilleusement à ces deux mots.

36. *Vouloir* est un substantif verbal employé dans le sens d *volonté.*

Malin. Qui a de la malignité, comme *bénin,* qui a de la bénignité. Les mots latin MALE et BENE marquent le sens contraire des deux termes. La malignité est une disposition à nuire, à penser, à faire, à dire du mal. L'esprit *malin* par excellence, c'est Satan.

38. *Mal faire.* Il serait plus correct de dire : nous faire du mal.

Voir cette fable étudiée dans les *Causeries avec mes élèves.*

XXIV.

LE LIÈVRE ET LA TORTUE (VI, 10).

D. Rodrigue. À moi, comte, deux mots.
Le Comte. Parle.
D. Rodrigue. Ôte-moi d'un doute.
Connais-tu bien don Diègue ?
Le Comte. Oui.
D. Rodrigue. Parlons bas ; écoute.
Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu,
La vaillance et l'honneur de son temps ? le sais-tu ?
Le Comte. Peut-être.
D. Rodrigue. Cette ardeur que dans les yeux je porte,
Sais-tu que c'est son sang ? le sais-tu ?
Le Comte. Que m'importe ?

D. Rodrigue. À quatre pas d'ici je te le fais savoir.
Le Comte. Jeune présomptueux.
D. Rodrigue. Parle sans t'émouvoir.
Je suis jeune, il est vrai ; mais aux âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années.
Le Comte. Te mesurer à moi ! qui t'a rendu si vain,
Toi qu'on n'a jamais vu les armes à la main ?
D. Rodrigue. Mes pareils à deux fois ne se font pas connaître,
Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître.
Le Comte. Sais-tu bien qui je suis ?
D. Rodrigue. Oui ; tout autre que moi
Au seul bruit de ton nom pourrait trembler d'effroi.
Les palmes dont je vois ta tête si couverte
Semblent porter écrit le destin de ma perte.
J'attaque en téméraire un bras toujours vainqueur ;
Mais j'aurai trop de force ayant assez de cœur.
À qui venge son père il n'est rien d'impossible.
Ton bras est invaincu, mais non pas invincible.
Le Comte. Ce grand cœur qui paraît au discours que tu tiens,
Par tes yeux chaque jour se découvrait aux miens ;
Et croyant voir en toi l'honneur de la Castille,
Mon âme avec plaisir te destinait ma fille.
Je sais ta passion, et suis ravi de voir
Que tous ses mouvements cèdent à ton devoir ;
Qu'ils n'ont pas affaibli cette ardeur magnanime ;
Que ta haute vertu répond à mon estime ;
Et que, voulant pour gendre un cavalier parfait,
Je ne me trompais pas au choix que j'avais fait.

Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse :
J'admire ton courage, et je plains ta jeunesse.
Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal ;
Dispense ma valeur d'un combat inégal ;
Trop peu d'honneur pour moi suivrait cette victoire
À vaincre sans péril, ou triomphe sans gloire.
On te croirait toujours abattu sans effort ;
Et j'aurais seulement le regret de ta mort.

D. Rodrigue. D'une indigne pitié ton audace est suivie.
Qui m'ose ôter l'honneur craint de m'ôter la vie !

Le Comte. Retire-toi d'ici.

R. Rodrigue. Marchons sans discourir.

Le Comte. Es-tu si las de vivre ?

D. Rodrigue. As-tu peur de mourir ?

Le Comte. Viens, tu fais ton devoir, et le fils dégénère.
Qui survit un moment à l'honneur de son père.

. . . .

D. Alonse. Sire, le comte est mort.
Don Diègue, par son fils, a vengé son offense.

Corneille.

La plupart des hommes, pour arriver à leurs fins, sont plus capables d'un grand effort que d'une longue persévérance ; leur paresse ou leur inconstance leur fait perdre le fruit des meilleurs commencements ; ils se laissent souvent devancer par d'autres qui sont partis après eux, et qui marchent lentement, mais constamment.

La Bruyère.

Rien ne sert de courir ; il faut partir à point :
Le lièvre et la tortue en sont un témoignage.

Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
Sitôt que moi ce but.—Sitôt ! êtes-vous sage ?
Repartit l'animal léger :
Ma commère, il faut vous purger
Avec quatre grains d'ellébore.—
Sage ou non, je parie encore.
Ainsi fut fait ; et de tous deux
On mit près du but les enjeux.
Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,
Ni de quel juge l'on convint.
Notre lièvre n'avait que quatre pas à faire ;
J'entends de ceux qu'il fait lorsque, prêt d'être atteint,
Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes,
Et leur fait arpenter les landes.
Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,
Pour dormir, et pour écouter
D'où vient le vent, il laisse la tortue
Aller son train de sénateur.
Elle part, elle s'évertue ;
Elle se hâte avec lenteur.
Lui cependant méprise une telle victoire,
Tient la gageure à peu de gloire,
Croit qu'il y va de son honneur
De partir tard. Il broute, il se repose ;
Il s'amuse à tout autre chose
Qu'à la gageure. À la fin, quand il vit
Que l'autre touchait presque au bout de la carrière,
Il partit comme un trait ; mais les élans qu'il fit

Furent vains ; la tortue arriva la première.
Eh bien ! lui cria-t-elle, avais-je pas raison ?
    De quoi vous sert votre vitesse ?
    Moi l'emporter ! Et que serait-ce,
    Si vous portiez une maison ?

1. *À point.* À temps.

2. The hare and tortoise are my witnesses.

3 et 8. *Gager* et *parier* sont synonymes. *Gager* se rattache à *gage*, qui est une caution que l'on donne, une garantie. Celui qui *gage* une chose s'oblige à la faire, et il s'y oblige en donnant une caution ou en déposant un objet qu'il perdra s'il ne réussit pas à faire la chose. *Parier* vient de PARIARE, lequel a pour racine PAR égal. PARIARE, c'est égaliser. Ceux qui *parient* mettent, l'un une somme pour soutenir qu'une chose se fera, l'autre une somme *égale* pour soutenir que la chose n'arrivera pas. Ces étymologies font voir que celui qui *gage* s'engage lui-même à faire une chose ; il va être acteur dans l'affaire. Mais ceux qui *parient* peuvent en être simplement spectateurs. Condillac fait une autre distinction ; il dit : " La *gageure* porte plus sur la chose qu'on présume devoir être ou devoir arriver, et le *pari* sur la somme qu'on hasarde. Que *gagez*-vous ? Quelle est votre *gageure ?* signifie quelle est la proposition que vous avancez ? Que *pariez*-vous ? Quel est votre *pari ?* signifie quelle somme hasardez-vous pour soutenir votre proposition." Ainsi dans *gager* il y a surtout une affirmation qu'on soutient, et dans *parier* il y a un gain ou une perte à faire.—La Fontaine a bien employé les deux mots, car la tortue *gage* d'abord, elle affirme qu'elle battra le lièvre à la course sans songer à risquer ni à gagner aucun argent, mais quand le lièvre la déclare folle, alors elle insiste et dit je *parie*, c'est-à-dire, je suis prête à risquer un enjeu.

6. *Commère.*. Celle et celui qui tiennent un enfant sur les fonts baptismaux s'appellent *marraine* et *parrain*, ou *commère* et *compère*. Il y a cette différence : l'enfant doit dire ma marraine et mon parrain ; mais les parents de l'enfant et le *compère* disent

ma *commère* en parlant de cette femme ; celle-ci et les parents de l'enfant disent mon *compère* en parlant de cet homme. *Compère* et *commère* sont devenus ensuite des termes d'amitié : bonjour ma bonne *commère*. Cela n'a pas empêché de dire une méchante *commère*, car *commère* signifie aussi une femme bavarde et médisante. De là le mot *commérage* (gossip).—Enfin les deux mots ont été appliqués par plaisanterie aux animaux, comme ici.

Il vous faut purger. Il faut vous purger (voir ix, 2).

Pray take your senses to restore
A grain or two of hellebore.

7. *Ellébore.* Plante beaucoup employée dans la médecine des anciens. On pensait qu'elle guérissait la folie. De là, nous disons qu'un homme a besoin d'ellébore pour signifier que sa tête est troublée.

9 à 12. 'Twas done, the stakes were paid,
And near the goal-tree laid.
Of what, is not a question for this place,
Nor who it was that judged the race.

14. *J'entends.* Je veux dire quatre de ces pas qu'il fait, etc.

Prêt. On écrirait aujourd'hui *près* d'être atteint. Au XVII[e] siècle, on disait pour signifier *sur le point* de, comme ici, *prêt de* aussi bien que *près de*.

15. "*Aux calendes grecques.* C'est-à-dire, il les renvoie à un temps qui ne peut arriver, puisque les Grecs ne comptaient pas par calendes. Les Romains appelaient ainsi le premier de chaque mois."—*Walckenaër.*

16. *Arpenter.* Proprement, mesurer la terre par arpents (un arpent était à peu près un tiers de hectare). Puis mesurer en général. Mais en outre *arpenter* signifie au figuré aller à grands pas. Ainsi le lièvre fait courir à grands pas les chiens à travers les *landes*. Celles-ci sont des terrains incultes qui ne portent que des plantes de très-peu de valeur ou d'aucune valeur.

17. *De reste.* Il avait plus de temps qu'il ne lui en fallait. Il lui en restait pour brouter, etc.

20. *Train de sénateur.* Les sénateurs vont lentement, étant

personnages auxquels leur dignité et leur âge, avancé d'ordinaire, interdisent d'aller vite.

21. *S'évertuer.* C'est faire effort, s'efforcer. Il y a *vertu* dans ce mot, et *vertu* signifie, avant tout, lutte, combat, effort.

22. " C'est l'expression de l'empereur Auguste : FESTINA LENTE, hâtez-vous lentement."—*Walckenaër.*

32. *Avais-je pas.* Manière familière de parler, pour *n'avais je pas?*

34, 35. You're beat, and yet you must allow,
I bore my house upon my back.

Voir cette fable étudiée dans les *Causeries avec mes élèves.*

XXV.

L'ÂNE ET SES MAÎTRES (VI, 11).

D'où vient que personne en la vie
N'est satisfait de son état ?
Tel voudrait bien être soldat
À qui le soldat porte envie.

Certain renard voulut, dit-on,
Se faire loup. Eh ! qui peut dire
Que pour le métier de mouton
Jamais aucun loup ne soupire ?

La Fontaine.

D'où vient, Mécène, que pas un homme ici-bas n'est content de la condition qu'il a choisie ou que le sort lui impose, et que chacun porte envie à la profession de son voisin ?—" Les gens heureux, ces marchands ! " se dit à lui-même le soldat courbé sous les années et brisé par la guerre.—" Ah ! le beau métier, ce métier

des armes ! crie à son tour le marchand, sur son vaisseau jouet des vents. On va se battre, et, tout de suite, on est mort, ou plein de joie et couvert de lauriers."

Horace.

Socrate exprime cette pensée : si nous avions à mettre en commun nos misères pour prendre chacun une part égale dans le monceau, le plus grand nombre des humains aimerait mieux s'en aller avec son lot individuel.

Plutarque.

De même que dans une traversée les personnes qui sont sujettes au mal de mer et qui le redoutent, se figurent qu'elles se trouveront mieux en passant d'une barque dans un brigantin, et d'un brigantin dans une galère : elles n'y gagnent rien toutefois, et transportent seulement avec elles leurs craintes et leurs maux de cœur ; de même, c'est en vain que l'on change de condition : l'âme n'est pas pour cela débarrassée des chagrins et des troubles. Ils viennent, ces troubles, de ce que l'on raisonne mal, de ce que l'on ne peut ni ne sait jouir convenablement de ce que l'on a.

Idem.

L'âne d'un jardinier se plaignait au Destin
De ce qu'on le faisait lever devant l'aurore.
Les coqs, lui disait-il, ont beau chanter matin,
Je suis plus matineux encore.
Et pourquoi ? pour porter des herbes au marché.
Belle nécessité d'interrompre mon somme !
Le Sort, de sa plainte touché,
Lui donne un autre maître ; et l'animal de somme

Passe du jardinier aux mains d'un corroyeur.
La pesanteur des peaux et leur mauvaise odeur
Eurent bientôt choqué l'impertinente bête.
J'ai regret, disait-il, à mon premier seigneur.
Encor, quand il tournait la tête,
J'attrapais, s'il m'en souvient bien,
Quelque morceau de chou qui ne me coûtait rien:
Mais ici point d'aubaine, ou, si j'en ai quelqu'une,
C'est de coups. Il obtint changement de fortune;
Et sur l'état d'un charbonnier
Il fut couché tout le dernier.
Autre plainte. Quoi donc! dit le Sort en colère,
Ce baudet-ci m'occupe autant
Que cent monarques pourraient faire!
Croit-il être le seul qui ne soit pas content?
N'ai-je en l'esprit que son affaire?

Le Sort avait raison. Tous gens sont ainsi faits:
Notre condition jamais ne nous contente;
La pire est toujours la présente.
Nous fatiguons le ciel à force de placets.
Qu'à chacun Jupiter accorde sa requête,
Nous lui romprons encor la tête.

3. *Avoir beau* (voir xvii, 14).

4. *Matineux.* C'est-à-dire, qu'il a l'habitude de se lever matin. Celui qui est simplement *matinal* s'est levé matin une fois, aujourd'hui.

6. *Somme.* *Sommeil* est son synonyme. Il est difficile d'expliquer la différence des deux termes. *Somme* est tout objectif *sommeil* est subjectif. Le *somme* est une chose; aussi dit-on

prendre un somme, non pas *un sommeil*. On fait en une nuit un deux, ou trois *sommes*. Mais on dit : mon *sommeil* a été troublé cette nuit, il a été agité, inquiet ; le vôtre a-t-il été doux et tranquille ? Mon *sommeil* a été interrompu. Ne dites pas un *somme* interrompu, car un *somme* n'a pas d'interruption ; une fois qu'il est fini, c'est tout, un autre peut venir après, mais ce sera un autre.—Si cette distinction est juste, La Fontaine aurait dû employer *sommeil* dans ce vers.

7. *Le Sort*. Il le nomme *Destin* au premier vers. C'est la même chose. Les anciens avaient fait une divinité du *Destin :* il représentait l'enchaînement nécessaire des événements. Ses arrêts étaient immuables, et il était supérieur à Jupiter lui-même. S'il faut distinguer le *Sort* du *Destin*, disons que celui-ci est considéré dans sa force, dans son invincibilité, il est irrésistible. Le *Sort* est aveugle, il agit sans raison ni but.

8. *L'animal de somme*. On dit d'ordinaire *bête de somme*. Ce sont les bêtes employées à porter les fardeaux.

11. They almost choked the foolish beast.

16. *Aubaine*. C'est la succession aux biens d'un étranger qui n'est pas naturalisé. Autrefois les biens de ces étrangers ne passaient pas à leurs héritiers naturels. C'était le souverain qui les prenait à la mort de l'étranger. Or, le droit de prendre ces biens est appelé le *droit d'aubaine*. De là, le mot *aubaine* en est venu à signifier, comme ici, un avantage inattendu, comme l'était une pareille succession. L'âne se plaint de ne plus avoir aucun avantage inattendu chez le corroyeur, comme ce morceau de chou qu'il attrapait quelquefois chez le jardinier.—*L'aubaine* est la succession de *l'aubain*, lequel était un étranger non naturalisé. Ce mot vient du latin ALIBI, *ailleurs*. L'aubain était né ailleurs, à l'étranger.

17. *Une aubaine de coups*. Mauvaise aubaine pour l'âne.

Changement. Sans article (voir xxx, 22).

19. *Coucher*. On dit coucher quelque chose par écrit, c'est-à-dire, le mettre par écrit. Coucher quelqu'un sur une liste, c'est y inscrire son nom. L'âne fut donc inscrit sur la liste des biens du charbonnier.

État. Signifie ici *liste.*

29. *Chacun.* Sous-entendez *de nous.*

Qu'à chacun. C'est-à-dire, supposé que Jupiter accorde à chacun de nous sa requête, etc.

30. *Rompre la tête à quelqu'un.* C'est l'importuner à force de lui demander la chose. En effet, ces importuns qui sollicitent à outrance semblent vous mettre la tête en morceaux. Ils vous rendraient fou.

29, 30. Were Jove to grant all we request,
The din renewed, his head would burst.

XXVI.

LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE (VII, 1).

La fable n'était chez La Fontaine que la forme préférée d'un génie bien plus vaste que ce genre de poésie.

A. Vinet.

Hélas ! on voit que de tout temps
Les petits ont pâti des sottises des grands.

La Fontaine.

On opprime le faible, on ménage le fort.
C'est vrai de notre temps comme au vieux temps de
Rome. . . .
J'irai dans l'avenir aussi loin qu'on voudra.
Cela fut et cela sera,
Tant qu'autour du soleil tourneront les planètes,
Tant que sur la terre on verra
Des petits et des grands, des hommes et des bêtes.

M. Viennet.

Jupin pour chaque état mit deux tables au monde :
L'adroit, le vigilant et le fort sont assis
À la première ; et les petits
Mangent leur reste à la seconde.

La Fontaine.

Nul animal n'est plus propre que le renard au rôle de courtisan. Il n'a pas la physionomie béate et perfide du chat. Son long museau effilé et fendu, ses yeux brillants et intelligents, indiquent tout d'abord un fripon, mais un fripon de qualité et de mérite. Il est agile et infatigable, et l'on devine, en voyant ses membres alertes et dispos, qu'il n'attendra pas chez lui la fortune. Sa fourrure est riche, et sa queue magnifique. Ce sont là de beaux habits qui lui siéront bien dans une antichambre. Il est brave, mord le fusil du chasseur, et se laisse tuer sans crier ; mais il n'a pas la vanité du courage, préfère la ruse à la violence, et fuit de loin le danger : un courtisan a besoin d'être à la fois intrépide et souple.

H. Taine.

J'approchai par degrés de l'oreille des rois,
Et bientôt en oracle on érigea ma voix.
J'étudiai leur cœur, je flattai leurs caprices,
Je leur semai de fleurs le bord des précipices ;
Près de leurs passions rien ne me fut sacré ;
De mesure et de poids je changeais à leur gré. . .
Prêtant à leurs fureurs des couleurs favorables,
Et prodigue surtout du sang des misérables.

Mathan dans Racine.

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur

Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisait aux animaux la guerre.
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés.
On n'en voyait point d'occupés
À chercher le soutien d'une mourante vie;
Nul mets n'excitait leur envie;
Ni loups ni renards n'épiaient
La douce et l'innocente proie;
Les tourterelles se fuyaient:
Plus d'amour, partant plus de joie.
Le lion tint conseil et dit: Mes chers amis,
Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune.
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux;
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévouements.
Ne nous flattons donc point; voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avaient-ils fait? nulle offense;
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.
Je me dévouerai donc, s'il le faut; mais je pense

Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi;
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.
Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
Eh bien! manger moutons, canaille, sotte espèce,
Est-ce un péché? Non, non. Vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur:
Et quant au berger, l'on peut dire
Qu'il était digne de tous maux,
Étant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire.
Ainsi dit le renard; et flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances,
Les moins pardonnables offenses:
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
Au dire de chacun, étaient de petits saints.
L'âne vint à son tour, et dit: J'ai souvenance
Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue;
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net.
À ces mots, on cria haro sur le baudet.
Un loup, quelque peu clerc, prouva par sa harangue
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal.

Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui! quel crime abominable!
Rien que la mort n'était capable
D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.

Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

1, 2, 3. *Terreur, fureur, crime.* Remarquez comme ces mots sont choisis pour exprimer les choses au superlatif, et comme ils préparent le nom du terrible fléau, la peste.

2. *Fureur.* Mot qui ne semble guère convenir quand on parle du ciel, de Dieu. Car la *fureur* est une colère extrême. Or Dieu n'a pas de passion. Mais la langue des hommes s'exprime ainsi. C'est du reste un terme reçu dans l'Écriture sainte : "Seigneur, ne me repoussez pas dans votre *fureur*."

3. *Inventa.* Prétérit défini. Cette heure de la fureur du ciel sonne terriblement pour le monde des animaux (voir les *Entretiens*, p. 5).

Crime. C'est proprement une très-grave infraction à la morale ou à la loi. C'est par exagération qu'on appelle *crime* des actions simplement blâmables. Cependant il y a des degrés dans les *crimes :* "Quelques *crimes* toujours précèdent les grands *crimes.*" Racine.—Le *forfait* est un grand crime, un crime énorme. Il y a audace dans le *forfait.*—La *faute* est à l'autre bout : c'est quelque chose de léger. Il y a pourtant de grandes *fautes*, mais quelque grandes qu'elles soient, elles ne sont point encore des *crimes.* "J'ai fait de grandes *fautes* que j'ai bien expiées, mais le *crime* jamais n'approcha de mon cœur." J. J. Rousseau.—Et le *péché?* C'est à l'église qu'on en parle : il offense Dieu.—Et le *délit?* Il offense la société ; c'est au tribunal à le punir.

8. *D'occupés.* Ce *de* est partitif. Construisez grammaticalement : d'occupés, on n'en voyait point.

9. *Mourante vie.* Quelle belle opposition d'idées : vie, mort ! une vie qui se meurt.

10. *Nul, aucun.* Ces deux indéfinis sont-ils synonymes? (Voir les *Entretiens*, p. 195.)

11. *Épier* et *guetter* sont synonymes. *Guetter* est dérivé du vieux verbe allemand WAHTEN, lequel signifiait faire la garde (WAIT). Nous disons *faire le guet*, c'est-à-dire, observer attentivement ce qui se passe. Il a l'œil, ou l'oreille au guet. Ne dites-vous pas, HE IS ON THE WATCH? Voyez le savetier de La Fontaine (xliii, 44). *Guetter*, c'est donc observer avec soin et secrètement. Le chat *guette* la souris au passage.—On *guette*, pour agir aussitôt que l'objet observé ou que l'occasion attendue se présentera: c'est ainsi que notre renard *guettait* les poules, qu'une araignée *guette* sa proie.—*Épier* ne comprend pas ainsi une action immédiate: les espions *épient* les mouvements de l'ennemi; quand ils les auront découverts, ils n'attaqueront pas l'ennemi, ils iront simplement faire leur rapport au chef. Une compagnie de soldats qui en aurait *guetté* une autre tomberait sur elle aussitôt qu'elle l'apercevrait.

12. *La douce et l'innocente proie.* Voilà un substantif, *proie*, qui est accompagné de l'article répété: cette répétition est-elle permise? ne faut-il pas dire: la douce et innocente proie? (*Entretiens*, p. 74.)

14. *Plus d'amour.* Signifie que l'amour a cessé ou doit cesser: ici l'amour a cessé. Si l'on dit à un inférieur qui s'obstine à parler: *plus* un mot, cela signifie qu'il doit se taire absolument et tout de suite.

Partant. Par conséquent.

15. *Tint.* Pourquoi ce passé défini après tous les imparfaits qui précèdent? (*Entretiens*, p. 6.)

Mes chers amis. Quel langage pour ce lion-Louis XIV! Il doit être bien réduit pour parler de la sorte.

17. *Péchés* (voir la note sous le vers 3).

Infortune. C'est une mauvaise fortune, le contraire de la bonne fortune. La Fortune, chez les païens, présidait aux hasards de la vie.—*Malheur* ressemble à *infortune*, car il est dérivé de *mal*, mauvais, et AUGURIUM présage, chance. Mais cette déesse, la Fortune, est plus cruelle et plus persistante, quand elle

nous poursuit, qu'une simple chance qui nous est contraire. Aussi l'INFORTUNE est plus longue ou plus considérable que le *malheur*. Bossuet raconte les *malheurs* de Henriette de France, mais quand il envisage, dit-il, les *infortunes* inouies d'une si grande reine, il ne trouve plus de paroles.—L'*adversité* est aussi la chance, la fortune, le sort qui est contre nous. Mais ce mot présente surtout l'idée d'un adversaire, et conséquemment d'une lutte. Nous luttons contre l'*adversité*, tandis que nous sommes plongés dans l'*infortune*. Et la *disgrâce?* Vous étiez un favori de la Fortune : vous ne l'êtes plus. Tous ces mots sont bien païens dans leur origine.

19. *Traits. Un trait :* toute arme qui est lancée avec la main ou avec un instrument. La *flèche* est un trait qu'on tire avec un arc ou une arbalète. C'est avec la main qu'on lance les *dards* et les *javelots*.—Que sont les traits du céleste courroux? Au 1er chant de l'Iliade, Apollon lance ses flèches sur les Grecs : ce sont les rayons brûlants du soleil, lesquels engendrent la peste dans l'armée. Voilà les *traits* de ce dieu irrité. Le *trait* que lançait Jupiter était la foudre.

Courroux. Employé surtout en poésie. Un synonyme de *colère*, mais c'est particulièrement la colère d'un être divin ou puissant. " Vous sentirez ce que peut le *courroux* d'une déesse," dit Calypso à Mentor. Dans la 1re scène de l'Athalie de Racine, Abner dit à Joad en parlant de la reine :

> " Croyez-moi, plus j'y pense, et moins je puis douter
> Que sur vous son *courroux* ne soit prêt d'éclater."

La noblesse qu'on attribue au lion, et sa force, permettent de dire le *courroux* du lion.

22. *Dévouements.* On fait des dévouements, c'est-à-dire, on immole en sacrifice aux dieux une victime.

25 *Gloutons* Ces appétits sont excessifs; car un *glouton* mange avec excès. Ce mot vient de GLUTONEM qui a pour racine GLUTUS, gosier. Le *glouton* a donc beaucoup de gosier. Le *goulu* mange avec avidité, il a beaucoup de GOULE, vieux mot qui signifie gueule. Il mange à *goulée*. Ce mot signifie grande bouchée. Vous voyez qu'il est avide.—Et le *gourmand?* Il

aime à manger, il est amateur de bonne chère. Il lui faut la quantité, mais aussi la qualité. Il fait cas des plats comme le *gourmet* des vins. Celui-ci se connaît en vins et n'aime que les bons. —Le *friand* est de la famille du *gourmand*, mais il n'estime que la qualité ; il lui faut du très-délicat, du léger, de l'exquis. Devant nos mets de tous les jours, il fait la moue. Peu lui suffit du reste. Quel contraste avec notre *glouton* dont le gosier est comme un abîme qui engloutit tout, n'importe quelle chair.

26. *Force moutons.* C'est une grande quantité (iv, 27).

27. *Nulle offense* (voir la note sous le vers 10).

33. *Périsse.* Pourquoi ce subjonctif ? (*Entretiens*, verbes de sentiment, p. 261).

36 *Canaille.* C'est la populace : des moutons pour le roi et le renard son courtisan ne sont qu'une vile populace. *Canaille* est l'italien CANAGLIA introduit dans le français au XVI[e] siècle ; notre vieille langue disait CHIENAILLE. Le terme est méprisant puisqu'il a pour étymologie CANIS chien.

37. Péché (voir la note sous le vers 3).

42. *Chimérique.* Ce qui est *chimérique* est une chimère, c'est-à-dire, n'a pas de fondement.

43. *D'applaudir.* Commencèrent, ou se hâtèrent, est sous-entendu : les flatteurs commencèrent d'applaudir.

47. *Mâtin.* Gros chien qui garde la cour et la maison ; en anglais MASTIFF. Le vieux français disait MASTIN, l'italien dit MASTINO. C'est dérivé du bas latin MANSATINUS qui vient de MANSUM maison. MANSUM est tiré de MANERE rester. Donc le MANSATINUS, le MASTINO, le MASTIFF ou le *mâtin* reste à la maison ; il la garde.

51, 52, 53. Keen hunger, leisure, tender grass,
And add to these the devil too,
All tempted me the deed to do.
I browsed the bigness of my tongue.

54. *Nul droit* (voir sous le vers 10).

Parler net. C'est parler clairement, sans faire de détour. *Net* est pris adverbialement dans cette expression.

55. *Haro.* Crier *haro* sur quelqu'un, c'est protester, élever la voix contre ce qu'il fait ou dit. L'origine de ce mot n'est pas

certaine. On a cru longtemps qu'il venait de *Ha Raoul*, une sorte d'appel à la justice de Raoul ou Rollon, premier duc de Normandie, prince qui faisait rigoureusement observer les lois. Cette origine de *haro* est aujourd'hui contestée. Diez en a une autre qui n'est pas plus certaine : *haro* vient du saxon HEROD, dit-il, mot qui signifie *ici*. *Haro!* viens ici. viens à mon secours contre ce criminel.

Baudet. Vient de BAUD qui fut d'abord BALD, mot de l'ancien français qui signifiait gai, content, hardi. Ce mot BAUD est resté dans le verbe s'ébaudir, se réjouir. L'anglais a un terme semblable, BOLD. BOLD et BAUD ont pour étymologie l'ancien haut allemand BALD. On a donné à l'âne le nom de baudet parce qu'il a l'air BAUD, c'est-à-dire, gai et hardi.

56. *Clerc*. Opposé à *laïque*. Le clerc appartient au clergé. Tel est le sens premier du mot. Il signifie ensuite, comme ici, un homme lettré, un savant. Au moyen âge la science appartenait presque exclusivement aux *clercs*, aux membres du clergé.

58. *Pelé*. Qui n'a plus de poils. "Il vit le cou du chien *pelé*" (iv, 32). Un *pelé*, est-ce celui qui n'a plus de cheveux, ou bien celui qui porte des habits *pelés?* Ici évidemment *pelé* signifie que l'âne avait perdu ses poils. Il était galeux du reste.

Galeux. Qui a la gale, maladie de la peau extrêmement contagieuse. On dit d'un homme méchant, de celui qui a une très-mauvaise langue : c'est une véritable *gale*. Et l'on appelle *brebis galeuse* une personne dont la fréquentation est dangereuse : évitez-la comme la *gale*.

D'où. Pour *duquel*. Cet emploi de *d'où* est-il permis? (*Entretiens*, p. 170).

59. *Peccadille*. Petite faute, de l'italien PECCADIGLIO, lequel est un diminutif tiré du latin PECCATUM péché. La *peccadille* est donc un petit péché.

64. *Les jugements de cour*. "Non-seulement les jugements de cour, mais les jugements de ville, et, je crois, ceux de village."—*Chamfort*.

Voir cette fable étudiée dans les *Causeries avec mes élèves* et dans les *Petites causeries*.

XXVII.

LE FERMIER, LE CHIEN ET LE RENARD (XI, 3).

La Fontaine est un Gaulois qui parle à des Gaulois. Avec Rabelais, Voltaire et Molière, il est notre miroir le plus fidèle. Platon, à ce qu'on rapporte, ayant appris que le grand roi voulait connaître les Athéniens, fut d'avis qu'on lui envoyât les comédies d'Aristophane; si le grand roi voulait nous connaître, ce sont les livres de La Fontaine qu'il faudrait lui porter.

H. Taine.

PROVERBE : L'œil du maître engraisse le cheval.

MÉNALCAS.

Dis-moi, Damœtas : à qui est ce troupeau ?
Est-ce à Mélibée ?

DAMŒTAS.

Non ; mais à Ægon, qui depuis peu me l'a confié.

MÉNALCAS.

Pauvres brebis, troupeau toujours malheureux! tandis que le maître courtise Néæra, et craint qu'elle ne me préfère à lui, un mercenaire trait les brebis deux fois par heure, dérobant ainsi et le lait aux agneaux et la force à leurs mères.

Virgile.

Le loup et le renard sont d'étranges voisins :
Je ne bâtirai point autour de leur demeure.
Ce dernier guettait à toute heure
Les poules d'un fermier ; et, quoique des plus fins,
Il n'avait pu donner d'atteinte à la volaille.
D'une part l'appétit, de l'autre le danger,
N'étaient pas au compère un embarras léger.
Hé quoi ! dit-il, cette canaille
Se moque impunément de moi !
Je vais, je viens, je me travaille,
J'imagine cent tours : le rustre, en paix chez soi,
Vous fait argent de tout, convertit en monnaie
Ses chapons, sa poulaille ; il en a même au croc ;
Et moi, maître passé, quand j'attrape un vieux coq,
Je suis au comble de la joie !
Pourquoi sire Jupin m'a-t-il donc appelé
Au métier de renard ? Je jure les puissances
De l'Olympe et du Styx, il en sera parlé.
Roulant en son cœur ces vengeances,
Il choisit une nuit libérale en pavots :
Chacun était plongé dans un profond repos ;
Le maître du logis, les valets, le chien même,
Poules, poulets, chapons, tout dormait. Le fermier,
Laissant ouvert son poulailler,
Commit une sottise extrême.
Le voleur tourne tant qu'il entre au lieu guetté,
Le dépeuple, remplit de meurtres la cité.
Les marques de sa cruauté
Parurent avec l'aube : on vit un étalage

De corps sanglants et de carnage.
Peu s'en fallut que le soleil
Ne rebroussât d'horreur vers le manoir liquide.
Tel, et d'un spectacle pareil,
Apollon irrité contre le fier Atride
Joncha son camp de morts: on vit presque détruit
L'ost des Grecs ; et ce fut l'ouvrage d'une nuit.
Tel encor autour de sa tente
Ajax, à l'âme impatiente,
De moutons et de boucs fit un vaste débris,
Croyant tuer en eux son concurrent Ulysse,
Et les auteurs de l'injustice
Par qui l'autre emporta le prix.
Le renard, autre Ajax, aux volailles funeste,
Emporte ce qu'il peut, laisse étendu le reste.
Le maître ne trouva de recours qu'à crier
Contre ses gens, son chien : c'est l'ordinaire usage.
Ah ! maudit animal, qui n'es bon qu'à noyer,
Que n'avertissais-tu dès l'abord du carnage ?—
Que ne l'évitiez-vous ? c'eût été plus tôt fait :
Si vous, maître et fermier, à qui touche le fait,
Dormez sans avoir soin que la porte soit close,
Voulez-vous que moi, chien, qui n'ai rien à la chose,
Sans aucun intérêt je perde le repos ?
Ce chien parlait très à propos :
Son raisonnement pouvait être
Fort bon dans la bouche d'un maître ;
Mais, n'étant que d'un simple chien,
On trouva qu'il ne valait rien :
On vous sangla le pauvre drille.

Toi donc, qui que tu sois, ô père de famille
(Et je ne t'ai jamais envié cet honneur),
T'attendre aux yeux d'autrui quand tu dors, c'est erreur.
Couche-toi le dernier, et vois fermer ta porte.
Que si quelque affaire t'importe,
Ne la fais point par procureur.

2. *Autour.* Signifie d'abord le tour de : *autour* de la ville. Mais, en second lieu, il signifie comme ici *près de :* il n'a *autour* de lui que des amis (vers 37).

Point. La négation forte (voir i, 15).

5. He could not get a fowl to eat.

Atteinte. C'est d'abord l'action d'atteindre, et ensuite un préjudice. On dit les *atteintes* du froid, pour signifier le mal, le préjudice que cause le froid. Quand on calomnie autrui, on porte *atteinte* à sa réputation, on lui cause un préjudice. Les deux sens conviennent ici : le renard n'avait pas *atteint* la volaille, il n'était pas arrivé à la toucher; ou bien, il ne lui avait causé aucun préjudice. Vous voyez qu'un sens mène à l'autre.

7. *Un embarras.* *Étaient* est pluriel, et il nomme deux embarras, semble-t-il, appétit et danger. N'y a-t-il pas deux embarras réellement? Vous comprendrez ce singulier si vous dites : l'appétit et le danger le mettaient dans un embarras, etc. En effet, supprimez une de ces deux choses, l'autre s'efface à l'instant, ou plutôt l'embarras, l'unique embarras n'existe plus.

Compère (voir xxiv, 6).

8. *Canaille* (voir xxvi, 36).

10. *Je me travaille* (voir iii, 4). Gradation sur les deux verbes précédents : il fait des efforts de ruse, il se tourmente l'esprit pour arriver au moyen de prendre une volaille. *J'imagine cent tours* explique *je me travaille.* M. E. Wright traduit :

I go and come, and rack my brains.

11. *Chez soi.* On peut dire *chez lui ;* je préfère *chez soi* (voir les *Entretiens*, 149).

Rustre. Comme il est méprisant d'appeler ainsi le fermier ! La Fontaine entre toujours dans l'esprit de ses personnages, et ainsi il les rend éloquents (voir viii, 21).

12. *Vous.* Le sens semble être complet si l'on dit : fait argent de tout. Dès lors *vous* serait simplement redondant, explétif, comme l'appelle M. Littré. Cependant il est si loin d'être explétif que la phrase perdrait beaucoup de sa beauté, si on le retranchait. Que signifie donc ce *vous ?* Il marque la facilité avec laquelle le rustre fait argent de tout. C'est comme si le poëte nous invitait à assister à ce spectacle. Il fait argent de tout si bien que *vous* auriez plaisir à le voir. *Vous* dans des phrases semblables est un datif. C'est *pour vous,* pour votre plaisir. Ainsi au vers 13 de la fable xxi, La Fontaine dit :

Le père mort, les fils *vous* retournent le champ.

C'est *pour vous,* semble-t-il, pour vous faire jouir d'un spectacle qu'ils remuent ainsi le champ paternel.—Et dans la fable xxx, vers 25 :

Et d'Indou qu'il était on *vous* le fait Lapon.

Avec quelle facilité, on fait passer le follet du midi au septentrion ! Un vrai spectacle pour vous !

Et le renard sorti du puits qui y laisse le bouc (xxxii, 22.)

Et *vous* lui fait un beau sermon.—Si vous étiez là, vous auriez du plaisir à l'entendre. On dirait qu'il prêche *pour vous* pour vous amuser.

Et dans notre fable au vers 59 :

On *vous* sangla le pauvre drille.

Encore un spectacle, quoique triste.

13. *Poulaille.* C'est l'ensemble des poules et des oiseaux nourris dans la basse-cour. On n'emploie plus ce mot aujourd'hui. On dit *volaille.*

Croc. Prononcez *Kro.* La Fontaine l'a fait rimer avec *Coq ;* il a dû prononcer ce dernier comme anciennement *Ko.* Connaissez-vous le *croc ?* C'est un grappin, un crochet, une branche recourbée au moyen de laquelle on suspend quelque chose, de la viande, des vêtements, une épée. Quand on suspend l'épée au *croc,* au lieu de la porter au côté, c'est qu'on quitte l'état mili-

taire. Il s'agit ici de viande, de poulets que le fermier fait rôtir en les suspendant au *croc* devant le feu. Il faut qu'un fermier soit presque riche pour se permettre ce luxe de table. Notre renard fait si peu de mal aux poulets que le fermier en vend en abondance, et même il en mange !

14. *Maître passé.* C'est-à-dire, *passé maître.* On dit en France subir ou passer un examen, passer bachelier, passer docteur, *passer maître* dans une science ou dans un art. C'est comme si le renard disait : Moi qui ai fait mes examens, qui ai reçu mon diplôme de maître en ruses, artifices, et tromperie !

15. *Comble.* C'est le plus haut point (proprement le *comble* est la construction qui couronne un édifice, c'est l'opposé du fondement). Il est au *comble* de la gloire, de ses vœux, du bonheur. Le *comble* de l'ennui, des malheurs, des abominations, de l'iniquité.

16. *Jupin.* Nom donné anciennement à Jupiter. On ne l'emploie plus aujourd'hui qu'en badinant.

18. *En.* Cet *en* est bien vague, et ce vague est beau, très-riche. Il sera parlé de ce que le renard a dans la tête, de ce qu'il complote, des vengeances qu'il roule en son cœur, de lui-même et de l'action d'éclat qu'il a juré d'accomplir. Il y a tout cela dans ce petit mot.

19. *Roulant.* Quelle expressive image ! Ne voyez-vous pas ces projets de vengeances que notre héros semble remuer, agiter, retourner en tout sens dans son esprit pour mieux en assurer l'exécution ? C'est dans l'esprit qu'on *roule* ses projets ; on ne dit guère *rouler* dans le cœur ; mais n'est-ce pas une beauté de le dire ici ? Ces projets sont si chers au renard qu'on dirait qu'il les forme dans son cœur plutôt que dans son esprit.

En son cœur. En ėt dans (voir ii, 2).

Ces vengeances. Ces . . . . lesquelles ? elles sont enfermées dans ce petit mot *en :* il *en* sera parlé.

20. *Libérale en pavots.* Le suc du pavot fait dormir. On a donc dit *les pavots* pour le sommeil. Une nuit sans *pavots* est une nuit d'insomnie ; très-mauvaise chose.

25. *Commit une sottise extrême.* Toute la morale de la fable est là.

Sottise extrême ou *extrême sottise* (voir *Entretiens*, p. 118).

26. *Au lieu* ou *dans* le lieu? (Voir ii, 2.)

29. *Étalage.* C'est proprement une exposition de marchandises. Le marchand déploie et *étale* ses marchandises pour faire venir les chalands. Tous ces corps sanglants du poulailler sont comme un *étalage.*

30. *Carnage.* Tuerie, massacre. Ce mot n'est pas inutile après *corps sanglants*, car il y avait là d'autres traces du carnage que ces corps ; il y avait des ailes, des pattes, des têtes, etc., des membres séparés du corps. Le mot *carnage* embrasse tout ce qui couvre ce champ du massacre.

32. *Rebrousser.* C'est retourner en arrière. Ce mot signifie proprement *relever en sens contraire* les cheveux ou les poils. Les chats n'aiment pas à être caressés de cette manière, c'est-à-dire à *rebrousse-poil*, à *contre-poil.* Ne brossez pas votre chapeau à *rebrousse-poil.* De là on dit *rebrousser* chemin ; et puis *rebrousser*, employé seul et devenu verbe neutre, comme ici.

Manoir. Le lieu où l'on demeure. Le manoir liquide est la mer, comme le sombre manoir est la demeure de Pluton.

33. *Tel.* Dans le haut style (c'est le ton que prend le poëte en cet endroit), *tel* s'emploie pour exprimer une comparaison. Complétez ainsi : étant *tel* que le renard, c'est-à-dire, agissant comme lui, faisant aussi un horrible carnage, Apollon, etc. En style moins élevé on exprimerait la comparaison de cette manière : c'est ainsi qu'Apollon, etc.

D'un spectacle pareil est isolé dans la phrase ; ce *d'* n'est en relation avec rien d'exprimé, et est difficile à expliquer. C'est un *de* absolu. L'idée est : c'est ainsi qu'Apollon, nous donnant un spectacle pareil à celui de cet étalage de corps sanglants, joncha de morts, etc. ; ou bien, nous offrant l'image *d'* un spectacle, etc.

34. *Fier Atride.* C'est Agamemnon, petit-fils d'Atrée. Lui et son frère Ménélas étaient appelés les *Atrides.* Apollon était irrité contre Agamemnon (voir l'Iliade d'Homère, chant i, vers 9 et suivants), parce qu'il avait enlevé à son prêtre Chrysès la fille de celui-ci, Chryséis. Ce dieu frappa de la peste l'armée des Grecs pour venger l'insulte faite à son ministre.

35. *Joncha.* Ce verbe vient de *jonc* (en anglais RUSH). C'est donc parsemer et couvrir de *joncs.* On étend ensuite le sens et l'on dit joncher de branches, de feuilles, etc., TO STREW WITH. L'idée d'une grande quantité est ainsi entrée dans ce mot quelques morts ne *joncheraient* pas le camp de morts.

36. *Ost.* Vieux mot signifiant armée.

Ouvrage d'une nuit. Il s'agit du carnage fait par le renard.

38. *Ajax* (voir le tragédie d'Eschyle, qui porte ce titre). Le plus vaillant des Grecs après Achille. Quand celui-ci fut mort, ses armes furent demandées par Ulysse et Ajax. Les chefs grecs les donnèrent au premier. De douleur et de colère, Ajax devint fou furieux, et dans sa folie il massacra les troupeaux de l'armée, pensant qu'il tuait les Atrides et Ulysse. Quand sa raison lui revint, il fut si honteux de son action qu'il se tua.

42. *L'autre.* C'est Ulysse.

Par qui. Pour *par laquelle* (voir *Entretiens*, p. 160 et 166).

43. *Autre Ajax.* The fox thus having Ajax played.

Funeste. Qui porte avec soi le malheur, la désolation. Ce terme, en latin FUNESTUS, a pour racine FUNUS qui signifie funérailles, mort. Ce qui est *funeste* est donc souillé par la mort. Dans notre passage *funeste* a toute la force du sens étymologique.

45. *Ne trouva de recours.* Quelle autre ressource y avait-il pour lui? Où se réfugier? Comment se soulager en présence de ce désastre du poulailler?—Il n'avait pas à chercher de recours ni de soulagement. Il devait faire son MEÂ CULPÂ, puisqu'il avait laissé ouvert le poulailler, *sottise extrême,* dit La Fontaine. Mais l'homme est facilement injuste, et, dans le malheur qu'il s'est attiré, il accuse les autres au lieu de s'accuser lui-même: *c'est l'ordinaire usage.*

46. *L'ordinaire usage* (sur la place de l'adjectif, voir *Entretiens*, p. 118).

49. *C'eût été plus tôt fait.* Cela eût été plus simple et plus facile.

50. *À qui touche le fait.* C'est-à-dire, qui a de l'intérêt dans la chose.

51. *Close, fermée.* Il est regrettable que le verbe *fermer* ai

presque chassé de la langue le verbe *clore*. L'étymologie con damnerait cette substitution, car FIRMARE, d'où vient *fermer*, signifie rendre ferme, fortifier. Dans ce sens on dit bien fermer la porte, c'est-à-dire l'arrêter par la pêne ou par un loquet. Mais *clore* qui a pour étymologie CLAUDERE a précisément le sens qu'on exprime généralement par le verbe *fermer*. Malheureusement il ne conserve aujourd'hui que ces formes : *je clos, tu clos, il clôt ; je clorai ; je clorais ; clos ; que je close* et le participe *clos, close*. M. Littré dit qu'on ne peut guère trouver la nuance qui distingue dans leur signification *clore* et *fermer*. Il y en a une cependant, et chose étrange, c'est le mot *clore* qui semble signifier le plus. Ce qui est *clos* est *fermé* d'une manière plus permanente, il est *fermé* au superlatif. Ainsi je *ferme* ma lettre, mon ami l'ouvrira. Mais cela doit être pour vous *lettre close* signifie que vous ne devez jamais en prendre connaissance. Ma porte est *close* pour cette homme : je ne la lui ouvrirai jamais ; c'est-à-dire, ma maison lui est interdite. C'est de cette manière que la porte du poulailler devait être *close* pour le renard. Votre chambre est *fermée* si les portes et les fenêtres en sont *fermées*, mais pour qu'elle soit *close* il faut que l'air ni le froid n'y pénètrent par aucun passage.

54. *À propos.* Comme il convenait.

57. *N'étant que d'un simple chien.* Molière exprime la même idée dans Amphitryon, acte ii, scène 1 :

> "Tous les discours sont des sottises,
> Partant d'un homme sans éclat ;
> Ce serait paroles exquises,
> Si c'était un grand qui parlât."

C'est pour cela que notre orateur fut sanglé.

59. *Vous* (voir vers 12).

Sangla. Une *sangle* est une bande de cuir. *Sangler* est proprement donner des coups de sangle ; il signifie ensuite donner des coups avec force.

Pauvre drille. C'est-à-dire pauvre diable. *Drille* signifia d'abord un soldat à pied lequel était peu estimé. Il est tiré d'un vieux mot allemand qui signifait serviteur, DRIGIL.

64. *Que si.* Que précède élégamment *si* au commencement d'une phrase. Ce *que* s'expliquerait grammaticalement ainsi : *je dis que,* si quelque affaire t'importe, tu ne dois pas la faire par procureur. Mais alors l'emploi de l'impératif que nous avons semble peu justifié. Cette tournure est admise cependant.

XXVIII.

LE LION ET LE MOUCHERON (II, 9).

La Fortune se plaît à faire de ces coups :
Tout vainqueur insolent à sa perte travaille.
Défions-nous du Sort, et prenons garde à nous
Après le gain d'une bataille.

La Fontaine.

Un rien nous met à terre : il suffit d'un seul jour
Pour nous voir et monter et tomber tour à tour.

Euripide.

La force des petits a des jours où elle est irrésistible, mais comme un rien l'élève, un rien la renverse, et le moucheron, vainqueur du lion, périt dans la toile de l'araignée.

Saint-Marc Girardin.

Il n'est point, en un mot, de petit ennemi :
Le plus faible est toujours à craindre.

M. Viennet.

Va-t'en, chétif insecte, excrément de la terre !
C'est en ces mots que le lion
Parlait un jour au moucheron.
L'autre lui déclara la guerre :
Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de roi

Me fasse peur ni me soucie ?
Un bœuf est plus puissant que toi ;
Je le mène à ma fantaisie.
À peine il achevait ces mots,
Que lui-même il sonna la charge,
Fut le trompette et le héros.
Dans l'abord il se met au large ;
Puis prend son temps, fond sur le cou
Du lion, qu'il rend presque fou.
Le quadrupède écume, et son œil étincelle ;
Il rugit. On se cache, on tremble à l'environ ;
Et cette alarme universelle
Est l'ouvrage d'un moucheron.
Un avorton de mouche en cent lieux le harcelle ;
Tantôt pique l'échine, et tantôt le museau,
Tantôt entre au fond du naseau.
La rage alors se trouve à son faîte montée.
L'invisible ennemi triomphe, et rit de voir
Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée
Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.
Le malheureux lion se déchire lui-même,
Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs,
Bat l'air, qui n'en peut mais ; et sa fureur extrême
Le fatigue, l'abat : le voilà sur les dents.
L'insecte, du combat, se retire avec gloire :
Comme il sonna la charge, il sonne la victoire,
Va partout l'annoncer, et rencontre en chemin
L'embuscade d'une araignée ;
Il y rencontre aussi sa fin.

Quelle chose par là nous peut être enseignée ?
J'en vois deux, dont l'une est qu'entre nos ennemis
Les plus à craindre sont souvent les plus petits ;
L'autre, qu'aux grands périls tel a pu se soustraire,
Qui périt pour la moindre affaire.

1. *Chétif.* Qui a peu de valeur ou peu de force (voir iii, 9).
Go, paltry insect, nature's meanest brat !

6. *Soucier.* Verbe actif, signifie causer de l'inquiétude.

10, 11. Himself he blew the battle charge,
Himself both trumpeter and hero.

12. *Dans l'abord.* Au commencement. Cette expression est plusieurs fois employée par La Fontaine et par Molière.

Se met au large. Dans cette expression *large* est un substantif, le *large*, c'est-à-dire la mer à distance des côtes, la pleine mer. Les vaisseaux s'éloignent des côtes, ils prennent le *large.* On dit dans le même sens : les vaisseaux se mettent *au large.* Eh bien ! le moucheron ne touche ni n'approche le lion d'abord, il met ou se met au large, dans l'air, à distance de l'ennemi.

13. *Prend son temps.* Peut signifier qu'il ne se presse pas, ou bien qu'il choisit son moment, le moment favorable.

15. With foaming mouth and flashing eye,
He roars.

16. *À l'environ.* *Environs,* substantif, n'a pas de singulier. On dit les environs. La Fontaine aurait dû écrire : Aux environs.

17, 18. Such mortal terror at
The work of one poor gnat.

19. *Avorton.* En effet un moucheron est comme une mouche manquée, une mouche qui n'a pas atteint son entier développement.

Harceler. "C'est, dit M. Littré, tourmenter par de petites, mais de fréquentes attaques." D'où vient ce mot ? M. Diez le fait venir de *herce* que nous écrivons maintenant *herse.* C'est l'anglais HARROW, lequel en effet réunit aussi les sens de *herser*

et de *tourmenter*. Ainsi *harceler* quelqu'un serait agir sur lui comme la herse agit sur la terre. Mais je préfère pour étymologie le vieux mot français HARCELLE, un diminutif de HART, qui était une petite baguette servant à faire aller les chevaux. On voit là ces coups fréquents, ces attaques répétées qui constituent l'idée de harceler. *Harasser* aurait la même origine, HAR ou HART, cette petit baguette.

20. *Museau.* La face des mammifères. C'est le bas latin MUSUS qui se rattache à MORSUS, ce avec quoi on mord (MORDERE, mordre). La *gueule* est la bouche des quadrupèdes carnassiers. On dit donc la *gueule* ou le *museau* du lion, la *gueule* le plus souvent.—L'homme a une *bouche*. Cependant on dit aussi la bouche du cheval, et même la bouche de l'âne, du mulet, du chameau, du bœuf, et en général des animaux qu'on monte ou que l'on attelle. On leur fait cet honneur, parce qu'ils sont les compagnons de travail de l'homme. En dehors de la science, c'est-à-dire de l'histoire naturelle, on ne dit pas la *bouche* mais la *gueule* du taureau, de la vache, du chien, du lion, du chat, etc.

21. *Naseau.* C'est l'orifice externe des narines de l'animal Rapprochez de ce mot : *nez*, *narine*, *nasal* (sons nasaux, voyelles nasales), *nasard* (un ton nasard), une *nasarde*, qui est une chiquenaude sur le nez, *nasiller*, parler du nez, *nasillement*, le défaut de nasiller, et *nasillard*, celui qui a ce défaut.

23, 24, 25. En d'autres mots : L'invisible ennemi (ce moucheron que le lion ne voit plus, mais dont il sent cruellement les piqûres) triomphe, et rit de voir qu'il n'y a dans la bête irritée aucune griffe ni aucune dent qui ne soit employée à le mettre en sang.—Ainsi toutes les armes du lion sont tournées contre lui-même.

25. *Ne fasse son devoir.* Singulier devoir ! mais *faire son devoir* signifie quelquefois simplement *se bien acquitter* d'une chose. Cette méchante langue fait bien son devoir de déchirer les gens : c'est-à-dire, elle s'acquitte très-bien de cette vilaine chose, elle s'y emploie. Ainsi les griffes et les dents du lion s'emploient (comme si elles remplissaient un devoir) à déchirer son corps.

28. *Qui n'en peut mais.* Qui n'en peut rien, qui est innocent dans tout ce qui se passe.—*Mais* vient du latin MAGIS qui signifie *plus, davantage.* Nous avons donc la signification première et étymologique de *mais* dans *il n'en peut mais:* il ne peut pas faire *davantage* dans cette affaire, il ne peut rien faire en cela, il n'y fait rien, il est innocent de la chose.

29. *Sur les dents.* "Le cheval est sur les dents, dit M. Littré, quand fatigué, il appuie ses dents sur le mors." De là on aurait dit : cet homme est sur les dents pour signifier qu'il est exténué de fatigue.

XXIX.

LE LOUP DEVENU BERGER (III, 8).

Que sert-il qu'on se contrefasse ?
Prétendre ainsi changer est une illusion :
L'on reprend sa première trace,
À la première occasion.

La Fontaine.

Chassez le naturel, il revient au galop.

Destouches.

Un jour (il s'agit de Munito, chien savant, bien connu dans Paris),

Un jour, après avoir dansé
Aux accords admirés d'un pianiste habile,
Sur l'instrument muet, mon caniche élancé
Pose ses deux ergots sur le clavier mobile ;
Et de sons discordants un horrible fracas
D'une gaîté bruyante excite les éclats.
Il prend ces ris moqueurs pour des cris de louange.

Les artistes en pareil cas
Sont sujets à prendre le change.
Son museau sur son cou pivote avec fierté.
Il parcourt le salon d'un regard enchanté.
La gaîté s'en accroît et double son courage;
Mais quand, mêlant sa voix à l'infernal tapage
Que rend le piano par ses coups démonté,
Il file en sons aigus un hurlement sauvage,
Un cri d'horreur s'élève; on le siffle, on l'outrage;
Et tout s'enfuit épouvanté.

M. Viennet.

Un loup qui commençait d'avoir petite part
Aux brebis de son voisinage,
Crut qu'il fallait s'aider de la peau du renard,
Et faire un nouveau personnage.
Il s'habille en berger, endosse un hoqueton,
Fait sa houlette d'un bâton,
Sans oublier la cornemuse.
Pour pousser jusqu'au bout la ruse,
Il aurait volontiers écrit sur son chapeau:
"C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau."
Sa personne étant ainsi faite,
Et ses pieds de devant posés sur sa houlette,
Guillot le sycophante approche doucement.
Guillot, le vrai Guillot, étendu sur l'herbette,
Dormait alors profondément;
Son chien dormait aussi, comme aussi sa musette:
La plupart des brebis dormaient pareillement.

L'hypocrite les laissa faire ;
Et, pour pouvoir mener vers son fort les brebis,
Il voulut ajouter la parole aux habits,
Chose qu'il croyait nécessaire.
Mais cela gâta son affaire :
Il ne put du pasteur contrefaire la voix ;
Le ton dont il parla fit retentir les bois,
Et découvrit tout le mystère.
Chacun se réveille à ce son,
Les brebis, le chien, le garçon.
Le pauvre loup, dans cet esclandre,
Empêché par son hoqueton,
Ne put ni fuir ni se défendre.

Toujours par quelque endroit fourbes se laissent prendre.
Quiconque est loup agisse en loup ;
C'est le plus certain de beaucoup.

3. Crut qu'il lui fallait faire usage de ruse, comme fait le renard, au lieu d'agir en loup et d'être violent. Prendre la peau du renard quand on est né loup, c'est se masquer en vérité.

5. *Endosser*. C'est mettre sur son dos ; *endosser* un vêtement, c'est s'en habiller.

Un hoqueton. Une casaque. Ce mot signifie proprement la casaque brodée que portaient les archers du grand prévôt et d'autres archers de l'État. Puis c'est une casaque quelconque.

13. *Sycophante* vient de συκοφάντης un dénonciateur, un de ces misérables qui excitaient la foule, à Athènes, contre les grands citoyens, contre ceux dont les talents ou la vertu éveillaient l'admiration des honnêtes gens et l'envie des

autres. Personnage très-odieux. De là, ce mot est fort méchant, et sert à nommer un vil délateur, un fourbe, un menteur impudent, un coquin. Notre loup, dans sa fourberie et sous son masque, était un vrai *sycophante*.

16. *Sa musette dormait.* Que c'est gracieux ! il veut dire que la musette aussi gardait le silence, elle ne produisait pas ses accords harmonieux. Elle semblait dormir.—*Musette* est employé par les poëtes pour *cornemuse*. Il vient du bas latin MUSA, un instrument de musique. MUSARE signifiait faire de la musique. On peut le considérer comme une contraction de MUSICARE. La *cornemuse* avait autrefois deux cornes, c'était une *muse* à cornes, une *cornemuse*. Une *musette* est une petite *muse*.

19. *Son fort*, sa place forte ; c'est sa tanière.

28. *Esclandre.* M. Littré définit : " 1° Bruit scandaleux à propos de quelque accident fâcheux. 2° Attaque, rixe." C'est une attaque ici, mais une attaque avec grand bruit. Pour qu'une attaque puisse être appelée *esclandre* il faut qu'elle fasse du bruit. Le mot est dérivé du latin SCANDALUM. *Esclandre* est très-ancien, le terme *scandale* est relativement récent.

31. *Fourbes.* Sans article (voir XXX, 22).

XXX.

LES SOUHAITS (VII, 6).

La médiocrité, voire un peu plus, voilà toute l'ambition du sage.

Horace.

Ô dieu clément, je ne demande ni les riches moissons de la Sardaigne, ni les troupeaux nombreux de la Calabre exposés à tous les soleils, ni l'ivoire et l'or des Indiens. Du peu de bien que j'ai gagné, fils de Latone, laisse-moi jouir encore : un esprit sain dans un corps

bien portant, une vieillesse honorable, honorée, et jusqu'à mon dernier jour ma lyre et mes chansons .... je suis content, je suis heureux.

Idem.

Il est au Mogol des follets
Qui font office de valets,
Tiennent la maison propre, ont soin de l'équipage,
Et quelquefois du jardinage.
Si vous touchez à leur ouvrage,
Vous gâtez tout. Un d'eux près du Gange autrefois
Cultivait le jardin d'un assez bon bourgeois.
Il travaillait sans bruit, avait beaucoup d'adresse,
Aimait le maître et la maîtresse,
Et le jardin surtout. Dieu sait si les Zéphyrs,
Peuple ami du démon, l'assistaient dans sa tâche!
Le follet, de sa part, travaillant sans relâche,
Comblait ses hôtes de plaisirs.
Pour plus de marques de son zèle,
Chez ces gens pour toujours il se fût arrêté,
Nonobstant la légèreté
À ses pareils si naturelle :
Mais ses confrères les esprits
Firent tant que le chef de cette république,
Par caprice ou par politique,
Le changea bientôt de logis.
Ordre lui vient d'aller au fond de la Norwége
Prendre le soin d'une maison
En tout temps couverte de neige;
Et d'Indou qu'il était on vous le fait Lapon.

Avant que de partir, l'esprit dit à ses hôtes :
On m'oblige de vous quitter ;
Je ne sais pas pour quelles fautes :
Mais enfin il le faut. Je ne puis arrêter
Qu'un temps fort court, un mois, peut-être une semaine :
Employez-la ; formez trois souhaits : car je puis
Rendre trois souhaits accomplis ;
Trois, sans plus. Souhaiter, ce n'est pas une peine
Étrange et nouvelle aux humains.
Ceux-ci, pour premier vœu, demandent l'abondance ;
Et l'abondance à pleines mains
Verse en leurs coffres la finance,
En leurs greniers le blé, dans leurs caves les vins :
Tout en crève. Comment ranger cette chevance ?
Quels registres, quels soins, quel temps il leur fallut !
Tous deux sont empêchés si jamais on le fut.
Les voleurs contre eux complotèrent ;
Les grands seigneurs leur empruntèrent ;
Le prince les taxa. Voilà les pauvres gens
Malheureux par trop de fortune.
Ôtez-nous de ces biens l'affluence importune,
Dirent-ils l'un et l'autre : heureux les indigents !
La pauvreté vaut mieux qu'une telle richesse.
Retirez-vous, trésors ; fuyez : et toi, déesse,
Mère du bon esprit, compagne du repos,
Ô Médiocrité, reviens vite ! À ces mots

La Médiocrité revient. On lui fait place :
Avec elle ils rentrent en grâce,
Au bout de deux souhaits, étant aussi chanceux
Qu'ils étaient, et que sont tous ceux
Qui souhaitent toujours et perdent en chimères
Le temps qu'ils feraient mieux de mettre à leurs affaires :
Le follet en rit avec eux.
Pour profiter de sa largesse,
Quand il voulut partir et qu'il fut sur le point,
Ils demandèrent la sagesse :
C'est un trésor qui n'embarrasse point.

1. *Follet.* "Un *follet*, dit M. Littré, est une sorte de lutin familier, plus malin que malfaisant." Vous remarquez que ce mot doit s'écrire avec deux *l*. Son étymologie est *fol* ou *fou.*—Et le *lutin?* M. Littré le définit : "Espèce de démon qui vient la nuit tourmenter les hommes, et qui est d'une nature plus malicieuse que méchante." Mais ce lutin de notre fable, le *follet,* n'est pas un démon de nuit, puisqu'il fait tout le jour *office de valet.*—Quelle est l'origine du mot *lutin?* Elle est incertaine. Les uns le tirent de *nuit.* En effet, le vieux français a LUITON et certains patois appellent le lutin NUITON, l'homme ou l'esprit de nuit. Mais pourquoi l'*n* de nuit a-t-elle été changée en *l* dans le français ? D'autres dérivent *lutin* du latin LUCTUS deuil ; le *lutin* serait donc un esprit de deuil, ce qu'il n'est pas toujours. Le *lutin* de notre fable ne l'est nullement. Enfin certains savants tirent *lutin* du vieux saxon LUTTIL (en anglais LITTLE) petit, parce que les lutins sont petits.—Choisissez, ou plutôt restez indécis, comme les savants. S'il faillait choisir, je prendrais la première étymologie.

10. *Dieu sait si.* Cette tournure est un gallicisme qui signifie: les zéphyrs assistaient le follet assurément. Il n'y a aucun doute

dans le *si* d'une pareille phrase. Remplacez *si* par *que*, et marquez une exclamation à la fin de la phrase, vous aurez l'exacte signification. Dieu sait *si* je vous aime ! c'est-à-dire, Dieu sait *que* je vous aime ! Quelle affirmation ! La chose est très-sûre, puisque Dieu le sait.

22. *Ordre.* Sans article. La compréhension du mot est seule envisagée. Une fois pour toutes, cette question de l'article doit être expliquée. Pour cela il faut distinguer la *compréhension* et l'*extension* d'un substantif. Sa compréhension est l'ensemble des notes qui le constituent. Ainsi *homme* a pour *compréhension* animalité, rationalité, langage, etc.—Et l'*extension* d'un substantif ? C'est la totalité des individus auxquels le substantif s'applique. Ainsi *homme* a pour extension tous les hommes. Eh bien ! voici la règle de l'emploi de l'article. Considérez-vous l'*extension* du substantif, vous devez employer l'article, n'importe que vous preniez le substantif dans toute son extension, les hommes, ou dans une partie de son extension, les hommes qui souffrent, ou que vous la réduisiez à un individu, l'homme que voilà. Mais si vous avez en vue seulement la *compréhension* du mot, les qualités qui le constituent, ne faites pas usage de l'article. La raison en est évidente : c'est que dans ce cas, vous n'avez pas à marquer quelle portion de l'extension vous voulez exprimer. L'extension ne vous occupe pas. Vous comprenez donc que La Fontaine dise *la* maison, *l'*équipage (vers 3), *du* jardinage (vers 4), *le* jardin d'*un* assez bon bourgeois (vers 7), *le* maître, *la* maîtresse, *le* jardin (vers 9 et 10), *les* zéphyrs (vers 10), etc. Dans tous ces cas, il veut déterminer quelle portion de l'extension il a en vue. Mais quand le poëte dit *ordre lui vint*, j'entends bien que l'extension du mot n'a rien à faire ici, c'est sa compréhension, sa signification qui est tout. *Ordre*, c'est-à-dire, cette chose qui commande, à laquelle il n'est pas permis de résister. C'est *ordre*, point conseil ou simple invitation, qui vint au follet et l'obligea de partir. Généralement on emploie l'article plus qu'il ne faut. La Fontaine est un grand maître pour son juste emploi. L'étude des autres fables a fourni très-souvent l'occasion de renvoyer à cette note, qui devient très-claire par

tous ces rapprochements et établit puissamment la doctrine de l'article (voir aussi *Entretiens*, p. 76).

25. Vous (voir xxvii, 12).

Indou. L'empire du Grand-Mogol était dans l'Inde. C'est l'Angleterre qui l'occupe aujourd'hui.

29. *Arrêter.* Signifie ici *demeurer.*

33. *Sans plus.* Pas davantage.

Peine. Quelle charme dans ce mot ! Assurément *souhaiter* n'est pas une peine, il s'en faut ! Quoi de plus facile ? On croit voir La Fontaine sourire très-finement de notre humanité, grande faiseuse de souhaits.

35. *Vœu.* Il vient de dire *souhait.* Est-ce la même chose ? *Vœu* vient de *votum,* lequel est d'abord une promesse faite aux dieux, puis un désir qu'on exprime, un désir dont on leur demande la réalisation. Ce désir est donc exprimé et c'est quelque chose de très-précis.—Le *souhait* est différent. Ce mot est composé de *sous,* le latin SUB, et de HAIT vieux mot français qui signifiait *plaisir, bonne volonté, inclination, gré.* Ce serait donc un plaisir, une inclination que l'on a, à part soi (sous), qu'on n'exprime pas. Celui qui *souhaite* se porte *en secret* vers une chose qu'il voudrait avoir. Aussi M. Littré définit le *souhait :* "Mouvement de la volonté vers un bien qu'on n'a pas."—Il paraît donc que le mot *vœu* convient mieux que *souhait* dans notre fable. Remarquez cependant que dans l'usage les deux termes sont beaucoup employés l'un pour l'autre.

38. *En, dans* (voir ii, 2).

39. *Crever* (voir iii, 10).

Ranger. Mettre de l'ordre dans cette chevance.

Chevance. C'est ce que l'on possède. Comment ranger tous ces biens ? *Chevance* vient de l'italien CIVANZA profit.

41. *Si jamais on le fut.* Une sorte de locution superlative, manière d'exprimer qu'une chose existe au suprême degré. Personne ne fut jamais plus empêché que ces deux-là le furent.

Empêchés. C'est-à-dire, embarrassés. Empêcher vient de IMPEDICARE, formé de IN et PEDICA un piége, lequel est dérivé de PES pied. Donc un *piége* est ce qui enlace les pieds, et celui

qui est *empêché*, c'est-à-dire étymologiquement, qui est dans un piége, n'est guère libre de se mouvoir. Il est dans l'embarras, comme les gens de notre fable.

50. *Bon esprit.* Cette déesse rend l'esprit bon et tranquille, le tient en bon état.

53. *Ils rentrent en grâce.* Ils avaient offensé la Médiocrité, en la méprisant, puisqu'ils avaient appelé, par leur vœu, les richesses. Mais elle leur fait grâce ; ils rentrent en grâce auprès d'elle.

60. *Sur le point* de partir.

62. *Point.* La négation forte est parfaite ici (voir i, 15).

XXXI.

LES GRENOUILLES QUI DEMANDENT UN ROI (III, 4).

Quand l'on parcourt, sans la prévention de son pays, toutes les formes de gouvernement, l'on ne sait à laquelle se tenir. Ce qu'il y a de plus raisonnable et de plus sûr, c'est d'estimer celle où l'on est né la meilleure de toutes, et de s'y soumettre.

La Bruyère.

Platon remerciait le ciel de ce qu'il était né du temps de Socrate ; et moi je lui rends grâce de ce qu'il m'a fait naître dans le gouvernement où je vis, et de ce qu'il a voulu que j'obéisse à ceux qu'il m'a fait aimer.

Montesquieu.

Si je pouvais faire en sorte que tout le monde eût de nouvelles raisons pour aimer ses devoirs, son prince, sa patrie, ses lois ; qu'on pût mieux sentir son bonheur dans chaque pays, dans chaque gouvernement, dans

chaque poste où l'on se trouve, je me croirais le plus heureux des mortels.—Si je pouvais faire en sorte que ceux qui commandent augmentassent leurs connaissances sur ce qu'ils doivent prescrire, et que ceux qui obéissent trouvassent un nouveau plaisir à obéir, je me croirais le plus heureux des mortels.

Idem.

Les grenouilles, se lassant
De l'état démocratique,
Par leurs clameurs firent tant
Que Jupin les soumit au pouvoir monarchique.
Il leur tomba du ciel un roi tout pacifique:
Ce roi fit toutefois un tel bruit en tombant,
Que la gent marécageuse,
Gent fort sotte et fort peureuse,
S'alla cacher sous les eaux,
Dans les joncs, dans les roseaux,
Dans les trous du marécage,
Sans oser de longtemps regarder au visage
Celui qu'elles croyaient être un géant nouveau.
Or c'était un soliveau,
De qui la gravité fit peur à la première
Qui, de le voir s'aventurant,
Osa bien quitter sa tanière.
Elle approcha, mais en tremblant.
Une autre la suivit, une autre en fit autant:
Il en vint une fourmilière;
Et leur troupe à la fin se rendit familière
Jusqu'à sauter sur l'épaule du roi.
Le bon sire le souffre, et se tient toujours coi.

Jupin en a bientôt la cervelle rompue :
Donnez-nous, dit ce peuple, un roi qui se remue!
Le monarque des dieux leur envoie une grue,
    Qui les croque, qui les tue,
    Qui les gobe à son plaisir ;
    Et grenouilles de se plaindre,
Et Jupin de leur dire : Eh quoi ! votre désir
    À ses lois croit-il nous astreindre ?
    Vous avez dû premièrement
    Garder votre gouvernement ;
Mais, ne l'ayant pas fait, il vous devait suffire
Que votre premier roi fût débonnaire et doux :
    De celui-ci contentez-vous,
    De peur d'en rencontrer un pire.

7. *Gent* (voir xvii, 41).

9. *Alla se cacher* (voir ix, 2).

14 à 17. The thing was really a log,
    Whose gravity inspired with awe
    The first that, from his hiding-place
    Forth venturing, astonished, saw
    The royal blockhead's face.

15. *De qui*, pour *duquel* ou *dont* (voir *Entretiens*, p. 160).

23. *Coi* (voir xliv, 9).

24. *Rompre la cervelle* à quelqu'un ou lui rompre la tête, c'est la même chose ; c'est l'étourdir, c'est lui demander tant, tant insister, tant l'importuner qu'il n'entend plus. C'est comme si on lui cassait ou rompait la tête ou bien la cervelle.

28. *Gobe* (voir xvii, 31).

29. *Grenouilles de se plaindre* (voir viii, 19).

30, 31. What ! what ! great Jupiter replied,
    By your desires must I be tied.

XXXII.

LE RENARD ET LE BOUC (III, 5).

On ne manque jamais de raisons, lorsqu'on a fait fortune, pour oublier un bienfaiteur ou un ancien ami.

Vauvenargues.

"Unequal combinations are always disadvantageous to the weaker side."

"Once upon a time," cried the child, "a giant and a dwarf were friends, and kept together. They made a bargain that they never would forsake each other, but go seek adventures. The first battle they fought was with two Saracens; and the dwarf, who was very courageous, dealt one of the champions a most angry blow. It did the Saracen but very little injury, who, lifting up his sword, fairly struck off the poor dwarf's arm. He was now in a woful plight; but the giant coming to his assistance, in a short time left the two Saracens dead on the plain, and the dwarf cut off the dead man's head out of spite. They then travelled on to another adventure. This was against three bloody-minded satyrs, who were carrying away a damsel in distress. The dwarf was not quite so fierce now as before; but for all that struck the first blow, which was returned by another that knocked out his eye; but the giant was soon up with them, and, had they not fled, would certainly have killed them every one. They were all very joyful for this victory, and the damsel who was relieved fell in love with the giant and married

him. They now travelled far, and farther than I can tell, till they met with a company of robbers. The giant, for the first time, was foremost now: but the dwarf was not far behind. The battle was stout and long. Wherever the giant came, all fell before him; but the dwarf had liked to have been killed more than once. At last the victory declared for the two adventurers; but the dwarf lost his leg. The dwarf had now lost an arm, a leg, and an eye, while the giant was without a single wound. Upon which he cried to his little companion, 'My little hero, this is glorious sport; let us get one victory more, and then we shall have honor forever!'—'No,' cries the dwarf, who by this time was grown wiser, 'no; I declare off; I fight no more: for I find, in every battle, that you get all the honor and rewards, but all the blows fall upon me.'"

Goldsmith.

Capitaine renard allait de compagnie
Avec son ami bouc des plus haut encornés:
Celui-ci ne voyait pas plus loin que son nez;
L'autre était passé maître en fait de tromperie.
La soif les obligea de descendre en un puits:
Là chacun d'eux se désaltère.
Après qu'abondamment tous deux en eurent pris,
Le renard dit au bouc: Que ferons-nous, compère?
Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici.
Lève tes pieds en haut, et tes cornes aussi;
Mets-les contre le mur: le long de ton échine
Je grimperai premièrement;
Puis sur tes cornes m'élevant,

À l'aide de cette machine,
De ce lieu-ci je sortirai,
Après quoi je t'en tirerai.
Par ma barbe, dit l'autre, il est bon ; et je loue
Les gens bien sensés comme toi.
Je n'aurais jamais, quant à moi,
Trouvé ce secret, je l'avoue.
Le renard sort du puits, laisse son compagnon,
Et vous lui fait un beau sermon
Pour l'exhorter à patience.
Si le ciel t'eût, dit-il, donné par excellence
Autant de jugement que de barbe au menton,
Tu n'aurais pas à la légère
Descendu dans ce puits. Or, adieu; j'en suis hors :
Tâche de t'en tirer, et fais tous tes efforts ;
Car, pour moi, j'ai certaine affaire
Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin.

En tout chose il faut considérer la fin.

1. *Capitaine.* Ce rusé n'a-t-il pas l'habitude de conduire les autres ?

2. *Des.* Il est partitif : un des boucs qui sont le plus haut encornés, c'est-à-dire, qui ont les plus hautes cornes.

Encorné. Qui a des cornes. *Cornu* est son synonyme ; celui-ci est riche en cornes.

3. *Ne pas voir plus loin que son nez.* Expression employée pour signifier qu'un homme a peu de lumières et peu de prévoyance un homme qui est comme ce bouc.

4. *Passé maître* (voir xxvii, 14).

5. *En* et *dans* (voir ii, 2).

7. *En.* De l'eau.

13 *M'élevant.* Il faut distinguer *élever* de *lever.* L'un est simple, l'autre est composé. Ce dernier renferme la particule *e* ou *ex* qui marque que la chose part d'un certain point qu'elle quitte pour être levée de là, pour monter. La chose *élevée* quitte le sol ou l'endroit où elle se trouvait. Ainsi un ballon s'élève. L'aigle plane un moment au-dessus de nos têtes, puis *s'élève* dans le ciel. Le soleil *élève* les nues. Mais je *lève* cette échelle qui était couchée. J'étais assis, je me *lève.* Vous comprenez que le bouc *lève* ses pieds (vers 10), et que le renard *s'élève* sur les cornes du bouc.

14. *Machine.* Quelle impertinence de nommer ainsi son compagnon ! Il en fait vraiment une machine, et il ose le lui dire. Il connaissait toute sa bêtise.

17. *Il est bon.* *Il,* c'est le conseil, c'est ce merveilleux moyen de sortir d'embarras.

17 à 20. Yes, by my beard, the other said,
'Tis just the thing. I like a head
Well stocked with sense, like thine.
Had it been left to mine,
I do confess,
I never should have thought of this.

22. *Vous* (voir xxvii, 12).

24. *Par excellence,* c'est-à-dire, au plus haut degré.

26. *À la légère.* Sans réfléchir comment tu en sortirais.

27. *En.* Du puits.

XXXIII.

LE LOUP ET LA CIGOGNE (III, 9).

Va-t'en, maudit brouillard dont la sombre épaisseur,
D'un voile humide et froid m'embrassant tout entière,
Du soleil fécondant me ravit la chaleur ;
Je transis sous son ombre, et tu me fais horreur.
Va-t'en, rends-moi le ciel et sa vive lumière.

Au nuage en ces mots la montagne parlait;
Et le nuage répondait:
Ingrate, tu te plains et m'oses faire injure,
Quand moi seul de tes bois j'entretiens la fraîcheur,
Et cette riante verdure,
Qui charme et réjouit les yeux du voyageur.
Sans les eaux qu'en ton sein versent mes flancs humides,
Ce soleil dont mon ombre adoucit les rayons,
Eût brûlé dès longtemps tes bois et tes gazons;
Et tu n'offrirais plus que des rochers arides.

Faisons du bien quand nous pouvons;
Mais ne comptons jamais sur la reconnaissance.
L'ingrat, pour l'esquiver, trouve mille raisons.
Et trop heureux encor qu'il n'en tire vengeance.

M. Viennet.

Faire du bien à un ingrat et parfumer un mort, c'est la même chose.

Plutarque.

Faites-vous miel, les mouches vous mangeront, dit Sancho Pança.

Cervantes.

Ce qu'on donne aux méchants, toujours on le regrette.

La Fontaine.

Il est bon d'être charitable:
Mais envers qui? c'est là le point.

Idem.

C'est le propre d'un homme d'aimer ceux même qui nous offensent.

Marc-Aurèle.

La meilleure manière de se venger, c'est de ne se pas rendre semblable aux méchants.

Idem.

Quand tu as fait du bien et qu'un autre a reçu ton bienfait, pourquoi, à l'exemple des fous, chercher une troisième chose encore, vouloir que ta bienfaisance paraisse aux yeux, ou qu'on ait pour toi de la reconnaissance ?

Idem.

Ne te lasse point de te faire du bien à toi-même en en faisant aux autres.

Idem.

Les loups mangent gloutonnement.
Un loup donc étant de frairie
Se pressa, dit-on, tellement
Qu'il en pensa perdre la vie :
Un os lui demeura bien avant au gosier.
De bonheur pour ce loup, qui ne pouvait crier,
Près de là passe une cigogne.
Il lui fait signe ; elle accourt.
Voilà l'opératrice aussitôt en besogne.
Elle retira l'os ; puis, pour un si bon tour,
Elle demanda son salaire.
Votre salaire ! dit le loup :
Vous riez, ma bonne commère !
Quoi ! ce n'est pas encor beaucoup
D'avoir de mon gosier retiré votre cou !
Allez, vous êtes une ingrate :
Ne tombez jamais sous ma patte.

1. *Gloutonnement.* À la manière des gloutons (voir ce mot xxvi, 25).

2. *Frairie.* Se rattache à *frère* en vieux français FRAIRE, du latin FRATREM. La *frairie*, FRATRIA, est une compagnie d'abord, puis une partie de plaisir où l'on mange et l'on boit.—Étant de frairie, c'est-à-dire, prenant part à une *frairie*.

4. On dit ordinairement : il pensa en perdre la vie.

6. *De bonheur.* On dit plus souvent *par bonheur*, c'est-à-dire, par bonne chance.

9. *En besogne.* À l'œuvre. Le mot *besogne* n'est qu'une forme féminine de *besoin*. C'est ce qu'on doit faire, un travail, un ouvrage. Ne confondez pas ces termes. Le *travail* suppose quelque chose de pénible. Car le premier sens de ce mot fut tourment, peine ; et puis ouvrage. La racine du mot est TRABS, une poutre ou une barre (*barre* a donné de la même manière le substantif *embarras* et le verbe *embarrasser*. De sorte que étymologiquement *embarras* et *travail*, *embarrasser* et *travailler* seraient la même chose). De TRABS *barre* on a fait TRABARE arrêter par des barres, empêcher, puis le diminutif TRABACULARE qui nous a donné *travailler*. De là notre substantif *travail*, qui signifie proprement ces barres qui enferment le cheval vicieux pendant qu'on le ferre (en anglais TRAVE). Au figuré, c'est une contrariété, une peine. Le travail comprend donc toujours plus ou moins de peine et demande des efforts.—L'*ouvrage*, qui se rattache à OPERARI *fabriquer*, est ce que produit un ouvrier C'est le produit du travail. On dit : cet *ouvrage* a coûté beau coup de travail. *Travail* est subjectif, *ouvrage* est objectif, puisque c'est un produit. Il est vrai qu'on emploie aussi *travail* dans un sens objectif : ce livre est un beau *travail*, dit-on, aussi bien que ce livre est un bel *ouvrage*. Mais dans le premier cas on pense à la peine que le livre a coûté, au mérite de l'auteur, en un mot à l'auteur, et dans le second cas on considère la production en elle-même. La *besogne* est simplement ce que nous devons faire telle, telle, et telle chose dont nous avons à nous occuper.

10. *Tour.* Signifie ici une action qui exige de l'habileté.

13. *Commère* (voir xxiv, 6).

XXXIV.

LE LION DEVENU VIEUX (III, 14)

Donec eris felix, multos numerabis amicos ;
Tempora si fuerint nubila solus eris.

(Heureux, vous trouverez des amitiés sans nombre,
Mais vous resterez seul, si le temps devient sombre.)
Ovide.

Un vieux lion d'Afrique gisait couché dans la forêt, accablé par les ans et dépourvu de force. Autour de lui s'étaient rassemblés les chiens petits et grands, non pas ces braves chiens de chasse qui font retentir les forêts de leurs aboiements, non pas ces bons chiens de bergers qui défendent les moutons, non pas ces chiens fidèles qui veillent à la porte des riches ; mais ces chiens hargneux, toujours prêts à mordre les hôtes de leur maître, timides contre les voleurs et contre les loups. Le lion est devenu le jouet de cette troupe de lâches. Un d'entre eux, tout fraisé et tout paré, nourri dans le sein des dames, sans cesse caressé, au poil brillant et poli, aboyait de loin contre le lion ; il reprochait au vieillard épuisé de forces sa vieillesse, son col chauve et sans crinière ; puis, non content de ces outrages, il s'approche, lui mord la queue et lui arrache les poils de la barbe. L'indignation rend le courage au vieux lion ; et rassemblant ce qui lui restait de force, il étend la griffe et brise la tête de l'aboyeur. Aussitôt tous

les chiens s'enfuient, la queue entre les jambes, et cessent d'insulter le vieux lion.

Ménage.

Le lion, terreur des forêts,
Chargé d'ans, et pleurant son antique prouesse,
Fut enfin attaqué par ses propres sujets,
Devenus forts par sa faiblesse.
Le cheval s'approchant lui donne un coup de pied;
Le loup, un coup de dent; le bœuf, un coup de corne.
Le malheureux lion, languissant, triste, et morne,
Peut à peine rugir, par l'âge estropié.
Il attend son destin, sans faire aucunes plaintes;
Quand voyant l'âne même à son antre accourir:
Ah! c'est trop, lui dit-il; je voulais bien mourir;
Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes.

2. *Prouesse.* C'est l'action d'un *preux*, lequel est un héros, mais principalement un héros de chevalerie. Il y en avait au moyen âge. Aujourd'hui on ne les rencontre plus que dans les romans et on est porté à en rire. Cervantes s'en est bien moqué dans Don Quichotte. Bacchus, Merlin, Robert le Diable étaient des *preux* et faisaient des *prouesses*. Les vrais héros, comme Napoléon et Annibal, sont admirés pour leurs hauts *faits* ou leurs *exploits*.

Antique. Un vrai superlatif de *vieux* et *ancien*. Il a une certaine noblesse, celle du très-grand âge qu'il exprime. Fénelon parle de cèdres *antiques* qui paraissent aussi vieux que la terre.

9. *Destin* (voir xxv, 7).

Aucunes. Sur *aucun* employé au pluriel et sur la différence entre *nul* et *aucun*, voyez les *Entretiens*, p. 195.

XXXV.

LA BELETTE ENTRÉE DANS UN GRENIER (III, 17.)

Un jeune enfant, je le tiens d'Épictète,
Moitié gourmand, et moitié sot,
Mit un jour sa main dans un pot
Où logeait mainte figue, avec mainte noisette.
Il en emplit sa main tant qu'elle en peut tenir,
Puis veut la retirer ; mais l'ouverture étroite
Ne la laisse pas revenir.
Il ne sait que pleurer ; en plainte il se consomme :
Il voulait tout avoir, et ne le pouvait pas.
Quelqu'un lui dit (et je le dis à l'homme) :
N'en prends que la moitié, mon enfant ; tu l'auras.

La Motte.

Damoiselle belette, au corps long et flouet,
Entra dans un grenier par un trou fort étroit :
Elle sortait de maladie.
Là, vivant à discrétion,
La galande fit chère lie,
Mangea, rongea : Dieu sait la vie,
Et le lard qui périt en cette occasion !
La voilà, pour conclusion,
Grasse, maflue, et rebondie.
Au bout de la semaine, ayant dîné son sou,
Elle entend quelque bruit, veut sortir par le trou,
Ne peut plus repasser, et croit s'être méprise.
Après avoir fait quelques tours :
C'est, dit-elle, l'endroit : me voilà bien surprise

J'ai passé par ici depuis cinq ou six jours.
Un rat, qui la voyait en peine,
Lui dit : Vous aviez lors la panse un peu moins pleine.
Vous êtes maigre entrée, il faut maigre sortir.
Ce que je vous dis là, l'on le dit à bien d'autres ;
Mais ne confondons point, par trop approfondir,
Leurs affaires avec les vôtres.

1. *Damoiselle.* Un nom qu'on donnait autrefois aux filles nobles. Ce nom est très-comique ici. Cependant la belette, gracieuse et fluette, et pas du tout paysanne ni lourde de son air et de ses formes, mérite bien ce nom de distinction.

Flouet. Est vieux ; on dit aujourd'hui *fluet.* Le *fluet* a le corps mince et d'apparence délicate. *Fluet* ou *flouet* vient de *flou,* terme de peinture, lequel est un pinceau léger, gracieux, qui réussit à faire les tons légers du tableau. Il y a, au contraire, des pinceaux qui sont durs. De là, *flou* a signifié léger ; et *fluet* celui qui a le corps léger, mince, un vrai corps de belette.

5. *Galande* (voir xxxvi, 30).

Chère lie. Faire bonne chère et joyeusement. *Lie* est un adjectif vieilli, employé seulement dans l'expression chère lie. Il vient du latin LÆTUS, joyeux.

9. *Mafflue.* Le mafflu a de grosses joues comme le joufflu. On dit aussi mafflé. La Fontaine n'a écrit qu'une *f.*

20. *Par.* Employé au lieu de *pour.*

XXXVI.

LA GRENOUILLE ET LE RAT (IV, 11).

Osric. How is't, Laertes ?
Laertes. Why, as a woodcock to mine own springe, Osric;
I am justly kill'd with mine own treachery.

King. O, yet defend me, friends, I am but hurt. . . .
[*King dies.*

Laertes. He is justly served ;
It is a poison temper'd by himself.—
Exchange forgiveness with me, noble Hamlet :
Mine and my father's death come not upon thee,
Nor thine on me !
Shakspeare.

Tel, comme dit Merlin, cuide engeigner autrui,
Qui souvent s'engeigne soi-même.
J'ai regret que ce mot soit trop vieux aujourd'hui;
Il m'a toujours semblé d'une énergie extrême.
Mais afin d'en venir au dessein que j'ai pris :
Un rat plein d'embonpoint, gras, et des mieux nourris,
Et qui ne connaissait l'avent ni le carême,
Sur le bord d'un marais égayait ses esprits.
Une grenouille approche, et lui dit en sa langue :
Venez me voir chez moi ; je vous ferai festin.
Messire rat promit soudain :
Il n'était pas besoin de plus longue harangue.
Elle allégua pourtant les délices du bain,
La curiosité, le plaisir du voyage,
Cent raretés à voir le long du marécage :
Un jour il conterait à ses petits-enfants
Les beautés de ces lieux, les mœurs des habitants,
Et le gouvernement de la chose publique
Aquatique.
Un point sans plus tenait le galant empêché :
Il nageait quelque peu, mais il fallait de l'aide.

La grenouille à cela trouve un très-bon remède:
Le rat fut à son pied par la patte attaché;
Un brin de jonc en fit l'affaire.
Dans le marais entrés, notre bonne commère
S'efforce de tirer son hôte au fond de l'eau,
Contre le droit des gens, contre la foi jurée;
Prétend qu'elle en fera gorge-chaude et curée;
C'était, à son avis, un excellent morceau.
Déjà dans son esprit la galande le croque.
Il atteste les Dieux; la perfide s'en moque:
Il résiste; elle tire. En ce combat nouveau,
Un milan, qui dans l'air planait, faisait la ronde,
Voit d'en haut le pauvret se débattant sur l'onde.
Il fond dessus, l'enlève, et, par même moyen,
La grenouille et le lien.
Tout en fut; tant et si bien,
Que de cette double proie
L'oiseau se donne au cœur joie,
Ayant, de cette façon,
À souper chair et poisson.

La ruse la mieux ourdie
Peut nuire à son inventeur;
Et souvent la perfidie
Retourne sur son auteur.

1. *Cuide.* *Cuider* est un vieux verbe qui vient du latin COGITARE. On dit maintenant *croire, penser*. *Cuider* est resté dans *outrecuidant*, un homme qui *cuide* (croit) en soi *outre* mesure. Il a trop haute idée de lui-même; il s'exagère sa force, son pouvoir.

Nous avons aussi le substantif *outrecuidance*, le défaut de l'*outrecuidant*.

Merlin. Un personnage de chez les vieux Celtes, lequel possédait un grand pouvoir magique.

Engeigner. C'est tromper. La Fontaine a raison de regretter ce vieux mot. Il a pour racine INGENIUM, lequel signifie esprit, finesse et ruse. Voyez-vous ces armes du trompeur qui veut *engeigner* autrui? La langue moderne n'a plus *engeigner*, mais elle a fait s'*ingénier* où l'idée de INGENIUM est restée, car ce verbe signifie exercer son esprit, se creuser l'esprit pour arriver à réussir. À *ingenium*, rattachez *ingénieux* et aussi *ingénieur*. Cet homme-ci a beaucoup à se creuser l'esprit pour réussir dans ses inventions et dans la conduite difficile des grands travaux, en guerre comme en paix (*ingénieur* militaire, ingénieur des mines, ingénieur des ponts et chaussées, ingénieur maritime, etc.).

7. C'est-à-dire, il ne jeûnait jamais.

L'avent. De ADVENTUS arrivée, l'arrivée ou la naissance de Jésus-Christ. Cela signifie aujourd'hui les quatre semaines qui précèdent Noël.

Carême. Les quarante-six jours d'abstinence entre le mardi gras et le jour de Pâques.

Connaissait. Il les connaissait, mais ne s'y soumettait point. C'est un des sens de *connaître :* ces esprits révoltés ne *connaissent* aucun maître. Cette armée ne *connaît* aucune discipline.

15. *Marécage, marais.* Le *marais* est un terrain très-humide, qu'on peut cultiver, et qui est ordinairement couvert d'eau ça et là.—Le *marécage* est un terrain où il y a des marais. C'est une réunion de marais. Il est plus étendu que le *marais.* Voltaire écrit : " L'Amérique est couverte de *marécages* immenses qui rendent l'air très-malsain."—Et la *mare?* C'est un amas d'eau dormante, de peu d'étendue. Elle est formée par un terrain en pente, ou bien elle est l'ouvrage de l'homme. Ce n'est pas le produit d'un terrain humide comme les deux autres. Ce mot est très-synonyme de *étang.*

18. *La chose publique.* C'est une traduction de RESPUBLICA, la république, le gouvernement. La république aquatique, c'est la république des eaux, ce royaume des grenouilles.

20. *Tenait empêché.* C'est-à-dire, empêchait, embarrassait.

24. *En.* De cela, c'est-à-dire, de cette opération qui consistait à attacher le rat à la patte de la grenouille. Un brin de jonc fit cette affaire, cette chose.

25. *Dans le marais entrés:* tous deux étant entrés dans le marais.

Bonne. Une ironie

Commère (voir xxiv, 6).

27. *Le droit des gens.* *Gens* signifie ici *nations.* Ce droit règle les rapports des différentes nations et des individus de ces nations.

28. *Gorge-chaude.* C'est la chair encore chaude du gibier que l'on donne à manger aux oiseaux de proie, aux oiseaux chasseurs, au faucon, par exemple.

Curée. Portion de la bête que l'on donne à manger aux chiens de chasse.—Ainsi donc la grenouille mangera son rat tout chaud comme les faucons et les chiens mangent leur part du gibier.

30. *La galande.* Féminin de *galant* dans le sens de rusé et à qui il ne faut pas se fier. Ce mot n'est plus employé aujourd'hui. —Dans ses autres significations, *galant* a pour féminin *galante.*

33. *Faire la ronde.* Tourner autour d'un lieu pour observer. C'est ce que font les oiseaux de proie, quand nous les voyons planer et voler en rond au-dessus d'un lieu.

34. *Pauvret.* Diminutif de *pauvre;* on l'emploie pour exprimer commisération et affection. *Pauvre* peut aussi s'employer dans ce sens : je vous plains, mon *pauvre* enfant.

Onde (voir ix, 4).

35. *Il fond dessus.* Il se précipite sur le rat (voir la différence entre *fondre* et *se précipiter* xlviii, 49).

Par même moyen. Du même coup, en une fois ou à la fois.

37. *En.* De cela. Tout fut de cela, de cet enlèvement. Tout, grenouille, rat et lien, fit partie de cet enlèvement.

Tant et si bien. Locution pléonastique ; *si bien* suffirait pour l'idée. Sous-entendez un verbe : la chose s'accomplit si bien que l'oiseau se donna au cœur joie de cette double proie.

39. On dit ordinairement *s'en donner à cœur joie* pour faire entendre prendre beaucoup d'une chose, se satisfaire pleinement.

En dans cette locution signifie *de la chose :* se donner d'une chose au point de sentir la joie dans le cœur.

42. *Ourdir.* De ORDIRI commencer, puis ourdir. Proprement c'est le tisserand qui dispose ses fils et les entrelace pour former sa toile. *Ourdir* une ruse : quelle belle image, qui montre le trompeur disposant ses fils, préparant ses filets pour y prendre sa dupe.

45. Mais pourquoi le pauvre rat, le pauvret est-il aussi enlevé par le milan ? Ce n'est pas moral, dit-on. La Fontaine ne songe pas à moraliser ; ses fables présentent le tableau de la vie. Elles enseignent comme l'expérience le fait, et non davantage. N'est-ce pas beaucoup déjà ? Dans la vie le trompeur et sa victime sont souvent frappés et emportés par le même accident. Si c'est une injustice, notre fabuliste n'en est pas responsable.

XXXVII.

L'ALOUETTE ET SES PETITS AVEC LE MAÎTRE D'UN CHAMP (IV, 22).

Si tu veux avoir un serviteur fidèle et qui te plaise, sers-toi toi-même.

Franklin.

Ne quid expectes amicos quod tu per te agere possis.

N'attends pas de tes amis ce que tu peux faire toi-même.

Ennius.

J'ai eu pour principe de ne jamais faire par autrui ce que je pouvais faire moi-même.

Montesquieu.

But as he warmed and glowed in his simple and eloquent language,
Quite forgetful of self, and full of the praise of his rival,

Archly the maiden smiled and with eyes overrunning
with laughter,
Said in a tremulous voice, "Why don't you speak for
yourself, John?"

H. W. Longfellow.

"Never so much as now was Miles Standish the friend
of John Alden."
Thereupon answered the bridegroom, "Let all be forgotten between us,
All save the dear, old friendship, and that shall grow
older and dearer!"
Then the Captain advanced, and bowing saluted Priscilla,
Gravely and after the manner of old-fashioned gentry in
England,
Something of camp and of court, of town and of country commingled,
Wishing her joy of her wedding, and loudly lauding
her husband.
Then he said with a smile, "I should have remembered
the adage
If you would be well served you must serve yourself;
and moreover
No man can gather cherries in Kent at the season of
Christmas."

Idem.

Ne t'attends qu'à toi seul; c'est un commun proverbe.
Voici comme Ésope le mit
En crédit:

Les alouettes font leur nid
Dans les blés quand ils sont en herbe,
C'est-à-dire environ le temps
Que tout aime et que tout pullule dans le monde,
Monstres marins au fond de l'onde,
Tigres dans les forêts, alouettes aux champs.
Une pourtant de ces dernières
Avait laissé passer la moitié d'un printemps
Sans goûter le plaisir des amours printanières.
À toute force enfin elle se résolut
D'imiter la nature, et d'être mère encore.
Elle bâtit un nid, pond, couve, et fait éclore
À la hâte: le tout alla du mieux qu'il put.
Les blés d'alentour mûrs avant que la nitée
Se trouvât assez forte encor
Pour voler et prendre l'essor,
De mille soins divers l'alouette agitée
S'en va chercher pâture, avertit ses enfants
D'être toujours au guet et faire sentinelle.
Si le possesseur de ces champs
Vient avecque son fils, comme il viendra, dit-elle,
Écoutez bien: selon ce qu'il dira,
Chacun de nous décampera.
Sitôt que l'alouette eut quitté sa famille,
Le possesseur du champ vient avecque son fils.
Ces blés sont mûrs, dit-il: allez chez nos amis
Les prier que chacun, apportant sa faucille,
Nous vienne aider demain dès la pointe du jour.
Notre alouette de retour

Trouve en alarme sa couvée.
L'un commence: il a dit que, l'aurore levée,
L'on fît venir demain ses amis pour l'aider.
S'il n'a dit que cela, repartit l'alouette,
Rien ne nous presse encor de changer de retraite;
Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.
Cependant, soyez gais; voilà de quoi manger.
Eux repus, tout s'endort, les petits et la mère.
L'aube du jour arrive, et d'amis point du tout.
L'alouette à l'essor, le maître s'en vient faire
Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.
Ces blés ne devraient pas, dit-il, être debout.
Nos amis ont grand tort, et tort qui se repose
Sur de tels paresseux, à servir ainsi lents.
Mon fils, allez chez nos parents
Les prier de la même chose.
L'épouvante est au nid plus forte que jamais.
—Il a dit ses parents, mère! c'est à cette heure...
—Non, mes enfants; dormez en paix:
Ne bougeons de notre demeure.
L'alouette eut raison; car personne ne vint.
Pour la troisième fois, le maître se souvint
De visiter ses blés. Notre erreur est extrême,
Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous:
Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.
Retenez bien cela, mon fils. Et savez-vous
Ce qu'il faut faire? Il faut qu'avec notre famille
Nous prenions dès demain chacun une faucille:
C'est là notre plus court; et nous achèverons

Notre moisson quand nous pourrons.
Dès lors que ce dessein fut su de l'alouette:
C'est ce coup qu'il est bon de partir, mes enfants!
Et les petits, en même temps,
Voletants, se culebutants,
Délogèrent tous sans trompette.

8. *Crédit.* Ici, l'autorité dont jouit une chose. Mettre un proverbe en crédit, c'est donc lui donner autorité, le faire accepter dans le public, le confirmer.

6. *Environ.* Est ordinairement adverbe : il y a deux ans environ. Ici c'est une préposition.

7. *Pulluler.* M. Littré le définit : "Multiplier en abondance en peu de temps." Le latin PULLULARE a le même sens. Il se rattache à PULLULUS, un petit jeune, diminutif de PULLUS qui est le jeune d'un animal. Un autre diminutif de PULLUS est PULLICENUS qui est le poussin, le petit de la poule, laquelle se nommait en bas latin PULLA.—*Fourmiller* est très-synonyme de *pulluler.* Cependant il n'emporte que l'idée de multitude, tandis que *pulluler* comprend nécessairement celle d'une production abondante. Ainsi vous direz : les mauvaises herbes *pullulent* dans ce jardin ; et avec Buffon, "Les rats se multiplient toujours trop, et dans certaines années *pullulent* à un tel point, qu'ils dévorent tous les grains." Les insectes *pullulent* au sein de la terre. Mais dites : les flatteurs *fourmillent* autour des rois ; c'est à-dire, qu'ils y sont nombreux. Ce livre *fourmille* d'erreurs.

8. *Onde* (voir ix, 4).

15, 16. Then built her nest, laid, sat and hatched.
All went as well as such things could.

17. *Nitée.* Dérivé de *nid,* et synonyme de *nichée* qu'on emploie plus souvent. Ce sont les jeunes.

19 *Essor.* C'est l'action de l'oiseau qui s'élance pour prendre son vol. Les petits n'étaient pas encore assez grands pour s'élancer dans l'air et y voler.

20. *Mille soins.* Les soins de sa petite famille qui étaient nom

breuse, et aussi son inquiétude de voir les grains déjà mûrs et à la veille d'être coupés.

21, 22. The lark went out to search for food,
And told her young to listen well,
And keep a constant sentinel.

22. La grammaire veut qu'on répète la préposition et qu'on dise : et *de* faire sentinelle.

Guet. C'est l'action par laquelle on observe ce qui se fait. Les petits devaient être toujours *au guet*, c'est-à-dire, observer tout le temps ce qui se passait autour d'eux, pendant l'absence de leur mère.

24. *Avecque.* En poésie il est permis d'écrire ainsi pour donner au mot trois syllabes.

Comme il viendra signifie : *et* il viendra.

25. *Selon ce qu'il dira.* Conformément à ce qu'il dira ; agissant d'àpres ses discours, nous partirons à tel ou à tel moment.

26. *Décamper.* C'est proprement lever un camp, quitter l'endroit où l'on campait. Puis le mot signifie s'en aller avec précipitation. C'est le sens ici.

34. *L'un* des enfants.

35. *Fit.* Remarquez ce subjonctif. *Dire* employé avec le subjonctif signifie ordonner : il a *dit*, ordonné, que l'on fît venir ses amis.

38. *Tout de bon.* Sérieusement, avec grand soin, fort bien.

40. *Eux étant repus.*

Repu. Participe passé de *repaître*. Celui qui est *repu* a satisfait sa faim. Je mourais de faim, voilà une demi-heure que je mange, et je ne suis pas encore *repu*. Celui qui dit cela est difficile à *repaître*, un vrai anglais.

42. À *l'essor.* C'est-à-dire, qu'elle prend son essor, qu'elle s'élance en l'air. *L'alouette à l'essor, il vint :* après que l'alouette eut pris son essor, il vint.

45. Concision très-hardie. La phrase plus complète serait nos amis ont tort, et il a tort aussi celui qui se repose. . . .

48. *Prier quelqu'un d'une chose,* c'est lui demander avec prière ou instance de faire cette chose.

49. *L'épouvante.* C'est plus que *l'alarme* (vers 33). Ce dernier

mot vient de l'italien ALL' ARME qui signifie *aux armes!* On peut aussi dire qu'il est composé du vieux français qui disait non pas *aux armes* mais *à l'arme!* Eh bien, on pousse ce cri à l'armée quand le péril, l'ennemi, arrive soudain. On est agité sans doute quand *l'alarme* est là, on sent le péril, mais on ne perd pas la tête, puisqu'on court *à l'arme* ou aux armes, quoique un peu confusément. Mais dans l'*épouvante* qui vient de EXPAVERE s'effrayer, on est saisi d'une très-grande peur, et l'on ne sait où courir, ni que devenir ; on perd la tête. On n'est plus en état de courir aux armes, on est capable à peine de s'enfuir, car l'épouvante fait trembler tout le corps.

52. *Bouger.* C'est un de ces verbes qui peuvent s'employer négativement sans *pas* (voir *Entretiens*, p. 326).

64. *C'est ce coup.* Une license que prend La Fontaine. Il faut dire : c'est à ce coup, c'est pour ce coup, ou c'est pour le coup.

66. *Culebutant.* On écrit *culbutant. Culbuter* quelqu'un, c'est lui faire faire la *culbute*, le renverser. Une *culbute* est une espèce de saut par lequel on fait un tour sur soi-même en se renversant en avant ou en arrière. On s'imagine voir les petites alouettes qui se culbutent ainsi, se faisant rouler l'une l'autre comme des boules.

67. Decamped without a trumpet sounding.

XXXVIII.

LA COUR DU LION (VII, 7).

Le lion se disposant à un voyage lointain, convoqua les animaux, et leur dit d'élire un roi pour le remplacer. À l'unanimité, ils choisirent le loup, parce que, disaient-ils, le loup sera fort contre nos ennemis, parce qu'il sera redoutable et audacieux. "Oui, dit le lion, vous avez choisi pour maître un animal fort et vaillant mais il faut qu'il se conforme à la justice et à la misé-

ricorde, comme il convient à un roi. Or, pour que vous puissiez vivre en sûreté sous son autorité, il faut qu'il s'oblige par serment à ne nuire à aucun de vous et à ne jamais manger de chair d'animal." Sur la demande de tous, le loup prêta ce serment. Mais, après le départ du lion, se voyant tranquille et bien affermi dans son autorité, il chercha dans sa tête comment il obtiendrait des animaux eux-mêmes la faculté de manger de la chair d'animal. Il s'adressa donc à un chevreau et le pria de lui dire s'il avait l'haleine mauvaise. "Oh! oui, répondit le chevreau, si mauvaise qu'elle est insupportable." Sans perdre de temps, le loup convoque les animaux, et leur demande ce qu'il faut faire de celui qui, au mépris de la majesté royale, a tenu au souverain des propos grossiers et injurieux.—"Sire, c'est un crime de lèse-majesté: qu'il meure!" En vertu de ce jugement, le loup tua le chevreau en lui rappelant son crime, et pour faire excuser sa méchanceté, il partagea le corps entre les barons, gardant toutefois pour lui-même la meilleure part. Une autre fois la faim étant revenue, le loup demanda à la biche ce qu'elle pensait de son haleine. Celle-ci, aimant mieux mentir que de mourir, répondit que de sa vie elle n'avait senti une si douce odeur. Le loup ayant convoqué ses barons, leur demanda quelle peine méritait celui qui, prié par le roi de dire la vérité, avait osé mentir et user de fourberie.—"Il mérite la mort," répondit l'assemblée. La pauvre biche fut tuée et mangée sans que personne dît mot. À quelques jours de là, le loup voyant un singe qui était jeune et gras, l'interrogea sur son haleine. Le singe répondit

qu'elle n'avait rien d'extraordinaire. Le loup sentant qu'il ne pouvait lui intenter une accusation raisonnable, se mit au lit et se dit malade. On vint lui faire visite et on lui amena des médecins, qui déclarèrent que Sa Majesté ne courait aucun danger, pourvu toutefois qu'elle mangeât ce qui pouvait flatter son appétit.—"Je n'ai de goût à rien, répondit le malade, excepté pour la chair de singe. Mais j'aimerais mieux mourir que de violer mon serment aux dépens du singe. Mes barons seuls, dans leur sagesse, pourraient décider le cas." Tous répondirent que le roi, en pareille circonstance, avait pleine liberté d'agir et qu'il n'y avait pas de serment qui pût tenir contre le soin de sa santé. Ce jugement prononcé, le singe fut tué et mangé. Mais la sentence retomba bientôt sur la tête des juges, parce qu'à partir de ce jour le loup ne garda plus son serment envers personne.

Le sage, par cette fable, nous avertit qu'il ne faut jamais confier le pouvoir aux méchants, parce que les méchants promettent sans scrupule tout ce qu'on leur demande, bien résolus à ne faire que leur volonté.

Sa majesté lionne un jour voulut connaître
De quelles nations le ciel l'avait fait maître.
Il manda donc par députés
Ses vassaux de toute nature,
Envoyant de tous les côtés
Une circulaire écriture
Avec son sceau. L'écrit portait
Qu'un mois durant le roi tiendrait

Cour plénière, dont l'ouverture
Devait être un fort grand festin,
Suivi des tours de Fagotin.
Par ce trait de magnificence
Le prince à ses sujets étalait sa puissance.
En son louvre il les invita.
Quel louvre! un vrai charnier, dont l'odeur se porta
D'abord au nez des gens. L'ours boucha sa narine:
Il se fût bien passé de faire cette mine;
Sa grimace déplut: le monarque irrité
L'envoya chez Pluton faire le dégoûté.
Le singe approuva fort cette sévérité;
Et, flatteur excessif, il loua la colère
Et la griffe du prince, et l'antre, et cette odeur:
Il n'était ambre, il n'était fleur
Qui ne fût ail au prix. Sa sotte flatterie
Eut un mauvais succès, et fut encor punie:
Ce monseigneur du lion-là
Fut parent de Caligula.
Le renard étant proche: Or çà, lui dit le sire,
Que sens-tu? dis-le-moi: parle sans déguiser.
L'autre aussitôt de s'excuser,
Alléguant un grand rhume: il ne pouvait que dire
Sans odorat. Bref, il s'en tire.

Ceci vous sert d'enseignement:
Ne soyez à la cour, si vous voulez y plaire,
Ni fade adulateur, ni parleur trop sincère,
Et tâchez quelquefois de répondre en Normand.

3. *Il.* *Sa Majesté* est du féminin, il faudrait donc *elle*, mais l'auteur a fait accord avec l'idée plutôt qu'avec le mot. Il s'agit ici du lion, et non de la lionne.

4. *De toute nature.* Grands et petits, de toutes les classes d'animaux.

6. On dit ordinairement *une lettre circulaire.*

8. *Un mois durant.* C'est une inversion pour *durant un mois.* Cette inversion est permise. *Durant* est proprement le participe de durer, qu'on emploie comme une préposition. *Durant* a pour synonyme *pendant.* Le premier marque mieux la continuité de l'événement. Le roi tiendra cour *durant* un mois, c'est-à-dire, que l'action de tenir cour embrassera tout le temps compris dans un mois. Nous verrons à la fin de la fable qu'il arriva malheur à l'ours et au singe *pendant* ce mois. Vous voyez que *pendant* n'embrasse pas tout le mois. Un instant suffit au lion pour frapper les deux bêtes.

9. *Cour plénière.* On appelait ainsi la grande assemblée des vassaux que les anciens rois de France convoquaient dans les grandes circonstances. Ils étaient traités par le prince.

11. *Fagotin.* Singulier plaisir pour de grands seigneurs ! Car *Fagotin* est un singe habillé que les charlatans font voir, ordinairement sur les places publiques. Ce singe habillé ressemble vraiment à un fagot ou à un fagotin, lequel est un petit fagot.

14. *Louvre.* Palais des rois de France, employé pour palais en général.

16. *Narine.* Le singulier pour le pluriel, ou bien *narine* employé pour *nez.*

17. *Mine.* Pris ici dans le sens de : contenance que l'on prend pour exprimer telle ou telle chose. L'ours était très-expressif par cette mine. Quelle impertinence et quelle bêtise ! Un lourdaud, un vrai ours.

19. *Faire le dégoûté.* C'est faire le difficile, se montrer difficile. Vous êtes devant un plat excellent ; vous n'en êtes guère satisfait. Je vous dis : vous faites le dégoûté. *Dégoûté* vient de *dégoût,* lequel est formé de *de* et de *goût.* On n'a pas de goût pour une chose, au contraire, on en a du dégoût, on en est dégoûté, et

cependant elle est excellente. C'est le cas de dire : vous êtes difficile, vous faites le dégoûté.

18, 19, 20. Remarquez que ces trois vers riment en *té*, et qu'aucun vers ne rime avec le vers 21. Quelqu'un, l'abbé Aubert, a proposé la correction suivante qui est bonne. Changez ainsi le vers 20 : "*Le singe approuve fort cette action sévère.*"

23, 24. Il dit qu'il n'y avait ni ambre ni fleur qui ne fût ail en comparaison (à ce prix).

30. *De s'excuser.* Sous-entendez *commença* de s'excuser, se mit à s'excuser.

31. *Que.* Ainsi employé signifie *rien.* Il ne pouvait rien dire, étant sans odorat.

32. *Il s'en tire.* *En* représente ici l'idée d'embarras. Il se tire de l'embarras où il était, de la difficulté qu'il y avait à répondre au roi sans attirer sa colère. Pauvres courtisans ! Combien il faut être renard pour s'en tirer à la cour !

36. *Répondre en Normand.* C'est ne répondre ni oui ni non, un moyen sûr de ne rien dire de compromettant. Les Normands ont la réputation d'être très-prudents.

XXXIX.

LE COCHE ET LA MOUCHE (VII, 9).

Cette idée de notre importance, qui nous trompe tous, me rappelle je ne sais plus quel voyageur anglais aux États-Unis, rencontrant le rédacteur en chef du Times de Broughton, petite ville de je ne sais plus quel État. "Eh bien, dit le rédacteur du Times de Broughton au voyageur, comment va la reine Victoria ?—Je l'assurai que, d'après les dernières nouvelles reçues, Sa Majesté allait fort bien.—Mon dernier article a dû la fâcher un peu ; mais que voulez-vous ? nous autres Américains, nous sommes habitués à dire la vérité à tout le monde.

Mon prochain article lui fera plaisir : je suis réconcilié avec elle. Et votre Palmerston, le Times de Broughton lui a fait passer, je pense, bien des mauvais quarts d'heure ?—Il me fut impossible, dit le voyageur anglais, de persuader à ce brave homme que le Times de Broughton ne faisait ni tant de peine ni tant de plaisir à la reine Victoria."

Saint-Marc Girardin.

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,
Six forts chevaux tiraient un coche.
Femmes, moine, vieillards, tout était descendu :
L'attelage suait, soufflait, était rendu.
Une mouche survient, et des chevaux s'approche,
Prétend les animer par son bourdonnement ;
Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment
Qu'elle fait aller la machine ;
S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.
Aussitôt que le char chemine,
Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribue uniquement la gloire,
Va, vient, fait l'empressée : il semble que ce soit
Un sergent de bataille allant en chaque endroit
Faire avancer ses gens et hâter la victoire.
La mouche, en ce commun besoin,
Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin ;
Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire
Le moine disait son bréviaire :
Il prenait bien son temps ! une femme chantait :
C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait !

Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
Et fait cent sottises pareilles.
Après bien du travail, le coche arrive au haut :
Respirons maintenant ! dit la mouche aussitôt :
J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.
Çà, messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine.

Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires :
Ils font partout les nécessaires,
Et, partout importuns, devraient être chassés.

3. *Coche.* "Grande voiture de transport en commun, que les diligences ont remplacée." *Littré.*—Notre fable a fourni à la langue cette locution : *faire la mouche du coche*, ou *être la mouche du coche.* Cela signifie se donner beaucoup de mouvement autour d'une affaire et s'en attribuer tout l'honneur, alors qu'en réalité on n'y fait rien qui vaille. Il y a beaucoup de ces gens empressés, de ces mouches du coche, qui ne produisent rien si ce n'est bruit et mouvement.

5. *Être rendu.* C'est n'en pouvoir plus, être très-fatigué ; c'est renoncer à faire de nouveaux efforts qu'on juge inutiles. Quelle marche ! j'ai les jambes cassées, je n'en puis plus, je me rends. Quand on est réduit au point de ne plus pouvoir résister, on se rend à l'ennemi, on cède. Eh bien ! ce rude travail avec lequel nous luttons est comme un ennemi : s'il est plus fort que nous, nous cédons, *nous nous rendons.* Ces chevaux de notre fable étaient *rendus.*

14. *Empressé.* *Être empressé* auprès d'une personne, s'empresser de lui porter secours ou consolation, c'est bien agir et donner preuve de dévouement et d'amitié. Mais *faire l'empressé*, voilà une vilaine chose. Celui qui fait l'empressé est un importun, comme notre mouche. Le verbe *faire* dans cette locution et autres semblables change entièrement la signification de l'adjectif (adjectif substantifié), parce que *faire* exprime qu'on

joue la comédie, qu'on n'est point sincère. Faire l'innocent, faire le doux, faire le malade, quand on n'a ni innocence, ni douceur, ni maladie, telles sont les comédies qu'exprime le verbe *faire*. Ainsi celui qui fait l'empressé dans une affaire n'est pas sincère, il ne veut pas travailler à la chose, mais se donner l'air de travailler ; cet autre qui fait l'empressé auprès d'un ami malheureux ne veut pas l'aider, mais seulement faire croire à son dévouement par de vains mouvements et de fausses démonstrations.

14, 15, 16. Flew back and forth in wondrous hurry,
And as he buzzed about the cattle
Seemed like a sergeant in a battle,
The files and squadrons leading on
To where the victory is won.

19. *Se tirer d'affaire.* Sortir d'embarras, sortir du mauvais pas où l'on est engagé.

20, 21, 22. The monk his prayers at leisure said ;
Fine time to pray !—the dames at will
Were singing songs—not greatly needed !

22. *S'agir.* Il ne s'emploie que sous forme impersonnelle. Il s'agit de cela, c'est-à-dire, il est question de cela, et c'est cela qu'il faut faire. Il s'agit de travailler, vous devez travailler. La mouche trouve qu'il ne fallait pas chanter quand les chevaux, et elle surtout, étaient si occupés.

31. Remarquez encore ce *font :* ces hommes ne sont pas nécessaires, certes, puisqu'ils ne sont qu'importuns ; mais ils veulent vous faire croire que vous avez besoin d'eux : ils *font* les nécessaires.

XL.

LA LAITIÈRE ET LE POT AU LAIT (VII, 10).

On peut bien quelquefois se flatter dans la vie.
J'ai, par exemple, hier, mis à la loterie ;
Et mon billet enfin pourrait bien être bon.
Je conviens que cela n'est pas certain : oh ! non ;
Mais la chose est possible, et cela doit suffire . . .

J'aurai donc, à mon tour, des gens à mon service !
Dans le commandement je serai peu novice ;
Mais je ne serai point dur, insolent, ni fier,
Et me rappellerai ce que j'étais hier.
Ma foi, j'aime déjà ma ferme à la folie.
Moi, gros fermier ! . . . J'aurai ma basse-cour remplie
De poules, de poussins que je verrai courir !
De mes mains, chaque jour, je prétends les nourrir ;
C'est un coup d'œil charmant ! et puis cela rapporte.
Quel plaisir, quand, le soir, assis devant ma porte,
J'entendrai le retour de mes moutons bêlants,
Que je verrai, de loin, revenir à pas lents,
Mes chevaux vigoureux et mes belles génisses !
Ils sont nos serviteurs, elles sont nos nourrices ;
Et mon petit Victor, sur son âne monté,
Fermant la marche avec un air de dignité !
Je serai plus heureux que Monsieur sur son trône,
Je serai riche, riche, et je ferai l'aumône.
Tout bas, sur mon passage, on se dira : "Voilà
Ce bon monsieur Victor"; cela me touchera.
Je puis bien m'abuser ; mais ce n'est pas sans cause
Mon projet est, au moins, fondé sur quelque chose.
(*Il cherche.*)
Sur un billet. Je veux revoir ce cher . . . Eh ! mais . .
Où donc est-il ? tantôt encore je l'avais.
Depuis quand ce billet est-il donc invisible ?
Ah ! l'aurais-je perdu ? serait-il bien possible ?
Mon malheur est certain : me voilà confondu.
(*Il crie.*)
Que vais-je devenir ? hélas ! j'ai tout perdu.

Collin d'Harleville.

C'est quelque chose encor que de faire un beau rêve.
Idem.

Quand je songe, je suis le plus heureux des hommes ;
Et dès que nous croyons être heureux, nous le sommes.
Idem.

Nous faisons tous nos châteaux en Espagne ; mais personne ne les fait mieux que La Fontaine. Que ne rêve-t-il pas ? qu'on l'élit roi et que son peuple l'aime. Je me persuade qu'à force de rêver, le poëte en avait fait un art à son usage, choisissant à dessein les chimères les plus impossibles, non pas l'élection, mais l'amour du peuple ; et sachant bien aussi que les chimères les plus impossibles sont celles qui plaisent le plus. Ce qui rend charmants les rêves de La Fontaine, c'est qu'il n'y croit pas, même pendant qu'il les fait, et qu'il est toujours prêt à s'éveiller pour être Gros-Jean comme devant. Les bons rêveurs sont ceux qui ont toutes les illusions à la fois, qui lorsqu'ils se mettent à songer, éveillés ou endormis, ne sont pas seulement riches, mais qui sont aimables et aimés, qui ont tous les plaisirs et tous les honneurs, à qui cette abondance de biens inspire un petit doute sur leur réalité, doute charmant qui ne détruit pas la félicité des rêveurs, mais qui fait que personne ne la leur envie sérieusement.
Saint-Marc Girardin.

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait
Bien posé sur un coussinet,
Prétendait arriver sans encombre à la ville.
Légère et court vêtue, elle allait à grands pas,
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,

Cotillon simple et souliers plats.
Notre laitière ainsi troussée
Comptait déjà dans sa pensée
Tout le prix de son lait ; en employait l'argent ;
Achetait un cent d'œufs ; faisait triple couvée :
La chose allait à bien par son soin diligent.
Il m'est, disait-elle, facile
D'élever des poulets autour de ma maison ;
Le renard sera bien habile
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
Le porc à s'engraisser coûtera peu de son ;
Il était, quand je l'eus, de grosseur raisonnable :
J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vu le prix dont il est, une vache et son veau,
Que je verrai sauter au milieu du troupeau?
Perrette là-dessus saute aussi, transportée :
Le lait tombe ; adieu veau, vache, cochon, couvée.
La dame de ces biens, quittant d'un œil marri
Sa fortune ainsi répandue,
Va s'excuser à son mari,
En grand danger d'être battue.
Le récit en farce en fut fait ;
On l'appela le Pot au lait.

Quel esprit ne bat la campagne ?
Qui ne fait châteaux en Espagne ?
Pichrocole, Pyrrhus, la laitière, enfin tous,
Autant les sages que les fous.
Chacun songe en veillant; il n'est rien de plus doux:

Une flatteuse erreur emporte alors nos âmes ;
Tout le bien du monde est à nous,
Tous les honneurs, toutes les femmes.
Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi,
Je m'écarte, je vais détrôner le sophi,
On m'élit roi, mon peuple m'aime ;
Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant :
Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même;
Je suis Gros-Jean comme devant.

1. *Pot au lait.* Distinguez-le du *pot de lait* et du *pot à lait.* Un *pot de lait* renferme du lait en ce moment, c'est un pot rempli de lait.—Un *pot à lait* est un pot destiné à cet usage, à recevoir du lait. Vous allez à la boutique acheter un *pot à lait.*—Le *pot au lait* est ce pot que vous avez dans votre cuisine, et dans lequel vous avez l'habitude de mettre du lait. Dites à votre servante : prenez le *pot au lait* et versez-y le lait. Perrette avait sur sa tête son *pot au lait,* mais c'était aussi un *pot de lait,* car il était rempli de lait.—Faites la même distinction entre *pot de beurre, pot au beurre, pot à beurre,* etc.

3. *Prétendait.* Est ici synonyme de avait l'intention, voulait, était décidée à arriver. Il a plus de force affirmative que *voulait.*

Encombre. Quelque chose de fâcheux qui nous fait échouer, qui nous empêche de réussir. Ce mot vient de INCUMBRUM, qui est formé de IN et CUMBRUS, un *abattis,* lequel est un amas de choses abattues. Ces arbres abattus, cet abattis d'arbres que vous rencontrez sur votre chemin, voilà l'encombre. De là ce mot a signifié toute espèce d'obstacle.

À la ville. Non pas *en ville* ou *dans la ville.* À marque simplement le point, le but vers lequel on tend. *En* et *dans* font penser à la place où l'on va, considérée sous le rapport de l'étendue, envisagée comme un lieu qui renferme, et non pas comme un simple point d'arrivée. Distinguez donc : il est allé en ville, il est allé à la ville ; il est dans le jardin, il est au jardin, etc.

4. *Court.* Adverbe.

4, 5 *Léger* et *agile*. Les deux mots sont bien employés par le poëte. *Léger* a pour racine le latin LEVIS, léger. *Agile* vient de AGILIS qui se rattache à AGERE, agir. Celui qui est *agile* agit très-librement, est libre dans tous ses mouvements. Avec son cotillon simple et ses souliers plats, Perrette avait une grande liberté de mouvement. *Léger* est le contraire de *pesant*. Celui qui est *léger* a de bonnes jambes, il court, il saute, il marche avec aisance. C'est donc dans les jambes qu'est surtout la légèreté ; aussi dit-on qu'Achille avait les pieds *légers*, que le cerf est le plus *léger* des animaux. La Fontaine appelle le lièvre l'animal *léger*. Ainsi donc Perrette était *légère*, elle avait de bonnes jambes et allait à grands pas ; elle était aussi *agile*, très-libre dans tous ses mouvements.

6. Si vous dites *un* cotillon simple et *des* souliers plats, vous ôterez sa légèreté, imitative de celle de Perrette, au beau vers de La Fontaine.

Cotillon a deux significations : 1° jupe de dessous ; 2° le jupon des paysannes.

Souliers plats. Point de talons. Les talons pourraient gêner les mouvements de Perrette.

7. *Troussée*. Une femme troussée est celle qui a relevé sa robe. Ce n'est pas le sens ici. Perrette était habillée, arrangée dans ses vêtements d'une certaine façon que le poëte a décrite. Telle est la signification de *troussée*. On dit à quelqu'un dont le costume paraît étrange : vous êtes singulièrement troussé.

11. *Allait à bien*. Réussissait.

15, 16. *Cochon. Porc*. Ils sont frères, mais *cochon* n'est que le nom de cette espèce d'animal ; *porc* est un cochon qu'on engraisse, qui est déjà même plus ou moins gros. Le *pourceau* est un petit *porc*, le *cochonnet* un petit cochon ; le *cochon de lait* est encore plus petit. Sur la table celui-ci est estimé.—Vous avez compris que l'imagination de Perrette changea promptement son *cochon* en un *porc*.

17. *Quand je l'eus*. Quand je l'acquis : quelle douce illusion !

19. *Notre étable*. Une autre illusion.

20. *Dont il est*. Encore une illusion. Ce porc qui n'existe pas encore en realité est déjà pour elle d'un grand prix.

24. *Marri.* Un vieux mot qui signifie triste et désappointé.

30. *Battre la campagne.* C'est s'éloigner du sujet en question, divaguer, déraisonner ; c'est aussi s'abandonner à son imagination, à ses rêves. Quelle peut être l'origine de ces significations ? On dit battre un chemin pour signifier faire un chemin. Il suit le chemin battu, c'est-à-dire, le grand chemin, le chemin que tout le monde suit. Battre le pavé signifie aller et venir sans but. On dit aussi : il ne tient point le chemin, il va à travers champs. Eh bien ! battre la campagne, n'est-ce pas sortir du chemin, en matière de raisonnement et de sagesse, et s'en aller à travers champs, vaguer çà et là, errer à l'aventure, divaguer, et enfin rêver, au lieu de penser froidement et sainement ? Celui qui fait cela ne suit pas le chemin, il prend et semble battre la campagne, où il va se perdre et vaguer à l'aventure.—Il y a aussi un rapport entre notre expression signifiant divaguer, rêver, et la même expression employée pour parler des chiens de chasse qui battent la campagne pour découvrir le gibier. On dit de même que les soldats battent la campagne pour découvrir l'ennemi.

31. *Château en Espagne.* Synonyme de *château en l'air* et *château de cartes* (voir le différence qu'il y a entre ces trois châteaux dans les *Causeries avec mes élèves*, p. 67).

32. *Pichrocole.* M. Littré écrit *picrochole* et le définit : "Personnage de l'œuvre de Rabelais qui est toujours en colère et prêt à guerroyer, et qui forme le projet d'impossibles conquêtes." Ce mot est dérivé de πικρόχολος formé de πικρός, amer, et χολή, bile. *Picrochole* a donc la bile amère ou noire.

39. *S'écarter.* S'éloigner. Dans les exercices d'armes, on s'écarte pour prendre une sorte d'élan, pour porter plus fortement le coup à l'adversaire. Il est très-comique ici de le voir s'écarter pour mieux frapper le sophi et le détrôner.

41. *Vont pleuvant.* Pleuvent et ne cessent de pleuvoir.

42, 43. Some accident then calls me back,
And I'm no more than simple Jack.

43. *Devant* a ici le sens de *auparavant.*

Voir cette fable étudiée dans les *Causeries avec mes élèves*

XLI.

L'HOMME QUI COURT APRÈS LA FORTUNE ET L'HOMME QUI L'ATTEND DANS SON LIT (VII, 12).

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas ? dit l'Espérance :
Bourgeois, manants, rois et prélats,
Lui font de loin la révérence.
C'est le Bonheur, dit l'Espérance.
Courons, courons ; doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, sous la verdure ?
Il croit à d'éternels appas,
Même à l'amour qui toujours dure.
Qu'on est heureux sous la verdure !
Courons, courons ; doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, à la campagne ?
D'enfants et de grains, Dieu ! quel tas,
Quels gros baisers à sa compagne !
Qu'on est heureux à la campagne !
Ocurons, courons ; doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, dans une banque?
S'il est un plaisir qu'il n'ait pas,
C'est qu'au marché ce plaisir manque.
Qu'on est heureux dans une banque!
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, dans une armée?
Il mesure au bruit des combats
Tout le bruit de sa renommée.
Qu'on est heureux dans une armée!
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, sur un navire?
L'arc-en-ciel brille dans ses mâts;
Toutes les mers vont lui sourire.
Qu'on est heureux sur un navire!
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, c'est en Asie?
Roi, pour sceptre il porte un damas
Dont il use à sa fantaisie.
Qu'on est heureux dans cette Asie!

Courons, courons ; doublons le pas,
Pour le trouver, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, en Amérique ?
Sous un arbre il met habit bas
Pour présider sa république.
Qu'on est heureux en Amérique !
Courons, courons ; doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, dans ces nuages ?
Ah ! dit l'homme enfin vieux et las,
C'est trop d'inutiles voyages.
Enfants, courez vers ces nuages ;
Courez, courez ; doublez le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

Le Bonheur, par Béranger.

Ne courons pas au loin pour chercher le bonheur ou la fortune : le bonheur est près de nous ; il ne s'agit que de savoir le goûter. La fortune aussi est souvent près de nous, et nous nous en éloignons quand nous courons la chercher. La meilleure et la plus sûre fortune est celle que nous nous faisons sur place, dans la condition que le sort nous a donnée, celle qui se compose surtout de la modération de nos désirs. Désirer

un peu moins qu'on a, c'est là notre plus vraie fortune, et c'est celle-là qui est assise à notre porte.

Saint-Marc Girardin.

Qui ne court après la Fortune ?
Je voudrais être en lieu d'où je pusse aisément
Contempler la foule importune
De ceux qui cherchent vainement
Cette fille du Sort de royaume en royaume,
Fidèles courtisans d'un volage fantôme.
Quand ils sont près du bon moment,
L'inconstante aussitôt à leurs désirs échappe.
Pauvres gens ! Je les plains ; car on a pour les fous
Plus de pitié que de courroux.
Cet homme, disent-ils, était planteur de choux ;
Et le voilà devenu pape !
Ne le valons-nous pas ? Vous valez cent fois mieux :
Mais que vous sert votre mérite ?
La Fortune a-t-elle des yeux ?
Et puis la papauté vaut-elle ce qu'on quitte,
Le repos ? le repos, trésor si précieux,
Qu'on en faisait jadis le partage des dieux !
Rarement la Fortune à ses hôtes le laisse.
Ne cherchez point cette déesse,
Elle vous cherchera : son sexe en use ainsi.

Certain couple d'amis, en un bourg établi,
Possédait quelque bien. L'un soupirait sans cesse
Pour la Fortune ; il dit à l'autre un jour :
Si nous quittions notre séjour ?
Vous savez que nul n'est prophète

En son pays : cherchons notre aventure ailleurs.—
Cherchez, dit l'autre ami : pour moi, je ne souhaite
Ni climats ni destins meilleurs.
Contentez-vous ; suivez votre humeur inquiète :
Vous reviendrez bientôt. Je fais vœu cependant
De dormir en vous attendant.
L'ambitieux, ou, si l'on veut, l'avare,
S'en va par voie et par chemin.
Il arriva le lendemain
En un lieu que devait la déesse bizarre
Fréquenter sur tout autre ; et ce lieu, c'est la cour.
Là donc pour quelque temps il fixe son séjour,
Se trouvant au coucher, au lever, à ces heures
Que l'on sait être les meilleures ;
Bref, se trouvant à tout, et n'arrivant à rien.
Qu'est ceci ? se dit-il : cherchons ailleurs du bien.
La Fortune pourtant habite ces demeures ;
Je la vois tous les jours entrer chez celui-ci,
Chez celui-là : d'où vient qu'aussi
Je ne puis héberger cette capricieuse ?
On me l'avait bien dit, que des gens de ce lieu
L'on n'aime pas toujours l'humeur ambitieuse.
Adieu, messieurs de cour ; messieurs de cour, adieu :
Suivez jusques au bout une ombre qui vous flatte.
La Fortune a, dit-on, des temples à Surate :
Allons là. Ce fut un de dire et s'embarquer.
Âmes de bronze, humains, celui-là fut sans doute
Armé de diamant, qui tenta cette route,
Et le premier osa l'abîme défier !

Celui-ci, pendant son voyage,
Tourna les yeux vers son village
Plus d'une fois, essuyant les dangers
Des pirates, des vents, du calme et des rochers,
Ministres de la Mort : avec beaucoup de peines
On s'en va la chercher en des rives lointaines,
La trouvant assez tôt sans quitter la maison.
L'homme arrive au Mogol : on lui dit qu'au Japon
La Fortune pour lors distribuait ses grâces.
Il y court. Les mers étaient lasses
De le porter ; et tout le fruit
Qu'il tira de ses longs voyages,
Ce fut cette leçon que donnent les sauvages :
Demeure en ton pays, par la nature instruit.
Le Japon ne fut pas plus heureux à cet homme
Que le Mogol l'avait été :
Ce qui lui fit conclure en somme
Qu'il avait à grand tort son village quitté.
Il renonce aux courses ingrates,
Revient en son pays, voit de loin ses pénates,
Pleure de joie, et dit : Heureux qui vit chez soi,
De régler ses désirs faisant tout son emploi !
Il ne sait que par ouï-dire
Ce que c'est que la cour, la mer, et ton empire,
Fortune, qui nous fais passer devant les yeux
Des dignités, des biens que jusqu'au bout du monde
On suit, sans que l'effet aux promesses réponde.
Désormais je ne bouge, et ferai cent fois mieux.
En raisonnant de cette sorte,

Et contre la Fortune ayant pris ce conseil,
Il la trouve assise à la porte
De son ami plongé dans un profond sommeil.

2. *En lieu.* En un lieu.

6 Étant les fidèles courtisans, etc.

7. *Bon moment.* C'est-à-dire, le moment de la saisir.

13. *Vous valez,* etc. C'est La Fontaine qui répond aux courtisans de la Fortune, lesquels croient qu'ils peuvent aspirer haut, puisque leur voisin, planteur de choux, est devenu pape.

18. *Jadis* (voir v, 3).

21. *Son sexe en use ainsi.* Une méchanceté à l'adresse des femmes. Comme elles, la Fortune est capricieuse et contrariante : elle repousse ceux qui la cherchent et cherche ceux qui ne se présentent pas.

Seek not the dame, and she will you,
A truth which of her sex is true.

23, 24. *Soupirant pour.* On dit soupirer *pour, après,* et *vers.*

25. Pourquoi ne quitterions-nous pas notre séjour ?

33. *Ou, si l'on veut.* Si vous préférez cette expression.

34. *Par voie et par chemin.* C'est-à-dire, par tous les chemins qui se présentent, les prenant tous, sans guère choisir et ne s'arrêtant nulle part, allant toujours. La *voie* est plus grande que le *chemin.* Ce mot vient du latin VIA, et pour cela signifie surtout les grandes routes romaines. *Chemin* appartient à la basse latinité, est tiré de CAMINUS. Le mot *voie* n'est guère employé pour désigner autre chose que les routes romaines, si ce n'est dans certaines expressions consacrées comme celle que nous avons ici. On dit la *voie* publique, voyager par la *voie* de terre, ou par la *voie* de mer. Généralement c'est *route* qu'on emploie pour désigner les grands chemins, larges, longs, solidement établis, et tracés avec soin. Mais on fraye des *chemins* partout, et il y en a de toutes sortes, de grands et de petits ; un simple sentier est un chemin.—Celui qui va *par voie et par chemin* prend tout ce qui se présente, les chemins, les voies, les routes.

36. En un lieu que la déesse devait fréquenter plus que tout autre.

39. Sous Louis XIV, les courtisans ne manquaient pas d'assister au coucher et au lever du roi, parce que ces heures étaient celles où ils trouvaient le plus facilement occasion de l'approcher et de solliciter de lui une faveur.

42. *Qu'est ceci ?* Qu'est-ce que cela signifie, dit-il ? pourquoi ne puis-je arriver à aucun succès ? Il voit, à la cour, la fortune entrer tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, et est étonné qu'elle n'entre jamais chez lui, qu'il ne puisse héberger la capricieuse.

45. *Aussi.* Moi aussi, moi comme les autres.

46. *Héberger* quelqu'un, c'est le recevoir chez soi et le loger. Ce mot est tiré du vieil allemand HERIBERGA, qui était un campement militaire. HERBERGE de l'allemand moderne est notre mot *auberge,* lequel s'écrivait en vieux français HERBERGE, d'où est venu le verbe *héberger.*

47, 48. Il veut dire qu'il n'aime pas l'humeur ambitieuse des courtisans. C'est ce dont on l'avait averti ; on lui avait dit que leur ambition est détestable. Il trouve que c'est vrai. Pourquoi ? Parce qu'ils se précipitent vers la Fortune tellement que lui ne peut pas attraper sa part de faveurs. Vous voyez que c'est à qui courra le plus vite à la cour. Pauvres gens !

49. Que ce vers est comique, et comme il marque bien que notre homme en a par-dessus la tête de cette cour ! c'est-à-dire, qu'il en est horriblement fatigué.

51. *Surate.* Où est Surate ? c'est bien sûr de l'autre côté de la mer.

52. To say so was to embark at once.

54. *Cette route.* La route de la mer.

53, 54, 55. Un souvenir d'Horace. Voyez la 8ᵉ ode du livre I, adressée à Virgile :

Illi robur et œs triplex
Circa pectus erat, qui fragilem truci
  Commisit Pelago ratem
Primus, nec timuit præcipitem Africum
  Decertantem Aquilonibus.

Nec tristes Hyadas, nec rabiem Noti,
Quo non arbiter Hadriæ
Major, tollere seu ponere vult freta.

M. Jules Janin traduit comme suit, avec élégance et très-librement, ce passage : "Il était, certes, cuirassé de chêne et d'un triple airain le téméraire qui, le premier, sur un fragile esquif, affronta la mer indignée ! En vain les vents du midi se heurtent contre les aquilons du nord, il défie à la fois les Hyades menaçantes et la rage du Notus apaisant ou soulevant à son gré la mer Adriatique, son esclave."

58. *Essuyant.* Au moment où il essuyait. Ces dangers lui faisaient regretter son village. Car telle est la signification de *tourner les yeux vers* une chose que nous avons laissée derrière nous. *Essuyer des dangers* signifie les subir, les éprouver, les souffrir.

59. Quatre ministres de la mort.

61. Pourquoi aller chercher la mort à l'étranger (et en précipiter la venue par les dangers auxquels on s'expose) ? elle vient assez tôt nous trouver chez nous.

64. *Pour lors.* *En ce moment-là.*

65. Elles étaient lasses de le porter, c'est-à-dire, elles le portèrent très-longtemps, et cependant il n'en rapporta rien, si ce n'est de comprendre la leçon des sauvages : Demeurez chez vous.

69. Instruit par la nature, demeure en ton pays.

72. *En somme.* Au total, en résumé.

77. Faire son emploi de régler ses désirs est une excellente occupation.

83. *Mieux* que je n'ai fait, ou que je ne ferais si je bougeais.

85. *Conseil* signifie ici résolution.

87. La Fontaine est bien heureux de pouvoir favoriser le dormeur dans sa fable. Vous savez que notre cher poëte était amoureux du sommeil. Il divisa, dit-il, son temps en deux parties, dont il passa l'une à dormir et l'autre à ne rien faire. Passe pour la première moitié, mais l'autre ! pouvait-il mieux la remplir qu'en créant ces petits drames qui seront éternellement les délices du genre humain ?

XLII.

LA MORT ET LE MOURANT (VIII, 1).

Posthume ! ah ! Posthume ! Elles courent les années, elle arrive à grands pas la vieillesse, et déjà voilà les rides, et bientôt voici la mort ! La prière n'y fait rien.

Quiconque a véçu des biens de la terre, le possesseur du champ ou son fermier, passera le fleuve d'oubli. C'est la loi. Ami Posthume, il te faudra quitter ces riches domaines, abandonner ta maison, ton aimable épouse, et de tous ces arbres que ta main cultive, un seul, le cyprès, ornement des tombeaux, doit te suivre, ô maître éphémère de tant de biens !

Horace.

J'entre dans la vie avec la loi d'en sortir ; je viens faire mon personnage ; je viens me montrer comme les autres : après, il faudra disparaître. . . Ma vie est de quatre-vingts ans tout au plus ; prenons-en cent. Qu'il y a eu de temps où je n'étais pas ! qu'il y en a où je ne serai point, et que j'occupe peu de place dans ce grand abîme des ans. Je ne suis rien. . . Je ne suis même que pour faire nombre ; encore n'avait-on que faire de moi, et la comédie ne serait pas moins bien jouée, quand je serais demeuré derrière le théâtre.

Bossuet.

La vie est un drame ; qu'importe sa longueur ? L'essentiel, c'est la façon dont il est joué.

Sénèque.

Tâchons de rendre notre vie semblable aux métaux précieux, qui ont beaucoup de poids sous un petit

volume. C'est par nos actions qu'il la faut mesurer, non par la durée.

Idem.

Celui qui a accompli tous les devoirs de la vertu n'a jamais trop peu vécu.

Cicéron.

Nous sommes prêtres de Vesta : notre vie est le feu sacré que nous avons mission d'entretenir, jusqu'à ce que Dieu lui-même l'éteigne en nous.

Joubert.

Il faut mourir aimable, si on le peut.

Idem.

Chose effrayante, et qui peut être vraie : les vieillards aiment à survivre.

Idem.

Hippocrate, après avoir guéri bien des maladies, lui-même est tombé malade, est mort. Les Chaldéens ont prédit les morts de bien des hommes ; puis, eux aussi, la destinée les a ravis au monde. Alexandre et Pompée, et Caïus César, qui avaient si souvent détruit de fond en comble des villes entières, et massacré des multitudes innombrables de cavaliers et d'hommes de pied dans les batailles, sont partis de la vie à leur tour. Qu'est-ce à dire ? tu t'es embarqué, tu as traversé la mer, te voilà au port : débarque !

Marc-Aurèle.

Il faut partir de la vie avec résignation comme l'olive mûre tombe en bénissant la terre sa nourrice, et en rendant grâces à l'arbre qui l'a produite.

Idem.

La Mort ne surprend point le sage :
Il est toujours prêt à partir,
S'étant su lui-même avertir
Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage.
Ce temps, hélas ! embrasse tous les temps :
Qu'on le partage en jours, en heures, en moments,
Il n'en est point qu'il ne comprenne
Dans le fatal tribut ; tous sont de son domaine ;
Et le premier instant où les enfants des rois
Ouvrent les yeux à la lumière
Est celui qui vient quelquefois
Fermer pour toujours leur paupière.
Défendez-vous par la grandeur ;
Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse ;
La Mort ravit tout sans pudeur :
Un jour le monde entier accroîtra sa richesse.
Il n'est rien de moins ignoré ;
Et, puisqu'il faut que je le die,
Rien où l'on soit moins préparé.

Un mourant, qui comptait plus de cent ans de vie,
Se plaignait à la Mort que précipitamment
Elle le contraignait de partir tout à l'heure,
Sans qu'il eût fait son testament,
Sans l'avertir au moins. Est-il juste qu'on meure
Au pied levé ? dit-il : attendez quelque peu ;
Ma femme ne veut pas que je parte sans elle ;
Il me reste à pourvoir un arrière-neveu ;
Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore un aile.
Que vous êtes pressante, ô Déesse cruelle !—

Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point surpris;
Tu te plains sans raison de mon impatience:
Eh! n'as-tu pas cent ans? Trouve-moi dans Paris
Deux mortels aussi vieux; trouve-m'en dix en France.
Je devais, ce dis-tu, te donner quelque avis
    Qui te disposât à la chose:
J'aurais trouvé ton testament tout fait,
Ton petit-fils pourvu, ton bâtiment parfait.
Ne te donna-t-on pas des avis, quand la cause
    Du marcher et du mouvement,
    Quand les esprits, le sentiment,
Quand tout faillit en toi? Plus de goût, plus d'ouïe;
Toute chose pour toi semble être évanouie;
Pour toi l'astre du jour prend des soins superflus:
Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.
    Je t'ai fait voir tes camarades,
    Ou morts, ou mourants, ou malades:
Qu'est-ce que tout cela, qu'un avertissement?
    Allons, vieillard, et sans réplique.
    Il n'importe à la république
    Que tu fasses ton testament.

La Mort avait raison: je voudrais qu'à cet âge
On sortît de la vie ainsi que d'un banquet,
Remerciant son hôte; et qu'on fît son paquet:
Car de combien peut-on retarder le voyage?
Tu murmures, vieillard! vois ces jeunes mourir;
    Vois-les marcher, vois-les courir
À des morts, il est vrai, glorieuses et belles,

Mais sûres cependant, et quelquefois cruelles.
J'ai beau te le crier ; mon zèle est indiscret :
Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret.

Cette fable est grande comme une épopée, comme une Oraison funèbre de Bossuet, ou comme les Pensées de Pascal. N'est-ce pas le chef-d'œuvre de La Fontaine, et y a-t-il rien de plus élevé dans aucune littérature ? Rapprochez de cette fable celle intitulée : *Le Vieillard et les trois jeunes hommes*, et lisez l'étude faite sur cette dernière dans les *Causeries avec mes élèves*.

3. Pour : ayant su s'avertir lui-même (voir ix, 2).

4. Pour : où l'on doit se resoudre (voir ix, 2).

8. *Tribut*. Ce tribut qu'il faut payer à la mort.

13, 14, 15. C'est en vain que vous objecterez que vous possédez la grandeur, la beauté, etc. La mort ravit tout cela : elle ne respecte rien, elle est sans *pudeur*.

> **Defend yourself by rank and wealth,**
> **Plead beauty, virtue, youth, and health,**
> **Unblushing death will ravish all.**

18. *Die*. Vieille forme employée pour le subjonctif *dise*.

22. *Contraignait*. Ne faut-il pas le subjonctif contraignît ? (Voir *Entretiens*, p. 273.)

***Tout à l'heure*. Tout de suite (voir ix, 2).**

25. *Au pied levé*. Quand vous êtes au moment de partir pour une affaire ou dans un but quelconque, si l'on vient vous prendre, on vous prend *au pied levé*, au moment où vous levez le pied pour partir. Tel est le sens de prendre quelqu'un *au pied levé*. Et si dans ce moment on veut que vous fassiez ceci ou ça, à quoi vous étiez loin de penser puisque vous alliez partir, on vous surprend, on vous prend à l'improviste, on ne vous donne pas le temps de réfléchir. Voilà comment le vieillard fut pris *au pied levé* (à son avis, car ce n'est point celui de la Mort). La cruelle déesse lui ordonne de mourir sans qu'il ait le temps de réfléchir.

27. *Pourvoir* signifie ici *établir*. Il lui reste à établir son

neveu, soit par un mariage, soit en lui assurant un emploi, une position.

Arrière-neveu. Au singulier, c'est le fils de notre neveu ou de notre nièce. Au pluriel, les arrière-neveux, le mot signifie la postérité la plus reculée.

34. *Ce dis-tu.* Tu dis cela, c'est ce que tu dis.

37. *Petit-fils.* On remarque que La Fontaine a employé *arrière-neveu*, au vers 27, dans le sens de postérité, sens qu'il a au pluriel seulement.

49. *République.* Pris ici dans le sens étymologique RES PUBLICA, la chose publique, la communauté des hommes.

53. *Fit son paquet.* On dit *faire son paquet pour l'autre monde*, ou simplement *faire son paquet* pour : se préparer à la mort.

55. *Jeunes.* Pris substantivement.

59. *Indiscret.* Celui qui est *indiscret* manque de discrétion, de retenue, de discernement. Notre zèle est sans discrétion ou *indiscret*, quand nous le produisons là où il ne faut pas, hors de saison. C'est bien l'idée ici. Je te crie en vain, dit La Fontaine, qu'il est juste que tu meures et que tu devrais mourir de bonne grâce, tu trouves mon zèle *indiscret*, c'est-à-dire, hors de saison, tu juges que je me mêle de ce qui ne me regarde pas.

XLIII.

LE SAVETIER ET LE FINANCIER (VIII, 2).

Qui vit content de peu connaît l'indépendance.

Bernis.

S'il est vrai que l'on soit riche de tout ce dont on n'a pas besoin, un homme fort riche, c'est un homme qui est sage. S'il est vrai que l'on soit pauvre par toutes les choses que l'on désire, l'ambitieux et l'avare languissent dans une extrême pauvreté.

La Bruyère.

Le bonheur et le contentement ne viennent point du dehors. C'est l'homme, au contraire, qui répand sur ce qui l'entoure le plaisir et l'agrément ; il en trouve la source dans son caractère.

Plutarque.

Alexandre, entendant Anaxarque disserter sur le nombre infini des mondes, se mit à fondre en larmes. Comme ses amis lui en demandaient la cause : N'ai-je pas lieu de pleurer, dit-il, quand il existe une quantité innombrable de mondes, et que nous n'en avons pas encore conquis un seul ? Au contraire Cratès avec sa besace et son manteau riait et plaisantait, faisant de sa vie une fête continuelle.

Idem.

LA FLÈCHE.

Comment voulez-vous qu'on fasse pour vous voler ? Êtes-vous un homme volable, quand vous renfermez toutes choses, et faites sentinelle jour et nuit ?

HARPAGON.

Je veux renfermer ce que bon me semble, et faire sentinelle comme il me plaît. Ne voilà pas de mes mouchards, qui prennent garde à ce qu'on fait ? (*Bas à part.*) Je tremble qu'il n'ait soupçonné quelque chose de mon argent. (*Haut.*) Ne serais-tu point homme à aller faire courir le bruit que j'ai chez moi de l'argent caché ?

LA FLÈCHE.

Vous avez de l'argent caché ?

HARPAGON.

Non, coquin, je ne dis pas cela. (*À part.*) J'en-

rage. (*Haut.*) Je demande si malicieusement, tu n'irais point faire courir le bruit que j'en ai.

LA FLÈCHE.

Hé ! que nous importe que vous en ayez, ou que vous n'en ayez pas, si c'est pour nous la même chose. . . . .

HARPAGON.

Voilà un pendard de valet qui m'incommode fort; et je ne me plais point à voir ce chien de boiteux-là. Certes, ce n'est pas une petite peine que de garder chez soi une grande somme d'argent ; et bien heureux qui a tout son fait placé, et ne conserve seulement que ce qu'il faut pour sa dépense ! On n'est pas peu embarrassé à inventer, dans toute une maison, une cache fidèle ; car, pour moi, les coffres-forts me sont suspects, et je ne veux jamais m'y fier. Je les tiens justement une franche amorce à voleurs ; et c'est toujours la première chose que l'on va attaquer.

Molière.

Un savetier chantait du matin jusqu'au soir :
C'était merveilles de le voir,
Merveilles de l'ouïr ; il faisait des passages,
Plus content qu'aucun des sept sages.
Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,
Chantait peu, dormait moins encor :
C'était un homme de finance.
Si sur le point du jour parfois il sommeillait,
Le savetier alors en chantant l'éveillait ;
Et le financier se plaignait
Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,

Comme le manger et le boire.
En son hôtel il fait venir
Le chanteur, et lui dit: Or çà, sire Grégoire,
Que gagnez-vous par an? Par an! ma foi, monsieur,
Dit avec un ton de rieur
Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière
De compter de la sorte; et je n'entasse guère
Un jour sur l'autre: il suffit qu'à la fin
J'attrappe le bout de l'année;
Chaque jour amène son pain.
Eh bien! que gagnez-vous, dites-moi, par journée?
Tantôt plus, tantôt moins: le mal est que toujours
(Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes),
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chômer; on nous ruine en fêtes:
L'une fait tort à l'autre; et monsieur le curé
De quelque nouveau saint charge toujours son prône.
Le financier, riant de sa naïveté,
Lui dit: Je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.
Prenez ces cent écus; gardez-les avec soin,
Pour vous en servir au besoin.
Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avait, depuis plus de cent ans,
Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui: dans sa cave il enserre
L'argent, et sa joie à la fois.
Plus de chant: il perdit la voix

Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
Le sommeil quitta son logis :
Il eut pour hôtes les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines.
Tout le jour il avait l'œil au guet : et la nuit,
Si quelque chat faisait du bruit,
Le chat prenait l'argent. À la fin le pauvre homme
S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus :
Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,
Et reprenez vos cent écus.

2. *Merveilles* doit s'écrire *merveille* dans cette locution.

3. *Ouïr.* (De AUDIRE) un synonyme d'*entendre.* Il n'est plus guère usité qu'à l'infinitif *ouïr*, au participe passé *ouï*, au prétérit défini j'*ouïs*, et à l'imparfait du subjonctif *que* j'*ouïsse.*

Passages. Ce sont des ornements qu'on ajoute au chant en passant d'une note à l'autre.

4. *Content.* Une sorte d'apposition de *il.* Étant ou se sentant plus content que les sept sages, il faisait des passages.

5. *Tout cousu d'or.* Ayant beaucoup d'or cousu sur ses habits.

8. *Sommeiller.* C'est dormir, surtout dormir légèrement.

14. *En* et *dans* (voir ii, 2).

15. *Or çà.* Une locution qui ressemble à *voyons!* Or çà, dites-moi ; voyons ! dites-moi.

18. *Gaillard.* C'est un homme plein de vivacité et de bonne humeur. Assûrément il digère bien et dort bien. Le financier ne saurait être *gaillard* après ses nuits d'insomnie et avec ses cassements de tête le jour.—L'homme *jovial* ressemble au *gaillard,* il aime à rire, c'est un bon vivant, gros et gras d'ordinaire, avec un visage tout fleuri ; il est heureux d'être au monde. C'est *Vive la joie!* Cette description ne s'appliquerait pas entièrement au *gaillard* qui n'est pas souvent gros et gras, et qui ne mène pas la bonne vie du *jovial.* Ce qui appartient en propre au *gaillard,* c'est la vivacité, la force et le courage.

Cela est dans l'étymologie du mot, que les uns tirent du celtique GALL, *force*, et les autres de *gai*, lequel vient du vieux allemand GAHI qui signifie *vif*.—*Jovial* est tiré de JUPITER JOVIS. Est-ce parce que c'est Jupiter qui donne la joie et cette douce vie qui s'épanouit sur la face du *jovial* ?

19. *Entasser*. Mettre en *tas*. Il ne met pas en tas, l'un sur l'autre, les jours, ou plutôt les gains de ses journées.

21. *Attraper le bout de l'année*. C'est arriver à la fin de l'année, mais y arriver d'une certaine façon, comme à un bout qu'il est difficile d'atteindre et qu'on est heureux d'attraper enfin

25. *Honnêtes*. Raisonnables.

27. *Chômer*. Ne pas travailler, parce qu'on solennise une fête. On *chôme* les dimanches. Diez rattache ce mot à *calme* qui vient du bas latin CAUMA, ardeur du soleil. En été, quand le soleil est au milieu du ciel avec ses feux ardents, tout est tranquille et *calme* dans les champs, on ne travaille pas, on se repose, on *chôme*. Ainsi *chômait* plus souvent qu'il ne voulait notre gaillard savetier. Dans la stagnation des affaires de la présente année 1877, des milliers d'ouvriers sont obligés de *chômer*.

28. *L'une fait tort à l'autre*. *Tort* signifie ici un *dommage* ; faire tort à quelqu'un, c'est lui causer un dommage. Une fête *fait tort* à l'autre, quand il y en a beaucoup, parce qu'on ne les fête pas chacune aussi bien qu'on le ferait s'il y en avait peu. Elles sont dans le chemin l'une de l'autre. M. Wright rend bien cette idée : They tread upon each other's heels.

29. *Prône*. C'est le sermon fait le dimanche à la messe, et les informations qui sont données en même temps aux paroissiens par le curé ou son vicaire, annonces de mariages, de décès, d'une fête à célébrer pendant la semaine, etc. M. le curé *charge* son prône, il l'allonge de cette annonce qu'on célébrera la fête d'un nouveau saint.

31 Pour : *Je veux vous mettre* (voir IX, 2).

44. *L'œil au guet* (voir XXVI, 11).

Morale. Richesse n'est pas bonheur.

Voir une étude sur cette fable dans les *Causeries avec mes élèves*

XLIV.

LE LION, LE LOUP ET LE RENARD (VIII, 3.)

L'embarras est de trouver précisément le ton convenable à la cour. L'enthousiasme outré paraît hypocrisie et offense. Il ne faut pas, comme le singe, approuver trop les exécutions, louer la griffe du prince, les boucheries et leur odeur, dire qu'il n'y a ambre ni fleur qui ne soit ail au prix. L'abbé de Polignac, raconte Saint-Simon, se promenant à Marly avec le roi, par un mauvais temps, disait que la pluie de Marly ne mouillait pas. Cela parut si fade qu'il déplut au roi lui-même. La sotte flatterie n'a pas meilleur succès que la franchise trop rude. Une complaisance servile dégoûte. C'est un grand art que de faire sa cour. On dépense autant de génie à ramper qu'à régner. Aux qualités qu'on exige d'un domestique, combien peu de maîtres seraient dignes d'être valets. Aussi c'est le renard qui rassemble en soi tous les traits du courtisan, comme le lion tous ceux du monarque. Dans nos vieux fabliaux, il n'est que malin et méchant. Mais depuis ce temps il s'est poli et formé. Il a vécu dans les antichambres. On l'a présenté ; il assiste au coucher. Il est devenu légiste, avocat, savant, philosophe, le tout au profit de sa fortune. Avant tout, il est menteur et maître de soi. "Un homme qui sait la cour, dit La Bruyère, est maître de son geste, de ses yeux, de son visage ; il est profond, impénétrable ; il dissimule les mauvais offices, sourit à ses ennemis, contraint son humeur, déguise ses

passions, dément son cœur, parle et agit contre ses sentiments." Sans ce talent, comment se soutiendrait-il ? Le terrain où il marche est glissant et plein de piéges. Au moindre faux pas, de bons amis se trouveront là pour achever sa chute. Par exemple, il s'est dispensé d'une visite officielle : "Aussitôt le loup en fait sa cour, daube au coucher du roi son camarade absent." Un camarade, en ce monde-là, est un rival, partant un ennemi ; et d'ailleurs quel plaisir que de faire du zèle aux dépens d'autrui ! Le roi, homme expéditif, veut qu'à l'instant même on aille enfumer renard dans sa demeure, bref, qu'on le fasse venir. Les moyens violents lui sont naturels ; le premier geste d'un prince est toujours l'appel aux baïonnettes. Le renard vient donc, est présenté, et sachant que le loup lui faisait cette affaire, il invente subitement sa vengeance, mais se contient de peur de la compromettre, et commence ainsi d'un ton doux :

Je crains, sire, dit-il, qu'un rapport peu sincère
Ne m'ait à mépris imputé
D'avoir différé cet hommage.

Puis les yeux baissés :

Mais j'étais en pèlerinage,
Et m'acquittais d'un vœu fait pour votre santé.

Comme les choses se rencontrent ! il allait demander au ciel la guérison du roi ; il l'a trouvée en chemin. Il a vu des gens experts et savants. Sa Majesté est languissante Il apporte une consultation en forme ; le dévot est devenu médecin, pose des principes, disserte, démontre: le prince ne manque que de chaleur

le long âge en lui l'a détruite, mais il y a un beau secret pour réparer la nature défaillante. Et là-dessus, savourant tous les mots, surtout le plus atroce, il ajoute :

D'un loup écorché *vif* appliquez-vous la peau
Toute chaude et toute fumante.

Il se tourne à demi vers son cher camarade, comme pour lui demander permission, lui fait un petit salut poli, et dit agréablement pour égayer la chose :

Messire loup vous servira,
S'il vous plaît, de robe de chambre.

Le voilà enfin dans son naturel, c'est-à-dire, railleur. L'inhumanité et la possession de soi sont les sources de l'humeur sarcastique.

H. Taine.

Un lion, décrépit, goutteux, n'en pouvant plus,
Voulait que l'on trouvât remède à la vieillesse.
Alléguer l'impossible aux rois, c'est un abus.
Celui-ci parmi chaque espèce
Manda des médecins : il en est de tous arts.
Médecins au lion viennent de toutes parts ;
De tous côtés lui vient des donneurs de recettes.
Dans les visites qui sont faites,
Le renard se dispense, et se tient clos et coi.
Le loup en fait sa cour, daube, au coucher du roi,
Son camarade absent. Le prince tout à l'heure
Veut qu'on aille enfumer renard dans sa demeure,
Qu'on le fasse venir. Il vient, est présenté ;
Et sachant que le loup lui faisait cette affaire :
Je crains, sire, dit-il, qu'un rapport peu sincère

Ne m'ait à mépris imputé
D'avoir différé cet hommage ;
Mais j'étais en pèlerinage,
Et m'acquittais d'un vœu fait pour votre santé.
Même j'ai vu dans mon voyage
Gens experts et savants ; leur ai dit la langueur
Dont votre majesté craint à bon droit la suite.
Vous ne manquez que de chaleur ;
Le long âge en vous l'a détruite :
D'un loup écorché vif appliquez-vous la peau
Toute chaude et toute fumante :
Le secret sans doute en est beau
Pour la nature défaillante.
Messire loup vous servira,
S'il vous plaît, de robe de chambre.
Le roi goûte cet avis-là.
On écorche, on taille, on démembre
Messire loup. Le monarque en soupa,
Et de sa peau s'enveloppa.

Messieurs les courtisans, cessez de vous détruire ;
Faites, si vous pouvez, votre cour sans vous nuire :
Le mal se rend chez vous au quadruple du bien.
Les daubeurs ont leur tour d'une ou d'autre [manière :
Vous êtes dans une carrière
Où l'on ne se pardonne rien.

1. *Décrépit.* Ce lion était très-vieux, car il était plus que *caduc*. Il y a gradation de *caduc* à *décrépit*. "La caducité commence à l'âge de soixante et dix ans, dit Buffon ; elle va

toujours en augmentant; la décrépitude suit." La vieillesse indique l'âge seulement, sans appeler aucune idée pénible. Cette idée est toujours présente dans les mots *caduc* et *décrépit*. On dit un beau vieillard, un vigoureux vieillard. *Caduc* et *décrépit* ne peuvent s'allier à l'idée de beauté ni de force. Les physiologues nomment un âge pour la caducité et la décrépitude, soixante et dix ans pour l'une, quatre-vingts pour l'autre, mais en fait la caducité et la décrépitude ne sont pas absolument soumises à ces lois. *Caduc* vient de CADERE tomber; c'est l'âge qui tombe; l'homme s'affaisse alors sous le poids de l'âge. *Décrépit* est dérivé de DECREPITUS formé de DE et CREPITUS. La racine est CREPARE faire du bruit. Le *décrépit* ne fait plus de bruit, il ne se meut plus, il est sans vie, c'est une masse de terre.

N'en pouvoir plus. M. Littré le traduit ainsi: "Être fatigué, abattu, sans force." *Plus* doit être considéré comme régime direct de pouvoir. Quant à cet *en*, il paraît extraordinairement vague; c'est sa beauté et sa force. Ce lion ne peut plus rien faire, il est impuissant absolument en tout ce qui constitue la vie. Il ne peut plus rien faire de cela, *en;* de cela, c'est-à-dire, de tous les actes de la vie. *Il n'en peut plus.*

2. *Remède.* Il n'est pas nécessaire de dire ici *un* remède. Tout article est inutile parce que le *compréhension* du mot est seule envisagée en cet endroit (voir *Entretiens*, p. 78).

3. *Alléguer.* Mettre en avant, faire valoir, dire que c'est impossible. Les rois ne veulent pas qu'on leur dise cela, quand ils commandent. On allégua un jour l'*impossible* à Napoléon, il répondit : Ce mot n'est pas français.

Abus. Ici *erreur.* On se trompe si l'on croit pouvoir les satisfaire en disant : c'est impossible.

5. *De tous arts.* De toute espèce, ou dans toutes les professions. "Du temps de La Fontaine, les bateleurs, vendeurs de baumes et de spécifiques, et les charlatans de tous les genres étaient encore plus nombreux qu'aujourd'hui ; et vu l'ignorance et le pédantisme des médecins, ils obtenaient plus de crédit."—*Walckenaër*

7. Il faut dire, pour parler correctement : *il lui vient des donneurs*, ou *lui viennent des donneurs.*

9. *Clos.* C'est-à-dire enfermé chez lui (voir *clore* et *fermer* XXVII, 51).

Coi. Qui ne bouge pas, qui ne se remue pas le moins du monde. Ce mot vient de QUIETUS qui a pour racine QUIES repos. —On réunit les deux termes *clos et coi* pour signifier : il se tient bien tranquille chez lui.

10. *En.* C'est-à-dire, de cette absence du renard. Il trouve là l'occasion de faire sa cour au roi ; cela signifie qu'il lui adressa ses hommages à cette occasion, qu'il se fit valoir au détriment de l'absent, pour entrer plus avant dans les grâces du prince. La Fontaine n'approuve pas ce procédé. Il veut bien qu'on présente ses hommages au roi, mais sans nuire au voisin (voir le vers 36).

Dauber. Ce mot vient du vieux allemand DUBBAN frapper. (Votre anglais *dab* a la même racine.) *Dauber* signifie donc d'abord frapper à coups de poing, et puis se moquer, injurier, dire du mal. C'est aussi frapper. Les coups de langue ne sont pas plus doux que les coups de poing.

11. *Tout à l'heure* (voir IX, 2).

14. *Faire une affaire.* C'est jouer un mauvais tour, causer de l'embarras. Le renard trouve là une mauvaise affaire que lui avait faite le loup.

16. *À mépris imputé.* N'ait mis sur mon compte d'avoir différé cet hommage par mépris.

18, 19. But, sire, I've been on pilgrimage
By vow expressly made,
Your royal health to aid.

25. *Écorcher.* Dérivé de EXCORTICARE, formé de EX et CORTEX écorce. Il signifie enlever la peau à un animal. Quelle cruelle punition pour le daubeur d'être dépouillé de sa peau tout vivant !

37. *Au quadruple du bien.* Quatre fois autant que le bien. Il faudrait rendre le bien pour le bien et pardonner le mal. Mais chez vous, dit-il, vous négligez souvent de rendre le bien qu'on vous fait, et vous ne manquez pas de vous venger en rendant à

votre ennemi le mal qu'il vous a causé. Car vous ne vous pardonnez rien.

88. Le loup *daubeur* eut son tour bientôt et d'une cruelle manière.

XLV.

LE COCHON, LA CHÈVRE ET LE MOUTON (VIII, 12).

La liste des auteurs dans lesquels La Fontaine a puisé les sujets de ses fables contient près de cent noms, les poëtes de l'univers entier, toutes les contrées et tous les âges. . . . On ne trouve pas, on n'invente pas de sujets ; les mêmes ont servi depuis le commencement et serviront jusqu'à la fin du monde. Tout au plus appartiennent-ils à celui qui sait les revêtir d'une forme victorieuse et définitive, au Dante, qui résume les épopées antérieures à la sienne, à Gœthe, qui dérobe le docteur Faust aux marionnettes de la foire, à Molière, qui prend des farces de tréteau et de grand chemin et qui en fait *les Fourberies de Scapin et Sganarelle.* L'invention, c'est le tour des pensées, c'est la vie des personnages, ce sont ces traits qui peignent, qui jugent, qui ravissent ; c'est cette personnalité du poëte, éclatant d'autant plus qu'il s'efface mieux derrière ses personnages : c'est cette puissance de création et d'incarnation qui rend La Fontaine inimitable.

Th. de Banville.

Maxime. **Il est inutile de se fâcher contre les faits, parce que cela leur est égal.**

Gardez contre les faits d'exhaler votre bile :
Ils n'en ont nul souci ; l'homme le plus habile
Est celui qui le mieux sait s'en accommoder.

Plutarque.

La seule résignation rend supportables les malheurs qu'un simple mortel ne saurait changer.

Horace.

Une chèvre, un mouton, avec un cochon gras,
Montés sur même char, s'en allaient à la foire.
Leur divertissement ne les y portait pas ;
On s'en allait les vendre, à ce que dit l'histoire :
Le charton n'avait pas dessein
De les mener voir Tabarin.
Dom pourceau criait en chemin
Comme s'il avait eu cent bouchers à ses trousses :
C'était une clameur à rendre les gens sourds.
Les autres animaux, créatures plus douces,
Bonnes gens, s'étonnaient qu'il criât au secours ;
Ils ne voyaient nul mal à craindre.
Le charton dit au porc: Qu'as-tu tant à te plaindre?
Tu nous étourdis tous: que ne te tiens-tu coi?
Ces deux personnes-ci, plus honnêtes que toi,
Devraient t'apprendre à vivre, ou du moins à te taire:
Regarde ce mouton ; a-t-il dit un seul mot?
Il est sage.—Il est un sot,
Repartit le cochon: s'il savait son affaire,
Il crierait, comme moi, du haut de son gosier ;
Et cette autre personne honnête
Crierait tout du haut de sa tête.

Ils pensent qu'on les veut seulement décharger,
La chèvre de son lait, le mouton de sa laine :
Je ne sais pas s'ils ont raison ;
Mais quant à moi, qui ne suis bon
Qu'à manger, ma mort est certaine.
Adieu mon toit et ma maison.

Dom pourceau raisonnait en subtil personnage :
Mais que lui servait-il ? Quand le mal est certain,
La plainte ni la peur ne changent le destin ;
Et le moins prévoyant est toujours le plus sage.

5. *Charton.* Ce mot a vieilli ; on dit aujourd'hui *charretier*.

6. " *Tabarin.* C'était le bouffon d'un charlatan nommé Mondor, lequel vendait du baume et des onguents à Paris, sur le Pont-Neuf, au commencement du XVIIe siècle. Les plaisanteries de Tabarin eurent un succès prodigieux."— *Walckenaër*.

7. *Dom.* Un titre d'honneur en Portugal. En Espagne on a DON ; notre vieille langue avait DOM, DAM et DAMP. L'étymologie tire ces mots du latin DOMINUS, maître ou seigneur.

Pourceau, *porc* et *cochon* (voir xl, 15).

8. *Trousse.* Une *trousse* est un faisceau, un amas de plusieurs choses liées ensemble. Au pluriel les *trousses* étaient le haut de chausse que portaient autrefois les pages, lequel était court et relevé. De là être aux *trousses* de quelqu'un, c'est être à sa suite, c'est suivre ses *trousses*, le suivre. Dom pourceau criait comme si cent bouchers étaient derrière lui (as if with butchers at his heels).

13. *Qu'as-tu à te plaindre ?* Le *qu'* n'est pas le régime direct de *plaindre ;* ce régime est *te* qui fait partie du verbe réfléchi *se plaindre*. *Que* est pour *de quoi* ou *pourquoi ?*

14. *Que.* Signifie *pourquoi ?*

Coi (voir xliv, 9).

14 à 19. What wrong have you to squeal about,
And raise this fiendish deafening shout ?

The stiller persons at your side
Have manners much more dignified.
Pray have you heard
A single word
Come from that gentleman in wool?
That proves him wise.—It proves him fool,
The testy hog replied.

18, etc. Admirez cette éloquence de dom pourceau. Il est presque grand, tant il parle bien, quoique le poëte le condamne dans sa morale.

20. *Du haut de son gosier.* Un gallicisme pour dire crier très-fort. On dit de même *crier du haut de sa tête, crier comme un aveugle qui a perdu son bâton, crier comme un perdu, comme un fou, crier à pleine tête, à vous fendre la tête, crier à tue-tête,* et *crier les hauts cris.* Dans cette dernière expression crier est verbe actif ; dans toutes les autres il est verbe neutre.

32. *C'est vrai.* Il faut accepter avec patience ce qu'on ne peut éviter. Pourquoi se faire des maux de tête qui ne remédient à rien.

XLVI.

LES OBSÈQUES DE LA LIONNE (VIII, 14).

Sine macula enim sunt ante thronum Dei.
Ils sont sans tache devant le trône de Dieu.

MONSEIGNEUR,[1]

Quelle assemblée l'apôtre saint Jean nous fait paraître ! Ce grand prophète nous ouvre le ciel, et notre foi y découvre "sur la sainte montagne de Sion," dans la partie la plus élevée de la Jérusalem bienheureuse, l'Agneau qui ôte les péchés du monde, avec une compagnie digne de lui. . . . C'est dans cette troupe inno-

[1] Le Dauphin, fils de Louis XIV et de Marie-Thérèse.

conte et pure que la reine a été placée ; l'horreur qu'elle a toujours eue du péché lui a mérité cet honneur. La foi qui pénètre jusqu'aux cieux nous la fait voir aujourd'hui dans cette bienheureuse compagnie. Il me semble que je reconnais cette modestie, cette paix, ce recueillement que nous lui voyions devant les autels, qui inspirait du respect pour Dieu et pour elle. Dieu ajoute à ces saintes dispositions le transport d'une joie céleste. La mort ne l'a point changée, si ce n'est qu'une immortelle beauté a pris la place d'une beauté changeante et mortelle. Cette éclatante blancheur, symbole de son innocence et de la candeur de son âme, n'a fait, pour ainsi parler, que passer au dedans, où nous la voyons rehaussée d'une lumière divine. "Elle marche avec l'Agneau, car elle en est digne." La sincérité de son cœur sans dissimulation et sans artifice la range au nombre de ceux dont saint Jean a dit, dans les paroles qui précèdent celles de mon texte, que "le mensonge ne s'est point trouvé en leur bouche, ni aucun déguisement dans leur conduite ; ce qui fait qu'on les voit sans tache devant le trône de Dieu : " Sine macula enim sunt ante thronum Dei." En effet, elle est sans reproche devant Dieu et devant les hommes : la médisance ne peut attaquer aucun endroit de sa vie depuis son enfance jusqu'à sa mort ; et une gloire si pure, une si belle réputation est un parfum précieux qui réjouit le ciel et la terre.

Monseigneur, ouvrez les yeux à ce grand spectacle. Pouvais-je mieux essuyer vos larmes, celles des princes qui vous environnent, et de cette auguste assemblée, qu'en vous faisant voir au milieu de cette troupe res-

plendissante, et dans cet état glorieux, une mère si chérie et si regrettée ?

Bossuet.

'Tis an old maxim in the schools,
That flattery 's the food of fools;
Yet now and then your men of wit
Will condescend to take a bit.

Swift.

La femme du lion mourut;
Aussitôt chacun accourut
Pour s'acquitter envers le prince
De certains compliments de consolation,
Qui sont surcroît d'affliction.
Il fit avertir sa province
Que les obsèques se feraient
Un tel jour, en tel lieu; ses prévôts y seraient
Pour régler la cérémonie,
Et pour placer la compagnie.
Jugez si chacun s'y trouva.
Le prince aux cris s'abandonna,
Et tout son antre en résonna:
Les lions n'ont point d'autre temple.
On entendit, à son exemple,
Rugir en leur patois messieurs les courtisans.

Je définis la cour un pays où les gens,
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,
Sont ce qu'il plaît au prince, ou, s'ils ne peuvent l'être,

Tâchent au moins de le paraître.
Peuple caméléon, peuple singe du maître ;
On dirait qu'un esprit anime mille corps :
C'est bien là que les gens sont de simples ressorts.

Pour revenir à notre affaire,
Le cerf ne pleura point. Comment eût-il pu faire?
Cette mort le vengeait : la reine avait jadis
Étranglé sa femme et son fils.
Bref, il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire,
Et soutint qu'il l'avait vu rire.
La colère du roi, comme dit Salomon,
Est terrible, et surtout celle du roi lion ;
Mais ce cerf n'avait pas accoutumé de lire.
Le monarque lui dit : Chétif hôte des bois,
Tu ris ! tu ne suis pas ces gémissantes voix !
Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes
Nos sacrés ongles ! Venez, loups,
Vengez la reine, immolez tous
Ce traître à ses augustes mânes.
Le cerf reprit alors : Sire, le temps de pleurs
Est passé ; la douleur est ici superflue.
Votre digne moitié, couchée entre des fleurs,
Tout près d'ici m'est apparue ;
Et je l'ai d'abord reconnue.
Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,
Quand je vais chez les dieux, ne t'oblige à des larmes.
Aux Champs Élysiens j'ai goûté mille charmes,

Conversant avec ceux qui sont saints comme moi.
Laisse agir quelque temps le désespoir du roi :
J'y prends plaisir. À peine on eut ouï la chose,
Qu'on se mit à crier : Miracle ! apothéose !
Le cerf eut un présent, bien loin d'être puni.

Amusez les rois par des songes,
Flattez-les, payez-les d'agréables mensonges :
Quelque indignation dont leur cœur soit rempli,
Ils goberont l'appât, vous serez leur ami.

21. *Caméléon.* Au propre, un lézard qui prend la couleur des objets auprès desquels il est placé. Au figuré, l'homme qui lui ressemble, qui change d'opinion suivant les circonstances. Ces gens ne sont fidèles à aucun drapeau ni à aucune idée.

17 à 23. Est-il au monde une peinture plus vraie et plus pittoresque de la cour et des courtisans ? Comme La Fontaine les connaissait et les méprisait ! N'est-il pas étonnant que ces êtres hideux se trouvent parmi les hommes, et plus étonnant encore qu'il y ait des gens qui les estiment, que dis-je ? qui leur portent envie ?

25. Il lui était bien difficile de pleurer l'assassin de sa famille.

32. *Accoutumé* employé avec *avoir* forme un verbe neutre qui est suivi de la préposition *de.* Il est synonyme de *avoir coutume*

33. *Chétif* (voir iii, 9).

39. Écoutez ce discours du cerf. Bossuet ne fut pas plus éloquent que lui, dans ses Oraisons funèbres.

43. *D'abord.* Tout de suite.

44, 45. My friend, said she, beware
Lest funeral pomp about my bier,
When I shall go with gods to share,
Compel thine eye to drop a tear.

49. *Ouïr* (voir xliii, 3).

55. *Gober.* Saisir une chose et l'avaler. C'est ainsi que les poissons *gobent* l'appât, c'est-à-dire, la pâture qu'on met à

l'hameçon pour les attraper. Les rois sont trompés de la même manière par l'appât de la flatterie et des agréables mensonges (voir xvii, 81).

XLVII.

L'AVANTAGE DE LA SCIENCE (VIII, 19).

Ce n'est pas par hasard que Louis XIV se faisait le protecteur de Boileau contre La Fontaine. Tous deux, le roi et le poëte, avaient un instinct vif et sûr de leur personnage ; pour Louis, le fabuliste était l'incarnation de l'aristocratie populaire du génie ; pour La Fontaine, le roi-soleil sur son trône pompeux était l'ennemi né et nécessaire de la pensée. En apparence du moins, l'or et la force gouvernent le monde ; La Fontaine savait bien qu'il y a, savait bien qu'il possédait lui-même une arme plus puissante que celles-là ; mais si naïf qu'on ait voulu faire le bonhomme, il eût été par trop naïf de dire crûment son arrière-pensée.

Saint-Marc Girardin.

Tu te trompes, Philémon, si avec ce carrosse brillant, ce grand nombre de coquins qui te suivent, et ces six bêtes qui te traînent, tu penses que l'on t'en estime davantage : l'on écarte tout cet attirail qui t'est étranger, pour pénétrer jusques à toi, qui n'es qu'un fat.

La Bruyère.

À mesure que la faveur et les grands biens se retirent d'un homme, ils laissent voir en lui le ridicule qu'ils couvraient, et qui y était sans que personne s'en aperçût.

Idem.

Quel ton, quel ascendant les riches ne prennent-ils pas sur les savants ! Quelle majesté n'observent-ils pas à l'égard de ces hommes *chétifs*, que leur mérite n'a ni placés ni enrichis, et qui en sont encore à penser et à écrire judicieusement ! Il faut l'avouer, le présent est pour les riches, et l'avenir pour les vertueux et les habiles. Homère est encore et sera toujours. Que sont devenus ces importants personnages qui méprisaient Homère, qui ne songeaient dans la place qu'à l'éviter, qui ne lui rendaient pas le salut, qui ne daignaient pas l'associer à leur table, qui le regardaient comme un homme qui n'était pas riche et qui faisait un livre.

Idem.

Entre deux bourgeois d'une ville
S'émut jadis un différend:
L'un était pauvre, mais habile;
L'autre, riche, mais ignorant.
Celui-ci sur son concurrent
Voulait emporter l'avantage;
Prétendait que tout homme sage
Était tenu de l'honorer.
C'était tout homme sot: car pourquoi révérer
Des biens dépourvus de mérite ?
La raison m'en semble petite.
"Mon ami, disait-il souvent
Au savant,
Vous vous croyez considérable;
Mais, dites-moi, tenez-vous table ?
Que sert à vos pareils de lire incessamment ?

Ils sont toujours logés à la troisième chambre,
Vêtus au mois de juin comme au mois de décembre,
Ayant pour tout laquais leur ombre seulement.
La république a bien affaire
De gens que ne dépensent rien !
Je ne sais d'homme nécessaire
Que celui dont le luxe épand beaucoup de bien.
Nous en usons, Dieu sait ! notre plaisir occupe
L'artisan, le vendeur, celui qui fait la jupe,
Et celle qui la porte, et vous, qui dédiez
À messieurs les gens de finance
De méchants livres bien payés."
Ces mots remplis d'impertinence
Eurent le sort qu'ils méritaient.
L'homme lettré se tut, il avait trop à dire.
La guerre le vengea bien mieux qu'une satire.
Mars détruisit le lieu que nos gens habitaient :
L'un et l'autre quitta sa ville.
L'ignorant resta sans asile ;
Il reçut partout des mépris ;
L'autre reçut partout quelque faveur nouvelle.
Cela décida leur querelle.

Laissez dire les sots : le savoir a son prix.

2. *S'émut.* Se produisit, s'éleva très-vivement.

9. C'est La Fontaine qui intervient dans ce vers et dans les deux suivants pour dire son petit mot.

9, 10. For why should wealth hold up its head,
When merit from its side hath fled ?

11. C'est une litote : il n'y a aucune raison de révérer ces biens.

17. On dit plus souvent *au troisième étage.*

19. His shadow for his sole attendant.

20. *République* (voir xlii, 49).

24. *En.* C'est-à-dire, *du bien.*

Dieu sait! Cette locution est employée pour donner une grande idée de la chose dont on parle. On dit de même *Dieu sait comme!* Le riche veut dire qu'il use de son bien très-largement.

31. Quel silence éloquent que celui de ce savant! Il aurait tant à dire, s'il voulait. Et aussi quelle grandeur! Car les raisons qu'il ferait valoir ne seraient pas comprises de l'autre Ces deux hommes vivent dans deux mondes si différents!

XLVIII.

LES DEUX PIGEONS (IX, 2).

Pour juger le cœur, il faut relire encore l'épilogue des *Deux Pigeons*, ce morceau inouï de grâce et de tendresse, qui remplit nos yeux de larmes si douces, cet élan où l'enthousiasme de l'amour arrive à la grandeur d'un culte.

Th. de Banville.

Qu'il va lentement le navire
À qui j'ai confié mon sort!
Au rivage où mon cœur aspire,
Qu'il est lent à trouver un port!
France adorée!
Douce contrée!
Mes yeux cent fois ont cru te découvrir.
Qu'un vent rapide
Soudain nous guide
Aux bords sacrés où je reviens mourir.

Mais enfin le matelot crie :
Terre ! terre ! là-bas, voyez !
Ah ! tous mes maux sont oubliés.
Salut à ma patrie !

Oui, voilà les rives de France :
Oui, voilà le port vaste et sûr,
Voisin des champs où mon enfance
S'écoula sous un chaume obscur.
France adorée !
Douce contrée !
Après vingt ans enfin je te revois :
De mon village
Je vois la plage,
Je vois fumer la cime de nos toits.
Combien mon âme est attendrie !
Là furent mes premiers amours ;
Là ma mère m'attend toujours.
Salut à ma patrie !

. . . .

Au bruit des transports d'allégresse,
Enfin le navire entre au port.
Dans cette barque où l'on se presse,
Hâtons-nous d'atteindre le bord.
France adorée !
Douce contrée !
Puissent tes fils te revoir ainsi tous !
Enfin j'arrive,
Et sur la rive
Je rends au ciel, je rends grâce à genoux.
Je t'embrasse, ô terre chérie !

Dieu ! qu'un exilé doit souffrir !
Moi, désormais je puis mourir.
Salut à ma patrie !

Béranger.

Point de plaisir complet si l'on est au moins deux.

Lavalette.

Il n'est rien sous le ciel qui n'ait sa loi secrète,
Son lieu cher et choisi, son abri, sa retraite,
Où mille instincts profonds nous fixent nuit et jour :
Le pêcheur a la barque où l'espoir l'accompagne,
Les cygnes ont le lac, les aigles la montagne,
Les âmes ont l'amour.

V. Hugo.

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre :
L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit : Qu'allez-vous faire ?
Voulez-vous quitter votre frère ?
L'absence est le plus grand des maux :
Non pas pour vous, cruel ! Au moins que les travaux,
Les dangers, les soins du voyage,
Changent un peu votre courage.
Encor, si la saison s'avançait davantage !
Attendez les zéphyrs : qui vous presse ? un corbeau
Tout à l'heure annonçait malheur à quelque oiseau.
Je ne songerai plus que rencontre funeste,

Que faucons, que réseaux. Hélas ! dirai-je, il pleut :
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon souper, bon gîte, et le reste ?
Ce discours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur.
Mais le désir de voir et l'humeur inquiète
L'emportèrent enfin. Il dit : Ne pleurez point ;
Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite :
Je reviendrai dans peu conter de point en point
Mes aventures à mon frère ;
Je le désennuierai. Quiconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai : J'étais là ; telle chose m'avint :
Vous y croirez être vous-même.
À ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.
Le voyageur s'éloigne : et voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita le pigeon en dépit du feuillage.
L'air devenu serein, il part tout morfondu,
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie ;
Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,
Voit un pigeon auprès : cela lui donne envie ;
Il y vole, il est pris : ce blé couvrait d'un lacs
Les menteurs et traîtres appâts.
Le lacs était usé ; si bien que, de son aile,

De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin :
Quelque plume y périt ; et le pis du destin
Fut qu'un certain vautour, à la serre cruelle,
Vit notre malheureux, qui, traînant la ficelle
Et les morceaux du lacs qui l'avait attrapé,
    Semblait un forçat échappé.
Le vautour s'en allait le lier, quand des nues
Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.
Le pigeon profita du conflit des voleurs,
S'envola, s'abattit auprès d'une masure,
    Crut pour ce coup que ses malheurs
    Finiraient par cette aventure ;
Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)
Prit sa fronde, et du coup tua plus d'à moitié
    La volatile malheureuse,
  Qui, maudissant sa curiosité,
    Traînant l'aile, et tirant le pied,
    Demi-morte et demi-boiteuse,
    Droit au logis s'en retourna :
    Que bien, que mal, elle arriva
    Sans autre aventure fâcheuse.
Voilà nos gens rejoints ; et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

Amants, heureux amants, voulez-vous voyager ?
    Que ce soit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
    Toujours divers, toujours nouveau ;
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.
J'ai quelquefois aimé : je n'aurais pas alors,

Contre le Louvre et ses trésors,
Contre le firmament et sa voûte céleste,
Changé les bois, changé les lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
De l'aimable et jeune bergère
Pour qui, sous le fils de Cythère,
Je servis, engagé par mes premiers serments.
Hélas! quand reviendront de semblables moments!
Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants
Me laissent vivre au gré de mon âme inquiète!
Ah! si mon cœur osait encor se renflammer!
Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête?
Ai-je passé le temps d'aimer?

10. *Changent.* C'est-à-dire, en ôtent quelque chose, le diminuent.

28. *Avint.* Prétérit défini de *avenir,* moins employé que *advenir.*

35. *Morfondu.* C'est-à-dire, pénétré d'humidité et de froid. C'est le participe de *Morfondre,* lequel est proprement un terme médical et signifie causer un catarrhe nasal à un cheval.

39. *Lacs* (voir v, 5).

40. Appâts (voir xv, 25).

43 à 47. But what was worst in point of luck,
A hawk, the cruellest of foes,
Perceived him clearly as he rose,
Off dragging like a runaway,
A piece of string.

48 *Lier.* Terme de fauconnerie. "*Lier* se dit lorsque le faucon enlève en l'air sa proie dans ses serres, ou lorsque, l'ayant assommée, il la lie de ses serres et la tient à terre!"—*Langlois, Dictionnaire des Chasses.*

49. *Fond.* Il est difficile de marquer la différence entre *fondre*

sur quelqu'un et *se précipiter* sur quelqu'un. *Fondre* vient de FUNDERE qui signifie d'abord répandre, puis rendre liquide : le soleil fond la neige. D'autre part, de répandre on passe à *verser* puis à *tomber* et enfin à *se précipiter*. Le ciel *fond* en eau, c'est à-dire, il répand une forte pluie sur la terre. L'orage *fond* sur nous : il tombe avec violence sur nos têtes, il se précipite sur nous.—Mais *précipiter* vient de PRŒ en avant et CAPUT tête ; c'est donc aller tête en avant. Par conséquent l'étymologie de *fondre* donne l'idée d'un mouvement de haut en bas, et celle de *précipiter* celle d'un mouvement vers. Le premier mouvement a naturellement plus de rapidité, plus de force. Aussi *fondre* sur l'ennemi marque plus de vitesse, plus de soudaineté que *se précipiter* sur l'ennemi. L'aigle *fond* sur sa proie plutôt qu'il ne *se précipite*. Celui qui *se précipite* prend son élan ; celui qui *fond* sur quelqu'un tombe en quelque sorte sur lui. On dirait bien : il tombe, il *fond* sur nous ; mais non pas il tombe et *se précipite* sur nous. Dites : il s'élance et se précipite sur nous.

51. *Masure*. C'est une pauvre habitation qui menace ruine, ou au moins qui semble menacer ruine, tant elle est fragile.

52. *Pour ce coup*. Cette fois.

61. *Que bien que mal*. On dit d'ordinaire *tant bien que mal*, c'est-à-dire, pas très-bien et plutôt mal que bien.

63, 64. Quelle douce tendresse dans ces beaux vers !

67, 68, 69. Combien c'est plus charmant que la même idée sèchement et satiriquement exprimée par La Rochefoucauld : "La constance en amour est une inconstance perpétuelle, qui fait que notre cœur s'attache successivement à toutes les qualités de la personne que nous aimons, donnant tantôt la préférence à l'une, tantôt à l'autre ; de sorte que cette constance n'est qu'une inconstance arrêtée et renfermée dans un même sujet." Ne pas sortir du temple, mais aller se mettre à genoux devant divers autels élevés tous à la même divinité : telle est l'humaine constance. Elle paraît inconstance à La Rochefoucauld, parce qu'elle se meut et voyage. Qu'importe ! puisque ses pérégrinations se font toutes autour de la même idole. D'ailleurs, comment vivre sans se mouvoir ? L'immobilité c'est la mort.

XLIX.

LE SINGE ET LE LÉOPARD (IX, 3).

LE BARBOUILLÉ. Je m'en allais vous chercher pour vous faire une prière sur une chose qui m'est d'importance.

LE DOCTEUR. Il faut que tu sois bien mal appris, bien lourdaud, et bien mal morigéné, mon ami, puisque tu m'abordes sans ôter ton chapeau, sans observer RATIONEM LOCI, TEMPORIS ET PERSONÆ. Quoi ! débuter par un discours mal digéré, au lieu de dire : SALVE VEL SALVUS SIS, DOCTOR DOCTORUM ERUDITISSIME. Hé ! pour qui me prends-tu, mon ami ? . . .

LE BARBOUILLÉ. Je vous prends pour un docteur. Or çà, parlons un peu de l'affaire que je vous veux proposer ; il faut que vous sachiez . . .

LE DOCTEUR. Sache auparavant que je ne suis pas seulement une fois docteur, mais que je suis une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf et dix fois docteur. 1° Parce que, comme l'unité est la base, le fondement et le premier de tous les nombres ; ainsi, moi, je suis le premier de tous les docteurs, le docte des doctes. 2° Parce qu'il y a deux facultés nécessaires pour la parfaite connaissance de toutes choses, le sens et l'entendement ; et, comme je suis tout sens et tout entendement, je suis deux fois docteur.

LE BARBOUILLÉ. D'accord. C'est que . . .

LE DOCTEUR. 3° Parce que le nombre trois est celui de la perfection, selon Aristote ; et comme je suis

parfait, et que toutes mes productions le sont aussi, je suis trois fois docteur.

LE BARBOUILLÉ. Eh bien, monsieur le docteur . . .

LE DOCTEUR. 4° Parce que la philosophie, etc., etc.

Molière.

De bien des gens il n'y a que le nom qui vaille quelque chose. Quand vous les voyez de fort près, c'est moins que rien : de loin ils imposent.

La Bruyère.

Proverbe. Tout ce qui reluit n'est pas or.

Le singe avec le léopard
Gagnaient de l'argent à la foire.
Ils affichaient chacun à part.
L'un d'eux disait : Messieurs, mon mérite et ma gloire
Sont connus en bon lieu. Le roi m'a voulu voir ;
Et si je meurs, il veut avoir
Un manchon de ma peau : tant elle est bigarrée,
Pleine de taches, marquetée,
Et vergetée, et mouchetée.
La bigarrure plaît : partant chacun le vit.
Mais ce fut bientôt fait, bientôt chacun sortit.
Le singe de sa part disait : Venez, de grâce ;
Venez, messieurs : je fais cent tours de passe-passe.
Cette diversité dont on vous parle tant,
Mon voisin léopard l'a sur soi seulement :
Moi, je l'ai dans l'esprit. Votre serviteur Gille,
Cousin et gendre de Bertrand,
Singe du pape en son vivant,

Tout fraîchement en cette ville
Arrive en trois bateaux, exprès pour vous parler;
Car il parle, on l'entend: il sait danser, baller,
Faire des tours de toute sorte,
Passer en des cerceaux; et le tout pour six blancs:
Non, messieurs, pour un sou; si vous n'êtes contents,
Nous rendrons à chacun son argent à la porte.

Le singe avait raison. Ce n'est pas sur l'habit
Que la diversité me plaît; c'est dans l'esprit:
L'une fournit toujours des choses agréables;
L'autre, en moins d'un moment, lasse les regardants.
Oh! que de grands seigneurs, au léopard semblables,
N'ont que l'habit pour tous talents!

5. *En bon lieu.* En haut lieu.

M'a voulu voir. A voulu me voir (voir ix, 2).

7. *Le bigarré* a de la *bigarrure*, c'est-à-dire, des couleurs tranchantes. La peau du léopard est en outre *tachetée* et *marquetée.* Du plus elle est *vergetée,* ce qui signifie qu'elle a de petites raies ou lignes de différentes couleurs. Enfin elle est *mouchetée,* comme couverte de mouchettes ou petites mouches.

10. *Partant.* En conséquence.

12. *De sa part.* De son côté.

16. *Ce Gille,* c'est le singe qui parle ; il parle de lui-même à la troisième personne.

18. Quand Bertrand vivait, il était singe du pape.

20. "Cette expression verbiale et comique, qu'une chose dont on veut relever l'importance arrive en trois bâteaux, est ancienne."—*Walckenaër.*

21. *Baller.* Il vient de *bal.* C'est un vieux verbe qui signifiait *danser.*

23. *Blanc.* Ancienne monnaie qui valait cinq deniers. Six blancs avaient la valeur de deux sous et demi.

L.

LE BERGER ET SON TROUPEAU (IX, 19).

Un fanfaron, amateur de la chasse,
Venant de perdre un chien de bonne race
Qu'il soupçonnait dans le corps d'un lion,
Vit un berger. Enseigne-moi, de grâce,
De mon voleur, lui dit-il, la maison ;
Que, de ce pas, je me fasse raison.
Le berger dit : " C'est vers cette montagne.
En lui payant de tribut un mouton
Par chaque mois, j'erre dans la campagne
Comme il me plaît ; et je suis en repos."
Dans le moment qu'ils tenaient ces propos,
Le lion sort, et vient d'un pas agile.
Le fanfaron aussitôt d'esquiver :
Ô Jupiter ! montre-moi quelque asile,
S'écria-t-il, qui me puisse sauver !
La vraie épreuve du courage
N'est que dans le danger que l'on touche du doigt :
Tel le cherchait, dit-il, qui, changéant de langage,
S'enfuit aussitôt qu'il le voit.

La Fontaine.

Art thou afear'd
To be the same in thine own act and valour
As thou art in desire ? Wouldst thou have that

Which thou esteem'st the ornament of life,
And live a coward in thine own esteem;
Letting—*I dare not*—wait upon—*I would?*

Shakspeare.

Quoi! toujours il me manquera
Quelqu'un de ce peuple imbécile!
Toujours le loup m'en gobera!
J'aurai beau les compter! Ils étaient plus de mille,
Et m'ont laissé ravir notre pauvre Robin!
Robin mouton, qui par la ville
Me suivait pour un peu de pain,
Et qui m'aurait suivi jusques au bout du monde!
Hélas! de ma musette il entendait le son;
Il me sentait venir de cent pas à la ronde.
Ah! le pauvre Robin mouton!
Quand Guillot eut fini cette oraison funèbre,
Et rendu de Robin la mémoire célèbre,
Il harangua tout le troupeau,
Les chefs, la multitude, et jusqu'au moindre agneau,
Les conjurant de tenir ferme:
Cela seul suffirait pour écarter les loups.
Foi de peuple d'honneur, ils lui promirent tous
De ne bouger non plus qu'un terme.
Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton
Qui nous a pris Robin mouton.
Chacun en répond sur sa tête.
Guillot les crut, et leur fit fête.
Cependant, devant qu'il fut nuit,

Il arriva nouvel encombre :
Un loup parut, tout le troupeau s'enfuit.
Ce n'était pas un loup, ce n'en était que l'ombre.

Haranguez de méchants soldats ;
Ils promettront de faire rage :
Mais, au moindre danger, adieu tout leur courage;
Votre exemple et vos cris ne les retiendront pas.

2. *Imbécile.* Dans sa dernière édition, l'Académie écrit *imbécile.* Le mot peut avoir ici la signification de l'étymologie IMBECILLUS, faible de corps, d'esprit, ou de courage ; et en même temps, la signification de bête, stupide. Les moutons sont tout cela.

3. *Gober* (voir xvii, 31).

5. *Robin.* Une forme variée de Robert. Rabelais déjà en a fait un nom de mouton.

18, 19. Upon their faith, they would not flinch,
They promised him, a single inch.

19. *Terme.* Le dieu *Terme,* chez les Romains, protégeait la propriété. On le représentait en forme de *borne,* grosse pierre qui servait de limite entre les héritages. Un *terme* est aujourd'hui cette borne, immobile, qui ne bouge pas.

20. *Glouton* (voir xxvi, 25).

24. *Devant que.* Avant que (voir vii, 5).

25. Encombre (voir xl, 3).

28. *Méchants.* Ces soldats ne valent rien (sur la place de l'adjectif, voir les *Entretiens,* p. 123).

LI.

LA TORTUE ET LES DEUX CANARDS (X, 3).

Ce que quelques-uns appellent *babil* est proprement

une intempérance de langue qui ne permet pas à un homme de se taire.

La Bruyère.

Quand on l'accuserait d'être plus *babillard* qu'une hirondelle, il faut qu'il parle.

Idem.

L'on se repent rarement de parler peu, très-souvent de trop parler : maxime usée et triviale que tout le monde sait, et que tout le monde ne pratique pas.

Idem.

Proverbe : Qui parle sème, et qui se tait recueille.

C'est pour la philosophie une cure difficile à entreprendre et à mener à bonne fin que celle du bavardage. Le moyen de se guérir de cette maladie, c'est d'écouter. Or les bavards n'écoutent jamais. Ils parlent toujours ; et le premier mal de leur intempérance de langue, c'est qu'elle les empêche de rien entendre. Leur surdité est volontaire. Ils ont l'intention, je pense, de protester ainsi contre la nature, qui ne nous a donné qu'une seule langue en même temps qu'elle nous a pourvus de deux oreilles.

Plutarque.

Le sénat romain délibérait sur une affaire secrète, et il tenait depuis plusieurs jours des séances à huis clos. C'était un profond mystère, qui donnait lieu à toutes sortes de conjectures. Une femme, très-honnête d'ailleurs, mais femme après tout, pressait son mari et le suppliait de lui révéler l'affaire. Elle multipliait les serments et les imprécations ; elle se répandait en larmes de désespoir parce que son époux n'avait pas confiance en elle. Le Romain voulut confondre une si

grande curiosité : " Madame, lui dit-il, vous triomphez. Vous allez apprendre un secret aussi terrible que surprenant. Les prêtres nous ont annoncé qu'ils avaient vu une alouette voler avec un casque d'or et une pique. Nous approfondissons un tel prodige pour savoir s'il est favorable ou funeste, et nous en conférons avec les devins. Mais gardez-moi le silence." Cela dit, il gagne la place publique. Voilà la femme qui sans perdre de temps tire à part la première des servantes qui entre. Elle se frappe la poitrine, elle s'arrache les cheveux. " Quel malheur! dit-elle, c'en est fait de mon époux ; c'en est fait du pays. Qu'allons-nous devenir!" Son seul but était de mettre la suivante sur la voie, pour que celle-ci lui demandât ce qui était arrivé. La fille l'ayant donc questionnée, la maîtresse dit tout, et ajouta le refrain habituel des bavards: "N'en parle à personne, sois muette." L'autre ne l'a pas plus tôt quittée, qu'elle rencontre précisément une de ses camarades qui n'avait rien à faire, et elle lui confie la chose. Cette fille en donne avis à une autre. De cette façon la nouvelle se répand sur la place publique, et y précède celui-là même qui en a été l'inventeur. Un de ses amis le rencontre et lui dit : "N'y a-t-il qu'un instant que vous avez quitté votre maison pour vous rendre à l'assemblée ?"—" Rien qu'un instant," répond l'autre.—"Ainsi vous n'avez entendu parler de rien ?" —"Eh quoi! serait-il encore arrivé quelque chose de nouveau ?"—" On a vu voler une alouette qui a un casque d'or et une pique, et à cause de ce prodige les chefs de l'État se proposent de convoquer les sénateurs." Notre patricien se mit à rire : " Très-bien! s'écria-t-il,

très-bien, ma femme ! Voilà qui s'appelle ne pas perdre de temps : le propos est arrivé avant moi sur la place publique." . . Sage et avisé se montra ce sénateur. Il mit avec précaution sa femme à l'épreuve, comme quand on essaye un vase fêlé, où l'on verse non pas du vin ni de l'huile, mais simplement de l'eau.

Idem.

Une tortue était, à la tête légère,
Qui, lasse de son trou, voulut voir le pays.
Volontiers on fait cas d'une terre étrangère ;
Volontiers gens boiteux haïssent le logis.
Deux canards, à qui la commère
Communiqua ce beau dessein,
Lui dirent qu'ils avaient de quoi la satisfaire.
Voyez-vous ce large chemin ?
Nous vous voiturerons, par l'air, en Amérique :
Vous verrez mainte république,
Maint royaume, maint peuple ; et vous profiterez
Des différentes mœurs que vous remarquerez.
Ulysse en fit autant. On ne s'attendait guère
De voir Ulysse en cette affaire.
La tortue écouta la proposition.
Marché fait, les oiseaux forgent une machine
Pour transporter la pèlerine.
Dans la gueule, en travers, on lui passe un bâton.
Serrez bien, dirent-ils ; gardez de lâcher prise.
Puis chaque canard prend ce bâton par un bout.
La tortue enlevée, on s'étonne partout
De voir aller en cette guise

L'animal lent et sa maison,
Justement au milieu de l'un et l'autre oison.
Miracle ! criait-on : venez voir dans les nues
Passer la reine des tortues.—
La reine ! vraiment oui : je la suis en effet ;
Ne vous en moquez point. Elle eût beaucoup mieux fait
De passer son chemin sans dire aucune chose ;
Car, lâchant le bâton en desserrant les dents,
Elle tombe, elle crève aux pieds des regardants.
Son indiscrétion de sa perte fut cause.

Imprudence, babil, et sotte vanité,
Et vaine curiosité,
Ont ensemble étroit parentage :
Ce sont enfants tous d'un lignage.

1. *Une tortue était.* On dit généralement : il était une tortue, ou il y avait une tortue.

4. Quel esprit de contradiction il y a dans l'homme ! Quelle révolte contre les chaînes, même contre celles-là que la nature a imposées.

5. *Commère* (voir XXIV, 6).

10. *Mainte* (voir les *Entretiens*, p. 202)

14. Vraiment on ne s'y attendait pas. La Fontaine élève ses sujets par la bouche de ses bêtes, et puis s'étonne de les entendre parler aussi savamment. Il entre si bien dans l'âme de ses orateurs qu'il oublie, ou semble oublier, que c'est lui qui les inspire. C'est une des grâces de cet esprit charmeur.

19. Now bite it hard, and don't let it go.

22. *En cette guise.* De cette manière. *Guise* signifie manière et vient du vieil allemand WISA qui avait le même sens. L'allemand moderne a WEISE. De *guise* on dérive *déguiser*, changer de

manière ou de costume. Prendre un costume ou des manières que nous n'avons pas d'ordinaire, c'est nous *déguiser*.

24. *Oison*. On ne donne pas ce nom aux canards. *L'oison* est le petit de l'oie, lequel n'est pas plus malin que sa mère. On dit *bête comme un oison*, et on appelle tout simplement *oison* celui qui est privé d'esprit, un imbécile, un niais.

27. *Je la suis*. Non pas je *le* suis. Êtes-vous la reine? Je *la* suis, c'est-à-dire, je suis *elle*.—Êtes-vous reine? Je *le* suis, c'est-à-dire, je suis *cela*.

31. *Crève*. Signifie ici *meurt* (voir iii, 10).

33. *Babil* (voir vii, 29).

36. *Lignage*. Ceux qui appartiennent à une même *lignée*, à une même race.

LII.

LES POISSONS ET LE BERGER QUI JOUE DE LA FLÛTE (X, 11).

C'est La Fontaine qui est notre Homère: hommes, dieux, animaux, paysages, la nature éternelle et la société du temps, tout est dans son petit livre. Les paysans s'y trouvent, et à côté d'eux les rois, les villageoises auprès des grandes dames, chacun dans sa condition, avec ses sentiments et son langage, sans qu'aucun des détails de la vie humaine, trivial ou sublime, en soit écarté pour réduire le récit à quelque ton uniforme ou soutenu. Et néanmoins ce récit est idéal comme celui d'Homère. Les personnages y sont généraux; dans les circonstances particulières et personnelles, on aperçoit les diverses conditions et les passions maîtresses de la vie humaine, le roi, le noble, le pauvre, l'ambitieux, l'amoureux, l'avare, promenés à travers les grands événements, la mort, la captivité, la ruine;

nulle part on ne tombe dans la platitude du roman réaliste et bourgeois. Mais aussi nulle part on n'est resserré dans les convenances de la littérature noble ; le ton est naturel ainsi que dans Homère. Tout le monde l'entend ; ce sont nos mots de tous les jours, même nos mots de ménage et de gargote, comme aussi nos mots de salon et de cour. Nos enfants l'apprennent par cœur, comme jadis ceux d'Athènes récitaient Homère ; ils n'entendent pas tout, ni jusqu'au fond, non plus que ceux d'Athènes, mais ils saisissent l'ensemble et surtout l'intérêt ; ce sont de petits contes d'enfants, comme l'Iliade et l'Odyssée sont de grands contes de nourrice.

H. Taine.

Un joueur de flûte, ayant aperçu des poissons dans la mer, joua de la flûte, s'imaginant qu'ils viendraient à terre. Se voyant trompé dans son attente, il prit un filet, enveloppa une grande quantité de poissons qu'il tira sur le bord, et comme il les vit sauter : "Cessez, leur dit-il, cessez maintenant de danser, puisque vous n'avez pas voulu le faire au son de la flûte."

Hérodote.

Il ne faut ni art ni science pour exercer la tyrannie, et la politique qui ne consiste qu'à répandre le sang est fort bornée et de nul raffinement ; elle inspire de tuer ceux dont la vie est un obstacle à notre ambition : un homme né cruel fait cela sans peine. C'est la manière la plus horrible et la plus grossière de se maintenir ou de s'agrandir.

La Bruyère.

Tircis, qui pour la seule Annette
Faisait résonner les accords
D'une voix et d'une musette
Capables de toucher les morts,
Chantait un jour le long des bords
D'une onde arrosant des prairies
Dont Zéphire habitait les campagnes fleuries.
Annette, cependant, à la ligne pêchait;
Mais nul poisson ne s'approchait:
La bergère perdait ses peines.
Le berger qui, par ses chansons
Eût attiré des inhumaines,
Crut (et crut mal) attirer des poissons.
Il leur chanta ceci: Citoyens de cette onde,
Laissez votre Naïade en sa grotte profonde;
Venez voir un objet mille fois plus charmant.
Ne craignez point d'entrer aux prisons de la belle:
Ce n'est qu'à nous qu'elle est cruelle.
Vous serez traités doucement;
On n'en veut point à votre vie.
Un vivier vous attend, plus clair que fin cristal;
Et, quand à quelques-uns l'appât serait fatal,
Mourir des mains d'Annette est un sort que j'envie.
Ce discours éloquent ne fit pas grand effet;
L'auditoire était sourd aussi bien que muet:
Tircis eut beau prêcher. Ses paroles miellées
S'en étant aux vents envolées,
Il tendit un long rets. Voilà les poissons pris;
Voilà les poissons mis aux pieds de la bergère.

Ô vous, pasteurs d'humains et non pas de brebis,
Rois, qui croyez gagner par raison les esprits
D'une multitude étrangère,
Ce n'est jamais par là que l'on en vient à bout!
Il y faut une autre manière:
Servez-vous de vos rets: la puissance fait tout.

13. *Crut et crut mal.* Crut et crut à tort. Il se trompait en croyant que ses chansons attireraient des poissons.

15. *En* et *dans* (voir ii, 2).

22, 23. Si même l'appât était fatal à quelques-uns, vous ne devriez pas hésiter à venir, car il est heureux de mourir des mains d'Annette.

27. *S'en étant envolées.* Il y a évidemment ici rédondance de *en*. On dit *voler* et s'*envoler*, mais non *s'en envoler*. Les paroles sont envolées aux vents, ou sont emportées par le vent, signifie qu'elles ne sont pas entendues ou écoutées.

28. *Rets* (voir v, 5).

32. *Étrangère.* Que veut-il dire? Est-ce que les sujets sont étrangers au roi en ce sens qu'il ne les connaît pas? il devrait les connaître. Ou peut-être cette multitude est-elle comme un étranger qui ne comprend ni notre langue ni nos usages et qu'il nous est difficile de persuader par conséquent, n'ayant pas de moyen de communiquer avec lui? Cette langue ignorée de la multitude et familière aux rois serait donc la raison. Est-il possible que notre poëte juge de cette façon les rois et le peuple? Il faut bien le croire, puisqu'il finit en disant aux premiers: Servez-vous de vos rets.

33. *En.* De la multitude. *Venir à bout* d'une chose, c'est réussir à la terminer. Je suis enfin venu à bout de mon travail je l'ai enfin terminé. Venir à bout de quelqu'un qui résiste, c'est réussir à le soumettre. Donc venir à bout de la multitude, c'est parvenir à lui faire faire ce que l'on veut, c'est réussir à la gouverner. Évidemment La Fontaine entend dire: ce n'est pas par la raison, c'est par la force qu'il faut gouverner les peuples.

Qui pensait autrement au XVII[e] siècle, et qui pense ainsi aujourd'hui? Grâce au ciel! nous ne sommes plus sous Louis XIV. Le règne de la justice vaut mieux que celui du bon plaisir

LIII.

L'HUÎTRE ET LES PLAIDEURS (IX, 9).

On est sage au retour des plaids.
Un proverbe.

Les trois sacs du plaideur : sac de papiers, sac d'argent, sac de patience !
Un vieux proverbe.

La déesse Discorde ayant brouillé les dieux
Et fait un grand procès là-haut pour une pomme,
On la fit déloger des cieux.
Chez l'animal qu'on appelle homme
On la reçut à bras ouverts,
Elle, et *Que-si-que-non* son frère,
Avecque *Tien-et-mien* son père.
La Fontaine.

Les voilà tous deux arrivés
Devant sa majesté fourrée.
Grippeminaud leur dit: Mes enfants, approchez,
Approchez : je suis sourd, les ans en sont la cause.
L'un et l'autre approcha, ne craignant nulle chose.
Aussitôt qu'à portée il vit les contestants,
Grippeminaud le bon apôtre,
Jetant des deux côtés la griffe en même temps,
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.
Idem. (Le Chat, la Belette, et le petit Lapin.)

On doit faire, pour éviter les procès, tout ce qu'on peut, et peut-être même un peu plus; car il est non-seulement honnête, mais quelquefois utile de relâcher un peu de ses droits.

Cicéron.

Un jour deux pèlerins sur le sable rencontrent
Une huître, que le flot y venait d'apporter.
Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent:
À l'égard de la dent il fallut contester.
L'un se baissait déjà pour amasser la proie;
L'autre le pousse, et dit: Il est bon de savoir
Qui de nous en aura la joie.
Celui qui le premier a pu l'apercevoir
En sera le gobeur; l'autre le verra faire.—
Si par là l'on juge l'affaire,
Reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci.—
Je ne l'ai pas mauvais aussi,
Dit l'autre; et je l'ai vue avant vous, sur ma vie.—
Hé bien, vous l'avez vue; et moi je l'ai sentie.
Pendant tout ce bel incident,
Perrin Dandin arrive; ils le prennent pour juge.
Perrin fort gravement ouvre l'huître, et la gruge,
Nos deux messieurs le regardant.
Ce repas fait, il dit d'un ton de président:
Tenez, la cour vous donne à chacun une écaille
Sans dépens; et qu'en paix chacun chez soi s'en aille.

Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui;
Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles:

Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui,
Et ne laisse aux plaideurs que le sac et les quilles.

5. *Amasser.* "L'Académie, dans la première édition du Dictionnaire, définit ainsi le verbe amasser : Relever de terre ce qui est tombé, *amasser ses gants, amasser un papier.* Aujourd'hui le mot propre, dans ces phrases, serait *ramasser.*"—*Walckenaër.*

7. *En.* Ici et au vers 9 *en* représente l'huître.

9. *Gobeur* (voir *gober,* xvii, 31).

16. *Perrin Dandin.* Nom forgé par Rabelais, adopté par Racine, dans *les Plaideurs,* par La Fontaine ici, et rendu par eux populaire. Perrin Dandin, c'est l'incarnation de la chicane, comme Georges Dandin, dans Molière, est celle de l'infortune conjugale.—*Walckenaër.*

17. *Gruge.* *Gruger* est l'anglais GRUDGE ; il est dérivé du bas allemand GRUSEN, broyer. Il signifie proprement casser en petits morceaux, broyer. Briser quelque chose de dur avec les dents, c'est le *gruger :* gruger du sucre. Familièrement le mot est employé pour manger.

25. *Le sac et les quilles.* On joue beaucoup aux quilles en France, et l'on y joue pour de l'argent. Eh bien, quand le jeu est fini, si le gagnant prend l'argent et dit à l'autre : Pour ta part, prends le sac et les quilles (on enferme les quilles dans un sac), n'est-il pas clair qu'il ne lui laisse rien de bon ? De là, *ne laisser aux autres que le sac et les quilles* signifie prendre tout ce qu'il y a de bon, et leur laisser ce qui ne vaut rien.

LIV.

LA LIONNE ET L'OURSE (X, 13).

À tes larmes crois-tu que Pluton soit sensible,
Qu'il te rende ton fils ? C'est un cœur inflexible.
Cesse donc de pleurer. Regarde autour de toi :
Des humains le malheur est la commune loi.

Des uns dans les prisons s'achève l'existence ;
D'autres tombent du haut de la toute-puissance ;
D'autres, privés de fils, languissent tristement :
Que d'exemples pour toi ! . . . . .

Dans *Plutarque*.

Agamemnon. Eh bien, en quoi demandes-tu mon assistance ?

Hécube. En rien de ce que tu supposes, ô roi ! Tu vois ce cadavre sur lequel je verse des larmes ?

Agamemnon. Je le vois ; mais je ne peux savoir ce qui doit suivre.

Hécube. C'est moi qui l'ai enfanté, et qui l'ai porté dans mon sein.

Agamemnon. Infortunée ! C'est donc un de tes enfants?

Hécube. Ce n'est pas un des fils de Priam tués sous les murs d'Ilion.

Agamemnon. Tu en avais donc quelque autre que ceux-là, ô femme ?

Hécube. Oui, mais c'est en vain pour celui que tu vois.

Agamemnon. Où était-il donc, lorsque Troie fut renversée ?

Hécube. Son père le fit partir, tremblant pour ses jours.

Agamemnon. En quels lieux l'envoya-t-il, lorsqu'il le sépara de ses frères encore vivants ?

Hécube. Dans ce pays même, où son cadavre a été trouvé.

Agamemnon. Chez celui qui règne sur cette contrée, chez Polymnestor ?

Hécube. C'est là qu'il fut envoyé, gardien d'un funeste trésor.

Agamemnon. Quelle main l'a frappé, et quel a été son destin ?

Hécube. Quelle autre main que celle du Thrace, celle de son hôte ?

Agamemnon. Ô mère infortunée ! c'était donc pour ravir son or ?

Hécube. Oui vraiment ; il le tua dès qu'il sut le désastre des Troyens.

Agamemnon. Où as-tu découvert ce corps ? ou qui te l'a apporté ?

Hécube. Cette esclave, qui l'a trouvé sur le rivage de la mer.

Agamemnon. L'y cherchait-elle ? ou était-elle occupée de quelque autre soin ?

Hécube. Elle était allée puiser de l'eau pour laver le corps de Polyxène.

Agamemnon. Sans doute cet hôte perfide, après l'avoir égorgé, l'avait jeté dans la mer.

Hécube. Il l'a abandonné aux vagues, après l'avoir ainsi déchiré.

Agamemnon. Ô malheureuse ! quelles douleurs sans mesure !

Hécube. Je suis perdue, Agamemnon ; rien ne manque à mon malheur.

Agamemnon. Hélas ! quelle femme fut jamais si infortunée ?

Hécube. Il n'en est point, si ce n'est l'infortune elle-même.

Euripide.

Mère lionne avait perdu son faon :
Un chasseur l'avait pris. La pauvre infortunée

Poussait un tel rugissement
Que toute la forêt était importunée.
La nuit ni son obscurité,
Son silence, et ses autres charmes,
De la reine des bois n'arrêtaient les vacarmes:
Nul animal n'était du sommeil visité.
L'ourse enfin lui dit: Ma commère,
Un mot sans plus: tous les enfants
Qui sont passés entre vos dents
N'avaient-ils ni père ni mère?—
Ils en avaient.—S'il est ainsi,
Et qu'aucun de leur mort n'ait nos têtes rompues,
Si tant de mères se sont tues,
Que ne vous taisez-vous aussi?—
Moi, me taire! moi, malheureuse!
Ah! j'ai perdu mon fils! il me faudra traîner
Une vieillesse douloureuse!—
Dites-moi, qui vous force à vous y condamner?—
Hélas! c'est le Destin qui me hait.—Ces paroles
Ont été de tout temps en la bouche de tous.
Misérables humains, ceci s'adresse à vous!
Je n'entends résonner que des plaintes frivoles.
Quiconque, en pareil cas, se croit haï des cieux,
Qu'il considère Hécube, il rendra grâce aux dieux.

1. *Faon.* Ce mot employé absolument signifie toujours le petit de la biche. Mais on dit aussi le faon de la chèvre ou de la daine. *Faon* se dit même, quoique plus rarement, du petit de toute autre bête fauve, comme ici.

4. *La forêt.* C'est le contenant pour le contenu : les habitants de la forêt.

5, 6, 7. Cette phrase est fautive. Il faut dire ou bien : ni la nuit, ni son obscurité, ni son silence, ni ses autres charmes, n'arrêtaient les vacarmes de la reine ; ou bien : la nuit et son obscurité, son silence et ses autres charmes, n'arrêtaient pas les vacarmes de la reine.

8. *Nul* et *aucun* (voir les *Entretiens*, p. 195).

9. *Commère* (voir xxiv, 6).

10. Rien qu'un mot.

13. *S'il est ainsi.* On dit d'ordinaire : s'il en est ainsi.

14. *Nos têtes rompues.* Mauvaise inversion pour *n'aient rompu nos têtes.*—*Rompre la tête* de quelqu'un par des cris, c'est l'étourdir de ses cris.

16. *Que.* Pourquoi ?

20. But say, why doom yourself to sorrow so ?

26. Car Hécube fut cent fois plus malheureuse que vous.

LV.

LE PAYSAN DU DANUBE (XI, 7).

Qui peut relire *le Loup et l'Agneau, le Chêne et le Roseau, le Paysan du Danube,* sans être touché du côté grandiose qui domine chez La Fontaine, et n'est-on pas tenté d'appliquer à son œuvre même le portrait de l'arbre démesuré,

De qui la tête au ciel était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

Le paysan du Danube cache sous sa ceinture de joncs marins un cœur où vit le souffle des dieux.

Th. de Banville.

Un discours destiné à la fois à émouvoir et à instruire ne pourrait être formé sur le modèle de celui-ci. Mais celui-ci, dans son genre, est parfait : et l'orateur de

profession peut l'étudier avec profit. La liaison, la continuité, l'entraînement certes n'y manquent pas; une idée suscite l'autre; c'est comme la propagation du feu dans un incendie. Sans doute le rustique orateur se met à la merci de ses transitions; elles le mènent où elles veulent; mais il importe peu dans ce sujet et dans cette situation. S'il s'agissait d'expliquer, d'exposer, en un mot, d'enseigner, ce serait autre chose.—Étudiez la marche de ce discours, il en vaut la peine.

A. Vinet.

Quand les choses ont saisi l'esprit, les mots viennent en foule.

Sénèque.

Les gentillesses des orateurs ne servent que pour amuser le vulgaire, incapable de prendre la viande plus massive et plus ferme.

Montaigne.

Au fort de l'éloquence de Cicéron plusieurs en entraient en admiration; mais Caton n'en faisant que rire: "Nous avons, disait-il, un plaisant consul."

Idem.

Fi de l'éloquence qui nous laisse envie de soi.

Idem.

Il ne faut point juger des gens sur l'apparence.
Le conseil en est bon; mais il n'est pas nouveau.
Jadis l'erreur du souriceau
Me servit à prouver le discours que j'avance:
J'ai, pour le fonder à présent,
Le bon Socrate, Ésope, et certain paysan
Des rives du Danube, homme dont Marc-Aurèle
Nous fait un portrait fort fidèle.

On connaît les premiers: quant à l'autre, voici
Le personnage en raccourci:
Son menton nourrissait une barbe touffue;
Toute sa personne velue
Représentait un ours, mais un ours mal léché:
Sous un sourcil épais il avait l'œil caché,
Le regard de travers, nez tortu, grosse lèvre,
Portait sayon de poil de chèvre,
Et ceinture de joncs marins.
Cet homme ainsi bâti fut député des villes
Que lave le Danube. Il n'était point d'asiles
Où l'avarice des Romains
Ne pénétrât alors, et ne portât les mains.
Le député vint donc, et fit cette harangue:
Romains, et vous sénat assis pour m'écouter,
Je supplie avant tout les dieux de m'assister:
Veuillent les immortels, conducteurs de ma langue,
Que je ne dise rien qui doive être repris!
Sans leur aide, il ne peut entrer dans les esprits
Que tout mal et toute injustice:
Faute d'y recourir, on viole leurs lois.
Témoin nous que punit la romaine avarice:
Rome est, par nos forfaits, plus que par ses exploits,
L'instrument de notre supplice.
Craignez, Romains, craignez que le ciel quelque jour
Ne transporte chez vous les pleurs et la misère,
Et mettant en nos mains, par un juste retour,
Les armes dont se sert sa vengeance sévère,

Il ne vous fasse, en sa colère,
Nos esclaves à votre tour.
Et pourquoi sommes-nous les vôtres? Qu'on me die
En quoi vous valez mieux que cent peuples divers.
Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers?
Pourquoi venir troubler une innocente vie?
Nous cultivions en paix d'heureux champs; et nos mains
Étaient propres aux arts, ainsi qu'au labourage.
Qu'avez-vous appris aux Germains?
Ils ont l'adresse et le courage:
Sils avaient eu l'avidité,
Comme vous, et la violence,
Peut-être en votre place ils auraient la puissance,
Et sauraient en user sans inhumanité.
Celle que vos préteurs ont sur nous exercée
N'entre qu'à peine en la pensée.
La majesté de vos autels
Elle-même en est offensée;
Car sachez que les immortels
Ont les regards sur nous. Grâces à vos exemples,
Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,
De mépris d'eux et de leurs temples,
D'avarice qui va jusques à la fureur.
Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome:
La terre et le travail de l'homme
Font pour les assouvir des efforts superflus.
Retirez-les: on ne veut plus

Cultiver pour eux les campagnes.
Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes;
Nous laissons nos chères compagnes;
Nous ne conversons plus qu'avec des ours affreux,
Découragés de mettre au jour des malheureux,
Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime.
Quant à nos enfants déjà nés,
Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés:
Vos préteurs au malheur nous font joindre le crime.
Retirez-les: ils ne nous apprendront
Que la mollesse et que le vice;
Les Germains comme eux deviendront
Gens de rapine et d'avarice.
C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.
N'a-t-on point de présent à faire,
Point de pourpre à donner; c'est en vain qu'on espère
Quelque refuge aux lois: encor leur ministère
A-t-il mille longueurs. Ce discours, un peu fort,
Doit commencer à vous déplaire.
Je finis. Punissez de mort
Une plainte un peu trop sincère.
À ces mots, il se couche; et chacun étonné
Admire le grand cœur, le bon sens, l'éloquence
Du sauvage ainsi prosterné.
On le créa patrice; et ce fut la vengeance
Qu'on crut qu'un tel discours méritait. On choisit
D'autres préteurs; et par écrit
Le sénat demanda ce qu'avait dit cet homme,

Pour servir de modèle aux parleurs à venir.
On ne sut pas longtemps à Rome
Cette éloquence entretenir.

13. *Ours mal léché.* Le peuple a cru que la mère ourse donnait la forme à son petit en le léchant. Un ours bien léché par sa mère n'est déjà pas très-beau, mais un ours mal léché! On appelle ainsi, au figuré, un enfant qui est mal fait, et aussi un homme grossier. Il est difficile de s'entendre avec cet homme-là; il est toujours de mauvaise humeur. C'est le contraire d'un faiseur de compliments.

16. *Sayon.* "Espèce de casaque ouverte, portée autrefois par les gens de guerre et par les paysans."—*Littré.*

Sayon a pour étymologie *saie*, laquelle est un manteau grossier. C'est le latin SAGUM.

31. *Forfaits* (voir crime, forfait, péché, faute, délit, xxvi, 8).

39. *Die* (voir xlii, 18).

77. *À mon abord.* À mon arrivée.

80. *Leur ministère.* Le ministère des lois ou de la justice, lequel est si lent.

94. L'inversion est ici trop hardie. Elle ne déplaît point cependant.

LVI.

LE VIEILLARD ET LES TROIS JEUNES HOMMES (XI, 8).

Dans la vieillesse, je crois qu'il faut planter et non bâtir, quoi qu'en aient dit les jeunes hommes.

Joubert.

N'estimez que le jeune homme que les vieillards trouvent poli.

Idem.

Les vieillards sont la majesté du peuple.

Idem.

Il faut réjouir les vieillards.

Idem.

Vous avez peut-être raison de penser ainsi, mais vous n'avez pas raison de soutenir votre opinion contre un vieillard.

Idem.

La jeunesse avait jadis autant d'égards et de vénération pour la vieillesse que si chaque vieillard eût été le père commun des jeunes gens.

Valère Maxime.

Ne fais pas comme si tu devais vivre des milliers d'années. La mort pend sur ta tête : tandis que tu vis, tandis que tu le peux, rends-toi homme de bien.

Marc-Aurèle.

La brièveté de la vie nous interdit les longues espérances.

Horace.

Aie soin de ne pas te promettre de longs jours : où que tu ailles, la mort suit l'ombre de ton corps.

Dionysius Cato.

La mort des vieilles gens est comme un abordage au port ; celle des jeunes gens ressemble à un naufrage.

Plutarque.

Un octogénaire plantait.
Passe encor de bâtir ; mais planter à cet âge !
Disaient trois jouvenceaux, enfants du voisinage :
Assurément il radotait.
Car, au nom des dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir ?
Autant qu'un patriarche il vous faudrait vieillir.

À quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées;
Quittez le long espoir et les vastes pensées;
Tout cela ne convient qu'à nous.—
Il ne convient pas à vous-mêmes,
Repartit le vieillard. Tout établissement
Vient tard, et dure peu. La main des Parques blêmes
De vos jours et des miens se joue également.
Nos termes sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée
Doit jouir le dernier? Est-il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement?
Mes arrière-neveux me devront cet ombrage:
Eh bien, défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui:
J'en puis jouir demain, et quelques jours encore;
Je puis enfin compter l'aurore
Plus d'une fois sur vos tombeaux.
Le vieillard eut raison: l'un des trois jouvenceaux
Se noya dès le port, allant à l'Amérique;
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
Dans les emplois de Mars servant la république,
Par un coup imprévu vit ses jours emportés;
Le troisième tomba d'un arbre
Que lui-même il voulut enter;
Et, pleurés du vieillard, il grava sur leur marbre
Ce que je viens de raconter.

2. *Passe de bâtir.* Un gallicisme qui signifie : vous pourriez vous justifier de bâtir ; on pourrait vous *passer* cela, le tolérer, vous le pardonner. Je veux bien qu'on vous *passe* de bâtir.— Dans cette locution le verbe *passer* signifie souffrir, tolérer, comme dans ces expressions : je vous *passe* cette faute ; il *passe* condamnation, c'est-à-dire, il la souffre, il se soumet. *Passer* vient de PASSUS un pas : *passer* la rue, etc. Cependant quand ce verbe signifie souffrir, tolérer, ne vaut-il pas mieux le dériver de PATI (PATIOR, PASSUS SUM), souffrir ?

3. *Jouvenceau.* Mot fait de JUVENICELLUS diminutif de JUVENIS jeune. Ce mot est nuancé de caresse ou de plaisanterie. Plaisanterie ici.

10. *Songer et penser* (voir x, 6).

19, 20. Nor any moment gives us, ere it flies,
Assurance that another such shall rise.

21. *Arrière-neveux* (voir xlii, 27).

24. *Cela même.* C'est-à-dire, ce plaisir de faire du bien aux autres.

25. *En :* de ce noble plaisir.

34. *Enter.* Greffer par *ente*, c'est-à-dire, en insérant un scion, branche très-jeune, dans un autre arbre.

35. Cette phrase, mal construite, signifie : ils furent pleurés du vieillard, et il grava, etc.

Voir cette fable étudiée dans les *Causeries avec mes élèves.*

LVII.

RIEN DE TROP (IX, 11).

Il y a sur le fronton du temple de Delphes deux inscriptions des plus nécessaires pour la conduite de la vie : "Connais-toi toi-même," et "Rien de trop." À ces deux préceptes-là se rattachent tous les autres ; et ils ont ensemble tant d'analogie et de rapport qu'ils semblent démontrer l'un par l'autre leur force mutu-

elle. "Se connaître soi-même" implique "rien de trop;" et "rien de trop" implique "se connaître soi-même." Aussi, sur ces maximes écoutez Ion:

On dit en quatre mots: "se connaître soi-même;
Mais pour s'y conformer, dieux! quelle peine extrême!
Jupiter seul le sait. . . .

Heureux donc le mortel qui aura toujours ces deux paroles présentes à l'esprit, comme préceptes émanés d'Apollon Pythien! Il pourra sans peine les appliquer à chaque événement de la vie, et il supportera en homme intelligent toutes les épreuves. Comme il ne perdra jamais de vue sa propre nature, il conservera, quoi qu'il arrive, une juste modération. Il ne s'enflera pas plus jusqu'à l'insolence, qu'il ne se laissera abattre et ne descendra aux plaintes, aux gémissements. Il se mettra au-dessus des faiblesses de l'âme, au-dessus de cette crainte naturelle inspirée par la mort à ceux qui ne connaissent pas le cours ordinaire de la vie et l'influence que s'y réservent la Nécessité et le Destin.

Plutarque.

Si j'arrondissais mes États!
Si je pouvais remplir mes coffres de ducats!
Si j'apprenais l'hébreu, les sciences, l'histoire!
Tout cela, c'est la mer à boire;
Mais rien à l'homme ne suffit.
Pour fournir aux projets que forme un seul esprit,
Il faudrait quatre corps: encor, loin d'y suffire,
À mi-chemin je crois que tous demeureraient:
Quatre Mathusalem bout à bout ne pourraient
Mettre à fin ce qu'un seul désire.

La Fontaine.

Une âme égale, au milieu des plus tristes accidents de la vie, et maintenue en dehors des enivrements de la joie insolente que la prospérité amène avec elle, voilà tout le secret, mon cher Dellius.

Horace.

En toute chose il existe un juste milieu ; en deçà comme au delà des limites raisonnables tout n'est plus que nuage et confusion.

Idem.

Les hommes, la plupart, sont étrangement faits ;
Dans la juste mesure on ne les voit jamais.
La raison a pour eux des bornes trop petites.
En chaque caractère ils passent les limites ;
Et la plus noble chose ils la gâtent souvent
Pour la vouloir outrer et pousser trop avant.

Molière.

Je ne vois point de créature
Se comporter modérément.
Il est certain tempérament
Que le maître de la nature
Veut que l'on garde en tout. Le fait-on ? nullement ;
Soit en bien, soit en mal, cela n'arrive guère.
Le blé, riche présent de la blonde Cérès,
Trop touffu bien souvent épuise les guérets :
En superfluités s'épandant d'ordinaire,
Et poussant trop abondamment,
Il ôte à son fruit l'aliment.
L'arbre n'en fait pas moins : tant le luxe sait plaire !
Pour corriger le blé, Dieu permit aux moutons

De retrancher l'excès des prodigues moissons :
Tout au travers ils se jetèrent,
Gâtèrent tout, et tout broutèrent ;
Tant que le ciel permit aux loups
D'en croquer quelques-uns : ils les croquèrent tous ;
S'ils ne le firent pas, du moins ils y tâchèrent.
Puis le ciel permit aux humains
De punir ces derniers : les humains abusèrent,
À leur tour, des ordres divins.
De tous les animaux, l'homme a le plus de pente
À se porter dedans l'excès.
Il faudrait faire le procès
Aux petits comme aux grands. Il n'est âme vivante
Qui ne pèche en ceci. Rien de trop est un point,
Dont on parle sans cesse, et qu'on n'observe point.

8. *Tempérament.* Mesure, modération.

9. *Épandre.* Un synonyme de *répandre.* C'est verser, et, en versant, étendre. C'est ainsi que les eaux d'un fleuve *s'épandent* dans la plaine. Dans ce cas, le fleuve verse ses eaux et les étend doucement. S'il est violent, vous devez dire que ses eaux *se répandent.* Telle est la différence des deux verbes. Vous comprenez que dans notre passage *s'épandant* est très-bien dit, puisque le blé ne s'étend que doucement et peu à peu dans ces *superfluités,* lesquelles sont les tiges du blé, *superfluités* seulement pour ce qu'elles ont de trop en grosseur, en hauteur, etc. Car la tige est nécessaire. Le vers suivant explique cet excès : *trop abondamment.* Le blé ayant épuisé sa force à nourrir la tige, il ne lui en reste plus pour donner la nourriture ou l'aliment à l'épi et au grain.

17. *Tant.* Tellement.

24. *Dedans l'excès.* On dit ordinairement *à l'excès.*

25, 26. On low and high we make the charge.

Observation.—Les fables qui suivent n'ont ni nctes, ni commentaires. Elles ne présenteront guère de difficultés au professeur qui aura pris connaissance de celles qui précèdent. Il sera utile de les faire lire aux élèves et de les étudier avec eux.

LVIII.

L'HOMME ET LA PUCE (VIII, 5).

Par des vœux importuns nous fatiguons les dieux,
Souvent pour des sujets même indignes des hommes :
Il semble que le ciel sur tous tant que nous sommes
Soit obligé d'avoir incessamment les yeux,
Et que le plus petit de la race mortelle,
À chaque pas qu'il fait, à chaque bagatelle,
Doive intriguer l'Olympe et tous ses citoyens,
Comme s'il s'agissait des Grecs et des Troyens

Un sot par une puce eut l'épaule mordue.
Dans les plis de ses draps elle alla se loger.
"Hercule, ce dit-il, tu devrais bien purger
La terre de cette hydre au printemps revenue !
Que fais-tu, Jupiter, que du haut de la nue
Tu n'en perdes la race afin de me venger ?"

Pour tuer une puce, il voulait obliger
Ces dieux à lui prêter leur foudre et leur massue.

LIX.

L'ÂNE ET LE CHIEN (VIII, 17).

Il se faut entr'aider ; c'est la loi de nature.
L'âne un jour pourtant s'en moqua :
Et ne sais comme il y manqua ;
Car il est bonne créature.
Il allait par pays, accompagné du chien,
Gravement, sans songer à rien ;
Tous deux suivis d'un commun maître.
Ce maître s'endormit. L'âne se mit à paître :
Il était alors dans un pré
Dont l'herbe était fort à son gré.
Point de chardons pourtant ; il s'en passa pour l'heure
Il ne faut pas toujours être si délicat ;
Et, faute de servir ce plat,
Rarement un festin demeure.
Notre baudet s'en sut enfin
Passer pour cette fois. Le chien, mourant de faim
Lui dit : Cher compagnon, baisse-toi, je te prie :
Je prendrai mon dîné dans le panier au pain.
Point de réponse ; mot ; le roussin d'Arcadie
Craignit qu'en perdant un moment
Il ne perdît un coup de dent.
Il fit longtemps la sourde oreille :
Enfin il répondit : Ami, je te conseille
D'attendre que ton maître ait fini son sommeil ;
Car il te donnera sans faute, à son réveil,
Ta portion accoutumée :
Il ne saurait tarder beaucoup.
Sur ces entrefaites un loup
Sort du bois, et s'en vient : autre bête affamée.
L'âne appelle aussitôt le chien à son secours.

Le chien ne bouge, et dit : Ami, je te conseille
De fuir, en attendant que ton maître s'éveille ;
Il ne saurait tarder : détale vite, et cours.
Que si ce loup t'atteint, casse-lui la mâchoire :
On t'a ferré de neuf ; et, si tu me veux croire,
Tu l'étendras tout plat. Pendant ce beau discours,
Seigneur loup étrangla le baudet sans remède.

Je conclus qu'il faut qu'on s'entr'aide

LX.

LE CHAT ET LE RAT (VIII, 22).

Quatre animaux divers, le chat grippe-fromage,
Triste-oiseau le hibou, ronge-maille le rat,
Dame belette au long corsage,
Toutes gens d'esprit scélérat,
Hantaient le tronc pourri d'un pin vieux et sauvage.
Tant y furent, qu'un soir à l'entour de ce pin
L'homme tendit ses rets. Le chat, de grand matin,
Sort pour aller chercher sa proie.
Les derniers traits de l'ombre empêchent qu'il ne voie
Le filet : il y tombe, en danger de mourir ;
Et mon chat de crier, et le rat d'accourir,
L'un plein de désespoir, et l'autre plein de joie :
Il voyait dans les lacs son mortel ennemi.
Le pauvre chat dit : Cher ami,
Les marques de ta bienveillance
Sont communes en mon endroit ;
Viens m'aider à sortir du piége où l'ignorance
M'a fait tomber. C'est à bon droit
Que seul entre les tiens, par amour singulière,
Je t'ai toujours choyé, t'aimant comme mes yeux.
Je n'en ai point regret, et j'en rends grâce aux dieux.
J'allais leur faire ma prière,

Comme tout dévot chat en use les matins.
Ce réseau me retient : ma vie est en tes mains ;
Viens dissoudre ces nœuds. Et quelle récompense
    En aurai-je ? reprit le rat.
    Je jure éternelle alliance
    Avec toi, repartit le chat.
Dispose de ma griffe, et sois en assurance :
Envers et contre tous je te protégerai ;
    Et la belette mangerai
    Avec l'époux de la chouette :
Ils t'en veulent tous deux. Le rat dit : Idiot !
Moi ton libérateur ! je ne suis pas si sot.
    Puis il s'en va vers sa retraite :
    La belette était près du trou.
Le rat grimpe plus haut ; il y voit le hibou.
Dangers de toutes parts : le plus pressant l'emporte.
Ronge-maille retourne au chat, et fait en sorte
Qu'il détache un chaînon, puis un autre, et puis tant
    Qu'il dégage enfin l'hypocrite.
    L'homme paraît en cet instant ;
Les nouveaux alliés prennent tous deux la fuite.
À quelque temps de là, notre chat vit de loin
Son rat qui se tenait alerte et sur ses gardes :
Ah ! mon frère, dit-il, viens m'embrasser ; ton soin
    Me fait injure ; tu regardes
    Comme ennemi ton allié.
    Penses-tu que j'aie oublié
    Qu'après Dieu je te dois la vie ?
Et moi, reprit le rat, penses-tu que j'oublie
    Ton naturel ? Aucun traité
Peut-il forcer un chat à la reconnaissance ?
    S'assure-t-on sur l'alliance
    Qu'a faite la nécessité ?

LXI.

LE TORRENT ET LA RIVIÈRE (VIII, 23).

Avec grand bruit et grand fracas
Un torrent tombait des montagnes :
Tout fuyait devant lui ; l'horreur suivait ses pas ;
Il faisait trembler les campagnes.
Nul voyageur n'osait passer
Une barrière si puissante ;
Un seul vit des voleurs ; et, se sentant presser,
Il mit entre eux et lui cette onde menaçante.
Ce n'était que menace et bruit sans profondeur :
Notre homme enfin n'eut que la peur.
Ce succès lui donnant courage,
Et les mêmes voleurs le poursuivant toujours,
Il rencontra sur son passage
Une rivière dont le cours,
Image d'un sommeil doux, paisible, et tranquille,
Lui fit croire d'abord ce trajet fort facile :
Point de bords escarpés, un sable pur et net.
Il entre ; et son cheval le met
À couvert des voleurs, mais non de l'onde noire
Tous deux au Styx allèrent boire ;
Tous deux, à nager malheureux,
Allèrent traverser, au séjour ténébreux,
Bien d'autres fleuves que les nôtres.

Les gens sans bruit sont dangereux :
Il n'en est pas ainsi des autres.

LXII.

LE GLAND ET LA CITROUILLE (IX, 4).

Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve
En tout cet univers, et l'aller parcourant,
    Dans les citrouilles je la treuve.

    Un villageois, considérant
Combien ce fruit est gros et sa tige menue :
À quoi songeait, dit-il, l'auteur de tout cela ?
Il a bien mal placé cette citrouille-là !
    Eh parbleu ! je l'aurais pendue
    À l'un des chênes que voilà ;
    C'eût été justement l'affaire :
    Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.
C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré
Au conseil de celui que prêche ton curé ;
Tout en eût été mieux . car pourquoi, par exemple
Le gland, qui n'est pas gros comme mon petit doigt,
    Ne pend-il pas en cet endroit ?
    Dieu s'est mépris : plus je contemple
Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo
    Que l'on a fait un quiproquo.
Cette réflexion embarrassant notre homme :
On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit.
Sous un chêne aussitôt il va prendre son somme.
Un gland tombe : le nez du dormeur en pâtit.
Il s'éveille ; et portant la main sur son visage,
Il trouve encor le gland pris au poil du menton.
Son nez meurtri le force à changer de langage.
Oh ! oh ! dit-il, je saigne ! Et que serait-ce donc
S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,
    Et que ce gland eût été gourde ?
Dieu ne l'a pas voulu : sans doute il eut raison ;
    J'en vois bien à présent la cause.
    En louant Dieu de toute chose,
    Garo retourne à la maison.

LXIII.

LE CHAT ET LE RENARD (IX, 14).

Le chat et le renard, comme beaux petits saints,
S'en allaient en pèlerinage.
C'étaient deux vrais tartufs, deux archipatelins,
Deux francs patte-pelus qui, des frais du voyage,
Croquant mainte volaille, escroquant maint fromage,
S'indemnisaient à qui mieux mieux.
Le chemin étant long, et partant ennuyeux,
Pour l'accourcir ils disputèrent.
La dispute est d'un grand secours :
Sans elle on dormirait toujours.
Nos pèlerins s'égosillèrent.
Ayant bien disputé, l'on parla du prochain.
Le renard au chat dit enfin :
Tu prétends être fort habile ;
En sais-tu tant que moi? J'ai cent ruses au sac.—
Non, dit l'autre : je n'ai qu'un tour dans mon bissac ;
Mais je soutiens qu'il en vaut mille.
Eux de recommencer la dispute à l'envi.
Sur le que si, que non, tous deux étant ainsi,
Une meute apaisa la noise.
Le chat dit au renard : Fouille en ton sac, ami ;
Cherche en ta cervelle matoise
Un stratagème sûr : pour moi, voici le mien.
À ces mots, sur un arbre il grimpa bel et bien.
L'autre fit cent tours inutiles,
Entra dans cent terriers, mit cent fois en défaut
Tous les confrères de Brifaut.
Partout il tenta des asiles,
Et ce fut partout sans succès ;
La fumée y pourvut, ainsi que les bassets.
Au sortir d'un terrier deux chiens aux pieds agiles
L'étranglèrent du premier bond.

Le trop d'expédients peut gâter une affaire :
On perd du temps au choix, on tente, on veut tout faire
N'en ayons qu'un, mais qu'il soit bon.

LXIV.

LE SINGE ET LE CHAT (IX, 17).

Bertrand avec Raton, l'un singe et l'autre chat,
Commensaux d'un logis, avaient un commun maître.
D'animaux malfaisants c'était un très-bon plat :
Ils n'y craignaient tous deux aucun, quel qu'il pût être.
Trouvait-on quelque chose au logis de gâté,
L'on ne s'en prenait point aux gens du voisinage :
Bertrand dérobait tout ; Raton, de son côté,
Était moins attentif aux souris qu'au fromage.
Un jour, au coin du feu, nos deux maîtres fripons
Regardaient rôtir des marrons.
Les escroquer était une très-bonne affaire ;
Nos galants y voyaient double profit à faire :
Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui.
Bertrand dit à Raton : Frère, il faut aujourd'hui
Que tu fasses un coup de maître ;
Tire-moi ces marrons. Si Dieu m'avait fait naître
Propre à tirer marrons du feu,
Certes, marrons verraient beau jeu.
Aussitôt fait que dit : Raton, avec sa patte,
D'une manière délicate,
Écarte un peu la cendre, et retire les doigts ;
Puis les reporte à plusieurs fois ;
Tire un marron, puis deux, et puis trois en escroque ;
Et cependant Bertrand les croque.
Une servante vient : adieu mes gens. Raton
N'était pas content, ce dit-on.

Ainsi ne le sont pas la plupart de ces princes
Qui, flattés d'un pareil emploi,
Vont s'échauder en des provinces
Pour le profit de quelque roi.

LXV.

LE BERGER ET LE ROI (X, 10).

Deux démons à leur gré partagent notre vie,
Et de son patrimoine ont chassé la raison ;
Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie :
Si vous me demandez leur état et leur nom,
J'appelle l'un, Amour, et l'autre, Ambition.
Cette dernière étend le plus loin son empire ;
Car même elle entre dans l'amour.
Je le ferais bien voir ; mais mon but est de dire
Comme un roi fit venir un berger à sa cour.
Le conte est du bon temps, non du siècle où nous sommes.

Ce roi vit un troupeau qui couvrait tous les champs,
Bien broutant, en bon corps, rapportant tous les ans,
Grâce aux soins du berger, de très-notables sommes.
Le berger plut au roi par ces soins diligents.
Tu mérites, dit-il, d'être pasteur de gens :
Laisse là tes moutons, viens conduire des hommes ;
Je te fais juge souvrain.
Voilà notre berger la balance à la main.
Quoiqu'il n'eût guère vu d'autres gens qu'un ermite,
Son troupeau, ses mâtins, le loup, et puis c'est tout,
Il avait du bon sens ; le reste vient ensuite :
Bref, il en vint fort bien à bout.
L'ermite son voisin accourut pour lui dire :
Veillé-je? et n'est-ce point un songe que je vois?
Vous, favori! vous, grand! Défiez-vous des rois;
Leur faveur est glissante : on s'y trompe, et le pire
C'est qu'il en coûte cher ; de pareilles erreurs
Ne produisent jamais que d'illustres malheurs

Vous ne connaissez pas l'attrait qui vous engage :
Je vous parle en ami ; craignez tout. L'autre rit ;
Et notre ermite poursuivit :
Voyez combien déjà la cour vous rend peu sage.
Je crois voir cet aveugle à qui, dans un voyage,
Un serpent engourdi de froid
Vint s'offrir sous la main : il le prit pour un fouet ;
Le sien s'était perdu, tombant de sa ceinture.
Il rendait grâce au ciel de l'heureuse aventure,
Quand un passant cria : Que tenez-vous ? ô Dieux !
Jetez cet animal traître et pernicieux,
Ce serpent.—C'est un fouet.—C'est un serpent, vous dis-je
À me tant tourmenter quel intérêt m'oblige ?
Prétendez-vous garder ce trésor ?—Pourquoi non ?
Mon fouet était usé ; j'en retrouve un fort bon :
Vous n'en parlez que par envie.—
L'aveugle enfin ne le crut pas ;
Il en perdit bientôt la vie :
L'animal dégourdi piqua son homme au bras.
Quant à vous, j'ose vous prédire
Qu'il vous arrivera quelque chose de pire.—
Eh ! que me saurait-il arriver que la mort ?—
Mille dégoûts viendront, dit le prophète ermite.
Il en vint en effet, l'ermite n'eut pas tort.
Mainte peste de cour fit tant par maint ressort,
Que la candeur du juge, ainsi que son mérite,
Furent suspects au pr'nce. On cabale, on suscite
Accusateurs, et gens grevés par ses arrêts.
De nos biens dirent-ils, il s'est fait un palais.
Le prince voulut voir ces richesses immenses.
Il ne trouva partout que médiocrité,
Louanges du désert et de la pauvreté :
C'étaient là ses magnificences.
Son fait, dit-on, consiste en des pierres de prix :
Un grand coffre en est plein, formé de dix serrures.
Lui-même ouvrit ce coffre, et rendit bien surpris
Tous les machineurs d'impostures.

Le coffre étant ouvert, on y vit des lambeaux,
L'habit d'un gardeur de troupeaux,
Petit chapeau, jupon, panetière, houlette,
Et, je pense, aussi sa musette.
Doux trésors, ce dit-il, chers gages, qui jamais
N'attirâtes sur vous l'envie et le mensonge,
Je vous reprends : sortons de ces riches palais
Comme l'on sortirait d'un songe !
Sire, pardonnez-moi cette exclamation :
J'avais prévu ma chute en montant sur le faîte.
Je m'y suis trop complu : mais qui n'a dans la tête
Un petit grain d'ambition ?

LXVI.

LES DEUX CHÈVRES (XII, 4).

Dès que les chèvres ont brouté,
Certain esprit de liberté
Leur fait chercher fortune : elles vont en voyage
Vers les endroits du pâturage
Les moins fréquentés des humains :
Là, s'il est quelque lieu sans route et sans chemins,
Un rocher, quelque mont pendant en précipices,
C'est où ces dames vont promener leurs caprices.
Rien ne peut arrêter cet animal grimpant.
Deux chèvres donc s'émancipant,
Toutes deux ayant patte blanche,
Quittèrent les bas prés, chacune de sa part :
L'une vers l'autre allait pour quelque bon hasard.
Un ruisseau se rencontre, et pour pont une planche.
Deux belettes à peine auraient passé de front
Sur ce pont :
D'ailleurs, l'onde rapide et le ruisseau profond
Devaient faire trembler de peur ces amazones.
Malgré tant de dangers, l'une de ces personnes
Pose un pied sur la planche, et l'autre en fait autant.

Je m'imagine voir, avec Louis le Grand,
Philippe Quatre qui s'avance
Dans l'île de la Conférence.
Ainsi s'avançaient pas à pas,
Nez à nez, nos aventurières,
Qui, toutes deux étant fort fières,
Vers le milieu du pont ne se voulurent pas
L'une à l'autre céder. Elles avaient la gloire
De compter dans leur race, à ce que dit l'histoire,
L'une, certaine chèvre, au mérite sans pair,
Dont Polyphème fit présent à Galatée ;
Et l'autre, la chèvre Amalthée,
Par qui fut nourri Jupiter.
Faute de reculer, leur chute fut commune :
Toutes deux tombèrent dans l'eau.
Cet accident n'est pas nouveau
Dans le chemin de la fortune.

LXVII.

LE CORBEAU, LA GAZELLE, LA TORTUE ET LE RAT (XII, 15).

À MADAME DE LA SABLIÈRE.

La gazelle, le rat, le corbeau, la tortue,
Vivaient ensemble unis : douce société.
Le choix d'une demeure aux humains inconnue
Assurait leur félicité.
Mais quoi ! l'homme découvre enfin toutes retraites.
Soyez au milieu des déserts,
Au fond des eaux, au haut des airs,
Vous n'éviterez point ses embûches secrètes.
La gazelle s'allait ébattre innocemment,
Quand un chien, maudit instrument
Du plaisir barbare des hommes,
Vint sur l'herbe éventer les traces de ses pas.

Elle fuit. Et le rat, à l'heure du repas,
Dit aux amis restants : D'où vient que nous ne sommes
Aujourd'hui que trois conviés ?
La gazelle déjà nous a t-elle oubliés ?
À ces paroles, la tortue
S'écrie, et dit : Ah ! si j'étais
Comme un corbeau d'ailes pourvue,
Tout de ce pas je m'en irais
Apprendre au moins quelle contrée,
Quel accident tient arrêtée
Notre compagne au pied léger ;
Car, à l'égard du cœur, il en faut mieux juger.
Le corbeau part à tire-d'aile :
Il aperçoit de loin l'imprudente gazelle
Prise au piége, et se tourmentant.
Il retourne avertir les autres à l'instant ;
Car, de lui demander quand, pourquoi, ni comment
Ce malheur est tombé sur elle,
Et perdre en vains discours cet utile moment,
Comme eût fait un maître d'école,
Il avait trop de jugement.
Le corbeau donc vole et revole.
Sur son rapport, les trois amis
Tiennent conseil. Deux sont d'avis
De se transporter sans remise
Aux lieux où la gazelle est prise.
L'autre, dit le corbeau, gardera le logis ;
Avec son marcher lent, quand arriverait-elle ?
Après la mort de la gazelle.
Ces mots à peine dits, ils s'en vont secourir
Leur chère et fidèle compagne,
Pauvre chevrette de montagne.
La tortue y voulut courir :
La voilà comme eux en campagne,
Maudissant ses pieds courts avec juste raison,
Et la nécessité de porter sa maison.
Rongemaille (le rat eut à bon droit ce nom)

Coupe les nœuds du lacs : on peut penser la joie.
Le chasseur vient, et dit : Qui m'a ravi ma proie ?
Rongemaille, à ces mots, se retire en un trou,
Le corbeau sur un arbre, en un bois la gazelle.
    Et le chasseur, à demi fou
    De n'en avoir nulle nouvelle,
Aperçoit la tortue, et retient son courroux.
    D'où vient, dit-il, que je m'effraie ?
Je veux qu'à mon souper celle-ci me défraie.
Il la mit dans son sac. Elle eût payé pour tous,
Si le corbeau n'en eût averti la chevrette.
    Celle-ci, quittant sa retraite,
Contrefait la boiteuse, et vient se présenter.
    L'homme de suivre, et de jeter
Tout ce qui lui pesait : si bien que Rongemaille
Autour des nœuds du sac tant opère et travaille,
    Qu'il délivre encor l'autre sœur,
Sur qui s'était fondé le souper du chasseur.

Pilpay conte qu'ainsi la chose s'est passée.
Pour peu que je voulusse invoquer Apollon,
J'en ferais, pour vous plaire, un ouvrage aussi long
    Que l'Iliade ou l'Odyssée.
Rongemaille ferait le principal héros,
Quoiqu'à vrai dire ici chacun soit nécessaire.
Porte-maison l'infante y tient de tels propos,
    Que monsieur du corbeau va faire
Office d'espion, et puis de messager.
La gazelle a d'ailleurs l'adresse d'engager
Le chasseur à donner du temps à Rongemaille.
    Ainsi chacun dans son endroit
    S'entremet, agit, et travaille.
À qui donner le prix ? au cœur, si l'on m'en croit.

Que n'ose et que ne peut l'amitié violente !
Cet autre sentiment que l'on appelle amour
Mérite moins d'honneurs ; cependant chaque jour

Je le célèbre et je le chante.
Hélas ! il n'en rend pas mon âme plus contente.
Vous protégez sa sœur, il suffit ; et mes vers
Vont s'engager pour elle à des tons tout divers.
Mon maître était l'Amour : j'en vais servir un autre,
Et porter par tout l'univers
Sa gloire aussi bien que la vôtre.

LXVIII.

LE RENARD, LE LOUP, ET LE CHEVAL (XII, 17).

Un renard, jeune encor, quoique des plus madrés,
Vit le premier cheval qu'il eût vu de sa vie.
Il dit à certain loup, franc novice : Accourez,
Un animal paît dans nos prés,
Beau, grand ; j'en ai la vue encor toute ravie.—
Est-il plus fort que nous ? dit le loup en riant
Fais-moi son portrait, je te prie.—
Si j'étais quelque peintre ou quelque étudiant,
Repartit le renard, j'avancerais la joie
Que vous aurez en le voyant.
Mais venez. Que sait-on ? peut-être est-ce une proie
Que la fortune nous envoie.
Ils vont ; et le cheval, qu'à l'herbe on avait mis,
Assez peu curieux de semblables amis,
Fut presque sur le point d'enfiler la venelle.
Seigneur, dit le renard, vos humbles serviteurs
Apprendraient volontiers comment on vous appelle.
Le cheval, qui n'était dépourvu de cervelle,
Leur dit : Lisez mon nom, vous le pouvez, messieurs :
Mon cordonnier l'a mis autour de ma semelle.
Le renard s'excusa sur son peu de savoir.
Mes parents, reprit-il, ne m'ont point fait instruire ;
Ils sont pauvres, et n'ont qu'un trou pour tout avoir ;
Ceux du loup, gros messieurs, l'ont fait apprendre à lire.

Le loup, par ce discours flatté,
S'approcha. Mais sa vanité
Lui coûta quatre dents : le cheval lui desserre
Un coup ; et haut le pied. Voilà mon loup par terre,
Mal en point, sanglant, et gâté.
Frère, dit le renard, ceci nous justifie
Ce que m'ont dit des gens d'esprit :
Cet animal vous a sur la mâchoire écrit
Que de tout inconnu le sage se méfie.

LXIX.

LE RENARD ET LES POULETS D'INDE (XII, 18).

Contre les assauts d'un renard
Un arbre à des dindons servait de citadelle.
Le perfide ayant fait tout le tour du rempart,
Et vu chacun en sentinelle,
S'écria : Quoi ! ces gens se moqueront de moi !
Eux seuls seront exempts de la commune loi !
Non, par tous les dieux ! non. Il accomplit son dire.
La lune, alors luisant, semblait, contre le sire,
Vouloir favoriser la dindonnière gent.
Lui, qui n'était novice au métier d'assiégeant,
Eut recours à son sac de ruses scélérates,
Feignit vouloir gravir, se guinda sur ses pattes,
Puis contrefit le mort, puis le ressuscité.
Arlequin n'eût exécuté
Tant de différents personnages :
Il élevait sa queue, il la faisait briller,
Et cent mille autres badinages,
Pendant que nul dindon n'eût osé sommeiller.
L'ennemi les lassait en leur tenant la vue
Sur même objet toujours tendue.
Les pauvres gens étant à la longue éblouis,
Toujours il en tombait quelqu'un : autant de pris.

Autant de mis à part: près de moitié succombe.
Le compagnon les porte en son garde-manger.

Le trop d'attention qu'on a pour le danger
Fait le plus souvent qu'on y tombe.

LXX.

LA LIGUE DES RATS (XII, 25).

Une souris craignait un chat
Qui dès longtemps la guettait au passage.
Que faire en cet état? Elle, prudente et sage,
Consulte son voisin: c'était un maître rat,
Dont la rateuse seigneurie
S'était logée en bonne hôtellerie,
Et qui cent fois s'était vanté, dit-on,
De ne craindre ni chat, ni chatte,
Ni coup de dent, ni coup de patte.
Dame souris, lui dit ce fanfaron,
Ma foi! quoi que je fasse,
Seul, je ne puis chasser le chat qui vous menace:
Mais assemblons tous les rats d'alentour,
Je lui pourrai jouer d'un mauvais tour.
La souris fait une humble révérence;
Et le rat court en diligence
À l'office, qu'on nomme autrement la dépense,
Où maints rats assemblés
Faisaient, aux frais de l'hôte, une entière bombance.
Il arrive, les sens troublés,
Et tous les poumons essoufflés.
Qu'avez-vous donc? lui dit un de ces rats; parlez.
En deux mots, répond-il, ce qui fait mon voyage,
C'est qu'il faut promptement secourir la souris;
Car Raminagrobis
Fait en tous lieux un étrange carnage.

Ce chat, le plus diable des chats,
S'il manque de souris, voudra manger des rats.
Chacun dit : il est vrai. Sus ! sus ! courons aux armes
Quelques rates, dit-on, répandirent des larmes.
N'importe, rien n'arrête un si noble projet :
Chacun se met en équipage ;
Chacun met dans son sac un morceau de fromage ;
Chacun promet enfin de risquer le paquet.
Ils allaient tous comme à la fête,
L'esprit content, le cœur joyeux.
Cependant le chat, plus fin qu'eux,
Tenait déjà la souris par la tête.
Ils s'avancèrent à grands pas
Pour secourir leur bonne amie :
Mais le chat, qui n'en démord pas,
Gronde, et marche au-devant de la troupe ennemie.
À ce bruit nos très-prudents rats,
Craignant mauvaise destinée,
Font, sans pousser plus loin leur prétendu fracas,
Une retraite fortunée.
Chaque rat rentre dans son trou ;
Et si quelqu'un en sort, gare encor le matou.

11.—Mlle. Solange, (Terre de France). By FRANÇOIS DE JULLIOT. 359 pp. *Notes by C. Fontaine, B.L., L.D.*

12.—Vaillante, ou *Ce que femme veut.* By J. VINCENT. 277 pp.

13.—Le Tour du Monde en Quatre-Vingts Jours. By JULES VERNE. 373 pp. *With notes by Herman S. Piatt.*

14.—Le Roman d'un Jeune Homme Pauvre. By OCTAVE FEUILLET. 204 pp. *Notes by B. D. Woodward, Ph. D.*

15.—La Maison de Penarvan. By JULES SANDEAU. 292 pp.

16.—L'Homme à l'Oreille Cassée. By EDMOND ABOUT. 273 pp.

17.—Sans Famille. By HECTOR MALOT. 430 pp. *Abridged and arranged for school use by P. Bercy, B.L., L.D.*

18.—Cosia, et le Royaume de Dahomey. By ANDRÉ MICHEL DURAND. 165 pp.

19.—Mon Oncle et Mon Curé. By JEAN DE LA BRÈTE. 249 pp *Notes in English by F. C. de Sumichrast.*

20.—La Lizardière. By VICOMTE HENRI DE BORNIER. 247 pp.

21.—Nanon. By GEORGE SAND. 382 pp. *Notes by B. D. Woodward, Ph. D.*

22.—Le Petit Chose (*Histoire d'un Enfant*). By ALPHONSE DAUDET. 284 pp. *Notes by C. Fontaine, B.L., L.D.*

23.—Pêcheur D'Islande. By PIERRE LOTI. 287 pp. *Arranged for everyone's reading. Notes by C. Fontaine, B.L., L.D.*

24.—Madame Lambelle. By GUSTAVE TOUDOUZE. 315 pp.

25.—Le Roi Apépi. By VICTOR CHERBULIEZ. 174 pp.

The series will be continued with stories of other well-known writers

MISCELLANEOUS.

Graziella. By A. DE LAMARTINE. 173 pp. *Notes by C. Fontaine, B.L., L.D. 12mo, paper, 45 cents.*

Cinq-mars ou une Conjuration sous Louis XIII. By ALFRED DE VIGNY. *Introduction and copious notes. 12mo, cloth, $1.25.*

La Tulipe Noire. By ALEX. DUMAS. 304 pp. *12mo, paper, 45c.*

La Lampe de Psyché. By L. DE TINSEAU. *16mo, paper, 35c.*

Contes de la Vie Rustique. 221 pp. *12mo, paper, 45 cents. Arranged with notes by G. Castegnier, B.S., B.L.*

Cyrano de Bergerac. *Comédie Héroïque en Cinq Actes, en Vers.* By ED. ROSTAND. *12mo, cloth, illus., 240 pp., $1; paper, 50c.*

Cyrano de Bergerac. *With introduction and notes by Reed Paige Clark.*

***Le Duc de Reichstadt.** By Mme H. CASTEGNIER and PROF. G. CASTEGNIER, B.S., B.L. *12mo, paper, 50 cents.*

***En Son Nom.** By E. E. HALE. *With notes by M. P. Sauveur,*

CONTES CHOISIS

This series comprises some of the very best short stories, NOUVELLES *of French authors. They are very prettily printed, of convenient size and are published at the uniform price of*

Paper 25 Cents. **Cloth, 40 Cents.**

1.—**La Mère de la Marquise.** By EDMOND ABOUT. 185 pp.
Notes by C. Fontaine, B.L.,L.D.

2.—**Le Siège de Berlin et Autres Contes.** By ALPHONSE DAUDET. 78 pp. *Comprising La dernière classe; La Mule du Pape; L'Enfant Espion; Salvette and Bernadou; Un Teneur de Livres. Notes by E. Rigal, B.-ès-S.; B.L.*

3.—**Un Mariage d'Amour.** By LUDOVIC HALÉVY. 78 pp.

4.—**La Mare au Diable.** By GEORGE SAND. 142 pp.
Notes by C. Fontaine, B.L., L.D.

5.—**Peppino.** By L. D. VENTURA. 65 pp.

6.—**Idylles.** By Mme. HENRY GRÉVILLE. 110 pp.

7.—**Carine.** By LOUIS ENAULT. 181 pp.

8.—**Les Fiancés de Grinderwald.** *Also,* **Les Amoreux de Catherine.** By ERCKMANN-CHATRIAN. 104 pp.

9.—**Les Frères Colombe.** By GEORGES DE PEYREBRUNE. 136 pp.
Notes by F. C. de Sumichrast.

10.—**Le Buste.** By EDMOND ABOUT. 145 pp.
Notes by George McLean Harper, Ph.D.

11.—**La Belle-Nivernaise,** (*Histoire d'un vieux Bateau et de son Equipage*). By ALPHONSE DAUDET. 111 pp.
Notes by Geo. Castegnier, B.S., B.L.

12.—**Le Chien du Capitaine.** By LOUIS ENAULT. 158 pp.
Notes by F. C. de Sumichrast.

13.—**Boum-Boum.** By JULES CLARETIE. 104 pp.
With other exquisite short stories by famous French writers. Notes by C. Fontaine, B.L., L.D.

14.—**L'Attelage de la Marquise.** By LÉON DE TINSEAU. **Une Dot.** By E. LEGOUVÉ. 98 pp. *Notes by F. C. de Sumichrast.*

15.—**Deux Artistes en Voyage,** *and two other stories.* By COMTE DE VERVINS. 105 pp.

16.—Contes et Nouvelles. By Guy de Maupassant. 93 pp.
With a preface by A. Brisson.

17.—Le Chant du Cygne. By George Ohnet. 91 pp.
Notes by F. C. de Sumichrast.

18.—Près du Bonheur. By Henri Ardel. 91 pp.
Notes by E. Rigal, B.S., B.L.

19.—La Frontière. By Jules Claretie. 108 pp.
Notes by Charles A. Eggert, Ph.D., LL.B.

20.—L'Oncle et le Neveu, *et* **Les Jumeaux de l'Hôtel Corneille.** By Ed. About. 120 pp. *Notes by G. Castegnier, B.S., B.L.*

***21.—La Sainte-Catherine.** By André Theuriet. 65 pp.

22.—Le Morceau de Pain et Autres Contes. By Fr. Coppée.
Notes by G. Castegnier, B.S., B.L.

***23.—La Fille du Chanoine** and **l'Album du Régiment.** By Edmond About. 138 pp. *Notes by G. Castegnier, B.S.B.L.*

BIBLIOTÈQUE CHOISIE POUR LA JEUNESSE

Les Malheurs de Sophie. By Mme. la Comtesse de Ségur.
In France it is classic. Light, amusing and interesting for young children. 208 pp., *12mo, illus., paper,* 60c.; *cloth,* $1.00.

Catherine, Catherinette et Catarina. By Arsène Alexandre.
Arranged with exercises and vocabularies, by Agnes Godfrey Gay. Contains many beautiful colored illustrations. Quarto, 75c.

CONTES TIRÉS DE MOLIÈRE

By Prof. ALFRED M. COTTE.

The stories of some of the most salient of Molière's Comedies, written in the form of novellettes similar in idea to Charles and Mary Lamb's "Tales from Shakespeare."

1.—L'Avare. 2.—Le Bourgeois Gentilhomme. *Each* 20 *cents.*

MUSIC

Chansons, Poésies et Jeux Français. Pour les Enfant Américains. Composés et recueillis par Agnes Godfrey Gay. *Music revised and harmonized, by Mr. Grant-Schaefer, Price,* 50c.

THÉATRE CONTEMPORAIN

Comprising some of the best contemporaneous French dramatic literature, and of invaluable use to the student in Colloquial French. They are well printed in good clear type, are nearly all annotated with English notes for students, and are sold at the uniform price of

25 Cents Each.

1.—**Le Voyage de M. Perrichon.** By EUGÈNE LABICHE et EDOUARD MARTIN. 78 pp.
Comedy in four acts. Notes by Schele de Vere, Ph.D., LL.D.

2.—**Vent d'Ouest,** *Comedy in one act,* 18 pp., *and* **La Soupière,** *Comedy in one act,* 20 pp. By ERNEST D'HERVILLY. *In one volume.*

3.—**La Grammaire.** By EUGÈNE LABICHE. 54 pp.
Comedy in one act. Notes by Schele de Vere, Ph.D., LL.D.

4.—**Le Gentilhomme Pauvre.** By DUMANOIR and LAFARGUE. 76 pp. *Comedy in two acts. Notes by C. Zdanowicz, A.M.*

5.—**La Pluie et le Beau Temps,** *Comedy in one act, in prose.* By LEON GOZLAN. 34 pp. *And* **Autour d'un Berceau,** *Play in one scene.* By ERNEST LEGOUVÉ. 11 pp.

6.—**La Fée.** By OCTAVE FEUILLET. 43 pp. *Comedy in one act.*

7.—**Bertrand et Raton.** By EUGÈNE SCRIBE. 43 pp.
Drama in five acts, in prose.

8.—**La Perle Noire.** By VICTORIEN SARDOU. 72 pp.
Comedy in three acts, in prose.

9.—**Les Deux Sourds.** By J. MOINAUX. 37 pp. *Comedy in one act.*

10.—**Le Maître de Forges.** By GEORGES OHNET. 101 pp.
Comedy in four acts. Notes by C. Fontaine, B.L., L.D.

11.—**Le Testament de César Girodot.** By ADOLPHE BELOT and EDM. VILLETARD. 98 pp. *Comedy in three acts, in prose. Notes by Geo. Castegnier, B.S., B.L.*

12.—**Le Gendre de M. Poirier.** By EMILE AUGIER and JULES SANDEAU. 92 pp.
Comedy in four acts, in prose. Notes by F. C. de Sumichrast.

13.—**Le Monde où l'on s'ennuie.** By ED. PAILLERON. 124 pp.
Comedy in three acts. Notes by Alfred Hennequin, Ph.D.

14.—**La Lettre Chargée.** By E. LABICHE. 28 pp.
Fantaisie in one act.

15.—**La Fille de Roland.** By VICOMTE H. DE BORNIER. 96 pp.
Drama in four acts, in verse. Notes by W.L. Montague, Ph.D.

16.—**Hernani.** By VICTOR HUGO. 151 pp.
Drama in five acts. Notes by Gustave Masson, B.A.

17.—**Mine et Contre-Mine.** By ALEXANDRE GUILLET. 97 pp.
Comedy in three acts. Notes by the Author.

18.—**L'Ami Fritz.** By ERCKMANN-CHATRIAN. 96 pp.
Comedy in three acts. Adapted to the use of Schools and Colleges, and annotated by Alfred Hennequin, Ph.D.

19.—**L'Honneur et L'Argent.** By F. PONSARD. 128 pp.
Comedy in five acts, in verse. Notes by F. C. de Sumichrast.

20.—**La Duchesse Couturière.** By MADAME E. VAILLANT GOODMAN. 24 pp. *Comedy in one act, adapted from "Les Doigts de Fée;" especially arranged for ladies' cast.*

THEATRE FOR YOUNG FOLKS

10 Cents Each.

A series of original little plays suitable for class reading or school performance, written especially for children, by MM. Michaud and de Villeroy. Printed in excellent type.

1.—**Les Deux Écoliers.** By A. LAURENT DE VILLEROY. 26 pp.
Comédie en un acte, en prose, for boy and three girls.

2.—**Le Roi D'Amérique.** By HENRI MICHAUD. 8 pp.
Comédie en un acte, for boys, 10 characters.

3.—**Une Affaire Compliquée.** By HENRI MICHAUD. 8 pp.
Comédie en un acte, for boys, 7 characters.

4.—**La Somnambule.** By HENRI MICHAUD. 16 pp.
Comédie en un acte, for girls; 8 characters.

5.—**Stella.** By HENRI MICHAUD. 16 pp.
Comédie en un acte, for young ladies; 6 character

6.—**Une Héroïne.** By HENRI MICHAUD. 16 pp.
Comédie en un acte, for girls; 8 characters.

7.—**Ma Bonne.** By HENRI MICHAUD. 14 pp.
Comédie en un acte, for girls; 5 characters.

8.—**Dona Quichotte.** By HENRI MICHAUD. 20 pp.
Comédie en un acte, for girls. 6 characters.

9.—**L'Idole.** By HENRY MICHAUD. (In Preparation).
Comédie en un acte, for girls; 9 characters.

GAMES

The Table Game. By Hélène J. Roth.
A French game to familarize pupils with the names of everything that is placed on a dining-room table. 75c.

Citations des Auteurs Français. By F. L. Bonnet. 75c

Jeu des Académiciens. By Mlle. R. Sée. 75c.

Miss Theodora Ernst's French Conversation Cards. 50c.

***Jeu de "Connaissez-vous Paris"** (**Do You Know Paris**).
This game has been made for schools and pupils and those who intend to visit Paris and the Exposition. A map has been added which will be of service. 75c.

***A Game of Mythology.** By A. G. Foster 75c

(See also German.)

CLASSIQUES FRANÇAIS

Under this general title is issued a series of Classical French works, carefully prepared with historical, descriptive and grammatical notes by competent authorities, printed in large type, at a uniform price of

Paper, 25 Cents. **Cloth, 40 Cents.**

1.—**L'Avare.** By J. B. Poquelin de Molière. 105 pp.
Comédie en cinq actes. Notes by Schele de Vere, Ph.D., LL.D.

2.—**Le Cid.** By Pierre Corneille. 87 pp.
Tragédie en cinq actes. Notes by Schele de Vere, Ph.D., LL.D.

3.—**Le Bourgeois Gentilhomme.** By J B. Poquelin de Molière (1670). *Comédie-Ballet en cinq actes.*
Notes by Schele de Vere, Ph.D., LL.D.

4.—**Horace.** By P. Corneille. 70 pp.
Tragédie en cinq actes. With grammatical and explanatory notes by Frederick C. de Sumichrast.

5.—**Andromaque.** By J. Racine. 72 pp.
Tragédie en cinq actes. Notes by F. C. de Sumichrast.

6.—**Athalie.** By Jean Racine. 86 pp.
Tragédie en cinq actes tirée de l'Ecriture Sainte. With Biblical references and notes by C. Fontaine B.L., L. D.

7.—**Les Précieuses Ridicules.** By J.B. Poquelin de Molière.
Comédie en un acte. With a biographical memoir and notes by C. Fontaine, B.L., L.D. 60 pp.

Others in preparation.

VICTOR HUGO'S WORKS

Les Misérables.

This edition of Victor Hugo's masterpiece is not only the handsomest but the "cheapest" edition of the work that can be obtained in the original French. Its publication in America has been attended with great care, and it is offered to all readers of French as the best library edition of the work to be obtained. Volume I. "Fantine," 458 pages; Volume II. "Cosette," 416 pages; Volume III. "Marius," 378 pages; Volume IV. "Idylle rue Plumet," 512 pages; Volume V. "Jean Valjean," 487 pages.

*5 *Volumes, 12mo Paper,* $4.50; *Cloth,* $6.50; *Half-calf,* $13.50.

**Single volume sold separately, in paper,* $1.00; *cloth,* $1.50.

Les Misérables.

One-volume edition. The whole story intact; episodes and detailed descriptions only omitted. Arranged by A. de Rougemont, A.M. $1.25.

Notre-Dame de Paris.

The handsomest and cheapest edition to be had, with nearly 200 illustrations, by Bieler, Myrbach and Rossi.

2 *volumes, 12mo, Paper,* $2.00; *Cloth,* $3.00; *Half-calf,* $6.00.

Same *(Edition de Grand Luxe). But* 100 *copies published. It contains, with the illustrations as in the ordinary edition, 12 fac-simile water colors, and is printed on Imperial Japan paper. The set, 2 volumes, each volume numbered, signed, and in a satin portfolio,* $10.00.

Same *(Edition de Luxe). But 400 copies published. With illustrations as in the "Edition de Grand Luxe," and printed on fine satin paper. The set, 2 volumes, numbered, signed and bound half-morocco Roxbourgh style, gilt top.* $6.00.

Quatrevingt-Treize. 507 pp.

One of the most graphic and powerful of Hugo's romances, and one quite suitable for class study. 12mo, Paper, $1.00; *Cloth,* $1.50; *Half-calf,* $3.00.

Quatrevingt-Treize. 595 pp.

With an historical introduction and English notes by Benjamin Duryea Woodward, B.-ès-L., Ph.D., Instructor in the Romance Languages and Literatures at Columbia University and Barnard College, New York. 12mo, Cloth, $1.25.

Les Travailleurs de la Mer.

This celebrated work, which is one of the most notable examples of Victor Hugo's genius, uniform in style with the above, 12mo, Paper, $1.00; *Cloth,* $1.50; *Half-calf,* $3.00.

also No. 16, "Théâtre Contemporain."

TEXT-BOOKS OF
THE FRENCH LANGUAGE

BERCY, PAUL, (B.L., L.D.)

Simples Notions de Français. 101 pp. 75 *illus.*, *Boards*, 75c.

Livre des Enfants. 100 pp.
Pour l'étude du français. 12*mo*, *Cloth*, 40 *illustrations*, 50c.

Le Second Livre des Enfants. 148 pp. 12*mo*, *Cloth*, 50 *illus.*, 75c.
A continuation of "Livre des Enfants".

Le Français Pratique. 191 pp. 1 *volume*, 12*mo*, *Cloth*, $1.00.

Lectures Faciles, pour l'Étude du Français. 256 pp.
Avec Notes Grammaticales et Explicatives. This, with "Le Français Pratique," is a complete method. Cloth, $1.00.

La Langue Française, 1ère partie. 292 pp. 12*mo*, *Cloth*, $1.25.
Méthode pratique pour l'étude de cette langue.

La Langue Française, 2ème partie. 279 pp. 12*mo*, *Cloth*, $1.25.
For intermediate classes. Variétés historiques et littéraires.

Conjugaison des Verbes Français, avec Exercices.
12*mo*, *flexible cloth*, 50c.

BERNARD, V. F.

Genre des Noms.
Étude nouvelle, simple et pratique. 12*mo*, 25c.

***L'Art D'Intéresser en Classe.** 88 pp. 12*mo*, *Paper*, 50c.
Choix d'anecdotes amusantes destiné à la lecture et à la conversation dans les classes élémentaires de français.
Nouvelle édition augmentée d'un Questionnaire et suivie de "La Lettre Chargée," par E. Labiche.

La Traduction Orale et la Prononciation Française. 42 pp.
12*mo*, *Boards*, 30c.

Le Français Idiomatique. 78 pp. 12*mo*, *Cloth*, 50c.
French Idioms and Proverbs, with their English equivalents and copious exercises, systematically arranged.

***Les Fautes de Langage.** 86 pages. 12*mo*, *cloth*, 50c.

COLLOT, A. G.

Collot's Levizac's Grammar and Exercises. 277 pp.
12*mo*, *boards*, 50c.

DU CROQUET, CHAS. P.

An Elementary French Grammar. 259 pp. 12*mo. Cloth*, 2*nd edition, revised*, 75c.

The arrangement of this grammar is simple, clear and concise. It is divided into two parts: (1) First Exercises; (2) Elementary Grammar. A General Vocabulary is added for the convenience of the student.

A College Preparatory French Grammar. 284 pp. 12*mo, half leather*, 4*th edition, entirely revised*, $1.25.

Grammar, Exercises, and Reading followed by Examination papers.

Conversation des Enfants. 152 pp. 12*mo, Cloth*, 75c.

Le Français par la Conversation. 186 pp. 12*mo, Cloth*, $1.00.

First Course in French Conversation.

Recitation and Reading, with separate vocabulary for each reading, $1.00.

French Verbs in a Few Lessons. 47 pp. *Cloth*, 35c.

Blanks for the Conjugation of French Verbs. *Per tablet*, 30c. *About* 60 *blanks in a tablet.*

Conjugaison Abrégée Blanks. *Per tablet*, 25c.

These blanks, besides saving more than half the time otherwise necessary in writing verbs, cause more uniformity in the class drill, make it easier for the pupil to understand his work.

GAY & GARBER.

Cartes de Lecture Française.

Pour les enfants Américains. A set of reading charts printed in very large type and profusely illustrated, $7.50.

MUZZARELLI, PROF. A.

Antonymes de la La Langue Française.

Exercices Gradués pour classes intermédiaires et supérieures des Ecoles, Collèges et Universités.

Livre de L'Elève. Clo., 185 *pp.*, $1.00. *Livre du Maître. Clo.*, 185 *pp.*, $1.50.

PICOT, CHARLES.

Picot's First Lessons in French. 132 pp. 12*mo, Cloth*, 50c.

SARDOU, PROF. ALFRED.

The French Language With or Without a Teacher.
Part I, Pronunciation, 75c.; *Part II, Conversation,* $1.25.
Part III, Grammar and Syntax, $1.25.

Chart of All the French Verbs, 35c.
Part III and the Chart will be sold together for $1.50.

LITERATURE AND CHOICE READING

BERCY, PAUL (B.L., L.D.)

Lectures Faciles, pour l'Étude du Français. 256 pp. *Cloth,* $1.00

Contes et Nouvelles Modernes *(P. Bercy's French Reader).* 265 pp.
With explanatory English notes. 12mo. *Cloth,* $1.00.

Balzac (Honoré de), Contes. 219 pp. *Cloth,* $1.00.
Edited, with Introduction and Notes, by George McLean Harper, Ph.D., and Louis Eugene Livingood, A.B.

***Daily Thoughts from French Authors.** 218 pp. 16mo, *limp leather binding,* $1.00.
Compiled by Marguerite and Jeanne Bouvet.

BECK, B.

Fables Choisies de La Fontaine. 107 pp. 16mo, *Boards,* 40c.
Notes by Madame B. Beck.

COLLOT, A. G.

12mo, *boards,* 50c. *each.*

Progressive French Dialogues and Phrases. 226 pp.
Progressive French Anecdotes and Questions. 233 pp
Progressive Pronouncing French Reader. 288 pp.
Progressive Interlinear French Reader. 292 pp.

COPPÉE, FRANÇOIS.

Extraits Choisis. 177 pp. 12mo, *Cloth,* 75c.
Prose and poetry, with notes by Geo. Castegnier, B.S., B.L.

FONTAINE, C.

12mo, *cloth, with notes,* $1.25 *each.*

Les Poètes Français du XIXème Siècle. 402 pp.
Les Prosateurs Français du XIXème Siècle. 378 pp.
Les Historiens Français du XIXème Siècle. 384

MICHAUD, HENRI.

Poésies de Quatre à Huit Vers. 19 pp. 12mo, *paper,* 20c.
French Poetry for schools.

ROUGEMONT, A. DE

Manuel de Littérature Française. 403 pp.
12mo, half leather, $1.25.
(*See also Victor Hugo's Works*).

SAUVEUR, LAMBERT.

Les Chansons de Béranger. 228 pp. *12mo, Cloth*, $1.25.
With notes.

"VETERAN."

Initiatory French Readings. 155 pp. *12mo, Cloth*, 75c.
In the first part: the picturesque facts of "Our Country," and in the second part: "The Discovery of France" by some young American travellers.

FOR TRANSLATING ENGLISH INTO FRENCH

BERCY, PAUL (B.L., L.D.)

Short Selections for Translating English into French. 187 pp.
With notes. 12mo, Cloth, 75c.

Key to Short Selections. 121 pp. *12mo, Cloth*, 75c.

HENNEQUIN, ALFRED (PH.D.)

A Woman of Sense and A Hair-Powder Plot.
Two English plays intended for translating Colloquial English into French, with notes. 12mo, Flexible cloth, 40c.

PROGRESSIVE FRENCH DRILL

Un Peu de Tout. By F. JULIEN. *12mo, cloth*, 282 pp., 75 *cents.*
Valuable for giving a final polish to the work of preparing for examination.

Preliminary French Drill. By a VETERAN. 68 pp.
12mo. Cloth, 50c.

Drill Book.—A. 118 pp. *12mo, Cloth*, 75c.
Embodies systematically the main principles of the language. The vocabulary (English and French) will be found to be quite extensive, and contains most of the words in common use.

Drill Book.—B. 88 pp. *12mo, Cloth*, 50c.
The purpose of this book is to facilitate the mastery of the irregular verbs in all their tenses

PRONUNCIATION

French Pronunciation, Rules and Practice for the Use of Americans. 50 pp. *12mo, Boards*, 50c.

Gender of French Nouns at a Glance.
A Card 3 x 5 *inches*, 10c.

VERBS

French Verbs at a Glance. By MARIOT DE BEAUVOISIN. 61 pp. *8vo*, 25c.

French Verbs. By CHAS. P. DUCROQUET. 47 pp. *Cloth*, 35c.

French Verbs. By Prof. SCHELE DE VERE. 201 pp. *Cloth*, $1.00.

Conjugaison des Verbes Français avec Exercices. By PAUL BERCY. *12mo, flexible cloth*, 86 *pages*, 50c.

† Blanks for the Conjugation of French Verbs. By CHAS. P. DUCROQUET. *Put up in Tablets*, 50c.

† Conjugaison Abrégée Blanks. By CHAS. P. DUCROQUET. *Put up in Tablets*, 25c.

† *These "blanks" save more than half the time otherwise necessary in "writing" or in "correcting" verbs. They ensure uniformity in the class work and give the learner a clearer understanding of what he is doing.*

Drill Book.—B. 82 pp. *12mo, Cloth*, 50c.

Mme. Beck's French Verb Form. *Size*, 9 x 12. *Price*, 50c.
By means of this "drill," a verb with form as given can be written by an average pupil in less than fifteen minutes.

Le Verbe en Quatre Tableaux Synoptiques. By Prof. H. MARION. "*Sixth Edition.*" *Price*, 25c.

Verbes Français demandant des Prépositions. By F. J. A. DARR. *12mo, Cloth*, 50c.

Logical Chart for Teaching and Learning the French Conjugation. By STANISLAS LE ROY. *Price*, 35c.

Manual of French Verbs. *Prepared by* WINONA CREW, B.A. *12mo, limp cloth*, 48 *pages*, 35c.

See also Latin, Greek and Games.

GERMAN

Kleine Anfange. By FRAULEIN ALBERTINE KASE. 133 pp.
Ein buch für kleine Leute. 8vo, *Boards, many illus.*, 75c.

Des Kindes Erstes Buch. By W. RIPPE. 12*mo*, *Boards*, 40c.
This method is divided into forty lessons, each consisting of a short vocabulary, and appropriate illustration, a reading lesson, and a few sentences to be memorized; and as appendix are given a few simple rhymes suitable for the nursery.

Der Praktische Deutsche. By U. JOS. BEILEY. 251 pp.
Second edition, entirely revised. 12*mo*, *cloth*, $1.00.
The material necessary to enable the learner to converse with Germans in their own language is provided, and it is arranged in such an order that the study will be pleasurable as well as profitable. A vocabulary is at the end.

Das Deutsche Litteratur Spiel. By F. S. ZOLLER.
A German game of authors, 75c.

***Praktischer Lehrgang für den Unterricht der Deutschen Sprache.** By H. SCHULZE. 208 pp. 12*mo*, *cloth*, $1.00.

Constructive Process for Learning German. By A. DREYSPRING. 313 pp. 8*vo*, *Cloth*, $1.25.

A Glance at the Difficulties of German Grammar. By CHARLES F. CUTTING, 30c.

Blanks for the Conjugation of German Verbs. Per tablet, 35c.

Deutsch's Drillmaster in German. By S. DEUTSCH. 12*mo*, *cloth*, $1.25.

Das Stiftungsfest. By GUSTAV VON MOSER. *(In preparation)*.
With introduction and notes by HERMANN SCHULZE.

ITALIAN

NOVELLE ITALIANE

This series comprises some of the very best short stories, "novelles" of Italian authors. They are very well printed, of convenient size and are published at the uniform price of

12mo, paper, 35 Cents Each.

1.—**Alberto.** By E. DE AMICIS. 108 pp. *Notes by T. E. Comba.*

2.—**Una Notte Bizzarra.** By ANTONIO BARRILI. 84 pp.
Notes by T. E. Comba.

3.—**Un Incontro.** By E. DE AMICIS. 104 pp. *And other Italian stories by noted writers, with notes by Prof. Ventura.*

4.—**Camilla.** By E. DE AMICIS. 120 pp. *Notes by T. E. Comba.*

5.—**Fra le Corde diun Contrabasso.** By SALVATORE FARINA.
With notes by T. E. Comba.

6.—Fortezza, and Un Gran Giorno. By E. DE AMICIS. 74 pp. *With notes by T. E. Comba.*

This series will be continued with stories of other well-known writers.

La Lingua Italiana. By T.E. COMBA. 223 pp., 12mo, *Cloth*, $1.00. *A practical and progressive method of learning Italian by the natural method—replete with notes and explanations, and with full tables of conjugations and lists of the irregular verbs.*

A Brief Italian Grammar. By A. H. EDGREN. 12mo, *Cloth*, 90c.

SPANISH

NOVELAS ESCOGIDAS

75 Cents Each.

1.—El Final de Norma. By D. PEDRO A. DE ALARCON. 246 pp. *Notes by R. D. Cortina, A.M.* 12mo. *Paper.*

2.—Marianela. By B. Pérez Galdós. (In Preparation.)

CUENTOS SELECTOS

18mo, Paper. 35 Cents Each.

1.—El Pájaro Verde. By JUAN VALERA. 60 pp. *With notes by Julio Rojas.*

***2.—Fortuna y Otros Cuentos Escogidos.** By ENRIQUE PÉREZ ESCRICH. 129 pages. *With notes by R. D. Cortina, A.M.*

***3.—Temprano y Con Sol y Otros Cuentos.** By EMILIA PARDO BAZAN. 77 pages. *With notes by R. D. Cortina, A.M.*

4.—El Molinerillo y Tres Otros Cuentos. By DON ANTONIO DE TRUEBA. 149 pages. *With notes by R. D. Cortina, A.M.*

TEATRO ESPAÑOL

Comprising some of the best contemporaneous Spanish dramatic literature and of invaluable use to the student in Colloquial Spanish. They are well printed in good clear type, are nearly all annotated with English notes for students.

12mo, paper, 35 Cents Each.

1.—La Independencia. By DON MANUEL BRETON DE LOS HERREROS. 109 pp. *With notes by Louis A. Loiseaux.*

2.—Partir á Tiempo. Por DON MARIANO DE LARRA. 44 pp. *Comedia en un acto, with notes by Alex. W. Herdler.*

3.—El Desdén con el Desdén. Por DON AUGUSTIN MORETO Y CABANA. 107 pp. *Comedia en tres journadas. Notes by Alex. W. Herdler.*

4.—Un Drama Nuevo. By DON JOAQUIN ESTÉBANEZ. *Drama en tres actos. Notes by Prof. John E. Matzke, Ph.D.*

Spanish Words and Phrases. By Mme. F. J. A. DARR. *Paper*, 25c.

Doce Cuentos Escogidos. Edited for class use. 116 pages. *With notes and vocabulary by C. Fontaine, B.L., L.D.* 12*mo, paper*, 50c.

Spanish Catalogue of Imported Books sent on application.

LATIN

The Beginner's Latin. By W. McDOWELL HALSEY, PH.D. *An elementary work in Latin, admirably adapted for beginners in the language, and the result of many years' teaching on the part of the author.* 12*mo, Board*, 50c.

† **Drisler's Blanks for the Conjugation of Latin Verbs.** *Put in tablets*, 25c.

† **Browning's Blanks for Latin Verbs.** *Put in tablets*, 25c.

† **Blanks for the Elements of the Latin Verb.** *Put in tablets*, 25c.

Latin Paradigms at a Glance, 25c.

English-Latin Vocabulary for use with Scudder's Latin Reader. By Miss K. WENDELL. *Paper*, 25c.

GREEK

Browning's Blanks for Greek Verbs. *Put in tablets*, 25c.

†**Blanks for the Conjugation or Synopses of Greek Verbs.** By H. C. HAVENS. *Per tablet*, 25c.

† **Miss Wilson's Spelling Blanks.** *Arranged in Book-form*, 35c.

† *These blanks save more than half the time otherwise necessary in writing or in correcting. They insure uniformity in the class work, and give the learner a clearer understanding of what he is doing.*

CHINESE

A Chinese-English and English-Chinese Phrase Book. By T. L. STEDMAN and K. P. LEE. 187 pp. 12*mo, Boards*, $1.25.

FULL CATALOGUE of French Imported Books and General School Books Sent on applications.

Importation orders promptly filled at moderate prices.

La Fontaine 66002
Fables . . . par L. Sauveur

DATE	NAME	DATE